This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06827088 7

ZIZ
Bossuet

CHEFS-D'ŒUVRE

LITTÉRAIRES

DU XVIIE SIÈCLE

COLLATIONNÉS SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES
ET PUBLIÉS PAR LEFÈVRE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

CHEFS-D'ŒUVRE

ORATOIRES

DE BOSSUET

SES ORAISONS FUNÈBRES AVEC DES NOTES
SIX PANÉGYRIQUES, QUINZE SERMONS
QUARANTE-QUATRE EXTRAITS DE SERMONS

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^E
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT
RUE JACOB, 56

M DCCC LXXVIII
WILLIAM R. JENKINS
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS
850 SIXTH AVENUE
NEW YORK

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
193706B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1942 L

CHOIX DE SERMONS

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Conditions nécessaires pour être heureux : n'être point trompés, ne rien souffrir, ne rien craindre. Elles ne se trouvent réunies que dans le ciel. Nous n'y serons plus sujets à l'erreur, à la douleur, à l'inquiétude, parce que nous y verrons Dieu, que nous y jouirons de Dieu, que nous nous reposerons à jamais en Dieu.

Ut sit Deus omnia in omnibus.
Dieu sera tout en tous.
I. Cor., xv, 28.

SIRE,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement heureux; et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court, que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense? Dieu est un, et en même temps il est tout; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout

42X578

entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire; Dieu est la gloire qui les environne; Dieu est le plaisir qui les transporte; Dieu est la vie qui les anime; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur! ô profondeur! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours? Allons ensemble, mes frères; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan : mais implorons l'assistance du Saint-Esprit, et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange. *Ave.*

Sire, on peut mettre en question si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose, ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties, et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paraît qu'un cœur qui se partage à divers objets, confesse, en se partageant, que l'attrait qui le gagne est faible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paraît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur; il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et

d'inclinations que nous nourrissons en nous-mêmes?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi; puisqu'il nous y fait trouver dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un; et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un, et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-même, par l'immensité de son essence, de sa nature; mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. *Erit Deus omnia in omnibus* : « Dieu sera tout en tous. »

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsque, interprétant ce passage de l'Épître aux Corinthiens, il fait ce beau commentaire : « Dieu, dit-il, sera toutes choses à tous les esprits bien-« heureux, parce qu'il sera leur commun spectacle, il « sera leur commune joie, il sera leur commune paix : » *Commune spectalum erit omnibus Deus; commune gaudium erit omnibus Deus; communis pax erit omnibus Deus*[1].

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor : encore qu'il connaisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille s'il craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu; il n'y aura point de douleur, parce qu'on

[1] *S. Aug., in psal.* LXXXIV, nº 10.

y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu : si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable et le plus noble exercice de nos esprits; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions; afin que vous soyez convaincus que comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu, qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat, ni de plus aveugle que l'homme, qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes[1], nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[2] : « Dieu vit que la lumière était bonne; » qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avait encore enchéri, et l'avait trouvé parfaitement beau : *Et erant valde bona*[3]; et enfin qu'il s'était contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et

[1] I. *Cor.*, IV, 9 — [2] *Gen.*, I, 4. — [3] *Ibid.*, I, 31.

l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos*[1] : « Les yeux de Dieu, dit le saint Psalmiste, sont attachés « sur les justes; » non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux, comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point « vu, dit-il, mon serviteur Job, comme il est droit et « juste, et craignant Dieu; comme il évite le mal avec « soin, et n'a point son semblable sur la terre[2]? »

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle; comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais qu'est-ce, direz-vous, que la vérité? quelle image nous en donnez-vous? sous quelle forme paraît-elle aux hommes? Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs, qui sont cachés bien avant au fond de votre âme; les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensez-

[1] *Psal.* XXXIII, 15. — [2] *Job*, I, 8.

à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable : elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, messieurs, où la voyez-vous? Ce peut être dans mes paroles : nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je moi-même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre, et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, messieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car, comme si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue; mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment : je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois, et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits;

mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours; qu'ils profitent ou qu'ils oublient, que leurs connaissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre à « chacun, quoiqu'elle soit commune à tous : » *Et omnibus communis est, et singulis casta est*, dit saint Augustin[1]. On est heureux quand on la possède; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes; parce que « ceux qui se tournent vers elle sont rendus « heureux par ses lumières, et que ceux qui refusent de « la regarder sont punis par leur propre aveuglement « et par leurs ténèbres : » *cum integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate*[2].

Voilà ce que c'est que la vérité; et, mes frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité! ô lumière! ô vie! quand vous verrai-je? quand vous connaîtrai-je? Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

[1] *De Lib. Arbit.*, lib. II, n° 37. — [2] *Ibid.*, n° 34.

Dans les affaires même du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, quoique toutefois ils se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans doute de plus loin les choses; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. « Que vous êtes heureux, disait un ancien à son ami « tombé en disgrâce! oui, que vous êtes heureux main- « tenant de n'avoir plus rien en votre fortune qui oblige « à vous mentir et à vous tromper! » *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur*[1]! Que ferai-je, où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive!

Ah! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit, et, retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu! quelle faiblesse et quelle misère! de crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place, ni me remuer! Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur*[2] : « Votre soleil n'aura jamais de couchant, « et votre lune ne décroîtra pas; » c'est-à-dire, non-seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et égale-

[1] *Senec.*, ad Lucil., epist. XLVI. — [2] *Is.*, X, 20.

ment éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé!

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les appelle dieux[1], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde, à qui David l'attribue. « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, et « vous êtes les enfants du Très-Haut : » *Ego dixi, dii estis, et filii Excelsi omnes*[2]. Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée; « car enfin vous mourrez comme des hommes, et vous « descendrez du trône au tombeau : » *verumtamen sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis.* La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir leurs successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle; mais cependant l'homme tombe, meurt, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie : non-seulement ils sont des dieux, parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge, et ne pourront plus tromper ni être trompés.

David a dit en son excès : « Tout homme est men- « teur[3]; » tout homme peut être trompeur et trompé; il est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, ô bienheureux esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des

[1] *Orat.* XL. — [2] *Psal.* LXXXI, 6, 7. — [3] *Psal.* CXV, 2.

hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité qu'il n'y aura plus désormais ni aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affaiblisse. Aussi, dans cet état bienheureux, ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences, et par un grand circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'elle-même, et, toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, « nous rendra, dit « saint Jean, semblables à Dieu, parce que nous le ver- « rons tel qu'il est : » *Cum apparuerit, similes ei erimus; quia videbimus eum sicuti est* [1].

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui « a en Dieu cette espérance se conserve pur, ainsi que « Dieu même est pur [2] : » *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est* [3]. Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit vue ni approchée que des esprits purs : et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes, dans l'évangile de ce jour : « Bienheureux ceux qui ont le « cœur pur, car ils verront Dieu [4] ! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non en-

[1] I. *Joan.*, III, 2.

[2] Bossuet suit ici le texte grec dans sa version française, comme il paraît par les deux mots grecs qu'il a écrits en marge, ἁγίζει, ἁγνὸς, qui signifient *purificat*, *purus*; pour lesquels la Vulgate a *sanctificat*, *sanctus*. (*Édit. de Déforis.*)

[3] I. *Joann.*, III, 3. — [4] *Matth.*, V, 8.

core celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades, souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours? Quelle corruption! quelle immodestie! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint Apôtre? « Que ces choses ne soient pas même nommées « parmi vous[1]! » Quoi! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels, prendront-ils en vous? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme? La sagesse, que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux : jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité, nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu, nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piége pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes captives, et qui vous fait porter à

[1] *Ephes.*, v, 3.

vous-même un joug plus honteux. Jetez, jetez un peu les yeux, chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat, une vivacité toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée : là se trouve la majesté avec la douceur : là se trouve le sérieux avec l'agréable : là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion, c'est la joie; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens que quand il a dit, dans l'Ecclésiaste, qu'il « estimait « le ris une erreur, et la joie une tromperie : » *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deciperis*[1]? Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que Dieu « abandonne pour la consolation des captifs, autres « ceux qu'il a réservés pour faire la félicité de ses en- « fants : » *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum*[2].

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons

[1] *Eccl.*, II, 2. — [2] *S. Aug.*, *in psal.* CXXXVI, n° 5.

un peu, avant toutes choses, sur la nature des joies du monde. Car, mes frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui nous la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content? soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne. Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et par conséquent sa perfection, dans un songe (remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection : grand principe). Mais le Saint-Esprit prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines; que celui-là est abandonné, maudit de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises; et qu'enfin on est malheureux, quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc avant toutes choses considérer d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, chrétiens, toutes les joies que vous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusions et de vanité. C'est pourquoi, dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Écoutez la belle sentence que prononce l'Ecclésiastique : « Le fou, « dit-il, indiscret, inconsidéré, fait sans cesse éclater « son ris; et le sage à peine rit-il doucement : » *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacite ridebit*[1]. En effet, quand on voit un homme emporté,

[1] *Eccl.*, XXI, 23.

qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir, c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage, au contraire, toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de maux, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disait l'Ecclésiastique; c'est-à-dire qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa faiblesse, et qui, sentant qu'elle est née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes! à quels malheurs et à quels désordres! Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes? car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion, et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable : car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le roi-prophète, qui se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir « dans sa cité sainte toutes les félicités imaginaires, « comme un songe s'anéantit quand on se réveille, et « qui fait succéder des maux trop réels à la courte im- « posture d'une agréable rêverie : » *Velut somnium sur-*

gentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges[1].

Concluons donc, chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité : *gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin[2]. Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée.

Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison, et ne permettent pas à l'âme de se posséder; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque, sortie d'elle-même, elle semble n'être plus à soi pour en jouir. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même; possédant celui qui la possède; la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem, par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un nouveau ciel et une nouvelle terre, et toutes « les angoisses seront oubliées et ne reviendront jamais : » *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super cor*[3]. « Mais vous vous réjouirez, et votre « âme nagera dans la joie durant toute l'éternité dans « les choses que je crée pour votre bonheur : » *Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* « Car je ferai que Jérusalem sera toute trans-

[1] *Psal.* LXXII, 20. — [2] *Confess.*, lib. X, cap. XXIII. — [3] *Is.*, LXV, 16 et seq.

« portée d'allégresse, et que son peuple sera dans le « ravissement : » *Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium.* « Et moi-même je me « réjouirai en Jérusalem, et je triompherai de joie dans « la félicité de mon peuple : » *Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.*

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis, se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Église militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem : « Réjouissez-« vous, dit-il, avec elle, ô vous qui l'aimez; réjouissez-« vous avec elle d'une grande joie, et sucez avec elle « par une foi vive la mamelle de ses consolations di-« vines, afin que vous abondiez en délices spirituelles, « parce que le Seigneur a dit : Je ferai couler sur elle « un fleuve de paix, et ce torrent se débordera avec « abondance : toutes les nations de la terre y auront « part : et avec la même tendresse qu'une mère caresse « son enfant, ainsi je vous consolerai, dit le Seigneur : » *Lætamini cum Jerusalem, et exultate in ea, omnes qui diligitis eam : gaudete cum ea gaudio.... ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus : ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium.... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos*[1]. Quel cœur serait insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos; parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes frères, tous nos vains plaisirs; c'est la

[1] *Is.*, LXVI, 18 et seq.

maladie qui les désire. « Hélas! que cet artisan de trom-« peries nous joue d'une manière bien puérile, pour « nous empêcher, malgré toute notre avidité pour la « joie, de discerner d'où nous vient la véritable joie! » *Heu! quam pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit... ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus*[1]! Que de désirs différents sentent les malades! La santé revient, et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable [à ces ineffables douceurs]? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu, ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos, dans lequel, comme dit la sainte Écriture, « il se reposa de tout son ouvrage[2]. » Vous savez assez, chrétiens, que Dieu, qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail; et vous n'ignorez pas non plus qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon « Père, dit le Fils de Dieu, agit sans relâche[3]. » Et s'il cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égarerait de sa route, la mer

[1] *Julian. Pomer. de Vit. Contempl.*, lib. II, cap. XIII, inter Oper. *S. Prosp.*

[2] *Gen.*, II, 2. — [3] *Joan.*, II, 2.

forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe; en un mot, toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non-être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus : disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le « jour de repos qui est réservé au peuple de « Dieu, » selon la doctrine de l'Apôtre : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei*, dit la savante Épître aux Hébreux [1].

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes frères, l'Éternel médite des choses éternelles; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi, après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs, nous serons conduits à la « cité sainte que Dieu, dit le « même apôtre, nous a préparée [2], et où le Saint-Esprit « nous assure que nous nous reposerons à jamais de « toutes nos peines [3]. »

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante que saint Paul l'appelle une « cité ferme, et qui a un « fondement : » *fundamenta habentem civitatem* [4]. Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer; et

[1] *Hebr.*, IV, 9. — [2] *Ibid.*, XI, 16 — [3] *Ap.*, XIV, 13. — [4] *Hebr.*, XI, 10.

cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle « dont Dieu est l'architecte et le « fondateur : » *cujus artifex et conditor Deus*[1]. En vous est la consistance, parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible votre inébranlable fondement.

« Efforçons-nous donc, dit le saint apôtre, d'entrer « dans ce repos éternel[2]. » Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours, tous aspirent de loin à quelque repos : mais nous le voulons honnête, mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, marchez sans relâche, dit le prophète « Michée, parce qu'il n'y a point ici de repos pour vous : » *Surgite et ite, quia non habetis hic requiem*[3]. Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante, ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes; et pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements

[1] *Hebr.*, XI, 10. — [2] *Ibid.*, IV, 11. — [3] *Mich.*, II, 10.

de l'art oratoire, pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge; et sans cela, chrétiens, nous sommes trop exposés aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la cour; et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort; et si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement, et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux

autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, mes frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauvegarde contre la fortune : vous n'avez ni de priviléges ni d'exemptions contre les communes faiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissements, soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie; si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert, vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri? Jetez les yeux de tous côtés; le déluge a inondé toute la terre, les maux en couvrent toute la surface, et vous ne trouverez pas même où mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avait aucun droit : notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite : ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde; et par là nous l'avons soumis, comme tout le reste, aux prises de la fortune. Imprudents! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête; nous, dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous

voguez au milieu des ondes. Eh quoi! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil, alors le sage pilote, craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre; et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité et dans le tumulte de l'Océan. Ainsi, dit le saint apôtre : « Jetez au ciel votre espé« rance, laquelle sert à votre âme comme d'une ancre « ferme et assurée : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam*[1]. Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide, elle servira de fondement assuré à votre vaisseau jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, messieurs, pour espérer il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours. Donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. Eh quoi! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées, qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de

[1] *Hebr.*, VI, 19.

l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui aient connu droitement les devoirs de l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui conséquemment est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement des plus hauts principes? Eh donc! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui! Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus: voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes, il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse : mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdù volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles, qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui

plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déja trop longtemps que « l'enflure de « vos plaies est sans ligatures, que vos blessures invé- « térées n'ont été frottées d'aucun baume : » *Vulnus et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*[1]. Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire : que ses conseils soient votre huile, que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité, allez donc désormais, et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam! mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine!

Sire, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas votre gloire même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirais Votre Majesté, et

[1] *Is.*, I, 6.

je lui serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit

---

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI [1],

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Son objet : sa nécessité : ses effets. Confusion des pécheurs, qui amusent le monde par leurs vains prétextes ; des hypocrites, qui font servir la piété d'enveloppe et de couverture à leur malice ; des pécheurs scandaleux, qui font trophée de leurs crimes.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Luc., xxi, 27.

Encore que dans le moment que notre âme sortira du corps elle doive être jugée en dernier ressort, et l'affaire de notre salut immuablement décidée, toutefois il a plu à Dieu que nonobstant ce premier arrêt, nous ayons encore à craindre un autre examen et une terrible révision de notre procès au jugement dernier et universel. Car comme l'âme a péché conjointement avec le corps, il est juste qu'elle soit jugée aussi bien que punie avec son complice, et que le Fils de Dieu, qui a pris la nature humaine tout entière, soumette aussi l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi nous sommes tous ajournés après la résurrec-

[1] En 1669 ; c'est la date que porte le manuscrit.

tion générale pour comparaître de nouveau devant ce tribunal redoutable; afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en âme, c'est-à-dire dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la mesure entière et le comble de leur supplice. Et c'est ce qui donne lieu à ce dernier jugement qui nous est proposé dans notre Évangile.

Mais pourquoi ces grandes assises, pourquoi cette solennelle convocation et cette assemblée générale du genre humain? Pourquoi, pensez-vous, messieurs, si ce n'est que ce dernier jour, qui est appelé dans les saintes Lettres « un jour d'obscurité et de nuage, un « jour de tourbillon et de tempête, un jour de calamité et « d'angoisse, » y est aussi appelé « un jour de confusion et « d'ignominie[1]? » Voici une vérité éternelle : il est juste et très-juste que celui qui fait mal soit couvert de honte; que quiconque a trop osé soit confondu; et que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même, c'est-à-dire, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le reproche public de sa conscience.

Cependant nous voyons que ces pécheurs, qui ont si bien mérité la honte, trouvent souvent le moyen de l'éviter en cette vie. Car ou ils cachent leurs crimes, ou ils les excusent, ou enfin, bien loin d'en rougir, ils les font éclater scandaleusement à la face du ciel et de la terre, et encore ils s'en glorifient. C'est ainsi qu'ils tâchent d'éviter la honte, les premiers par l'obscurité de leurs actions, les seconds par les artifices de leurs excuses, et enfin les derniers par leur impudence. C'est pour cela que Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là ceux qui se sont cachés, seront découverts;

[1] *Soph.*, I, 15.

là ceux qui se sont excusés, seront convaincus, là ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes, seront abattus et atterrés : et ainsi sera rendue à tous ces pécheurs, à ceux qui trompent le monde, à ceux qui l'amusent par de vains prétextes, à ceux qui le scandalisent; ainsi, dis-je, leur sera rendue à la face de tout le genre humain, des hommes et des anges, l'éternelle confusion, qui est leur juste salaire, leur naturel apanage qu'ils ont si bien mérité.

PREMIER POINT.

« L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu : » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*[1]. Les saints docteurs nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée. Il y a en premier lieu les athées et les libertins, qui disent tout ouvertement que les choses vont à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! Il y a peu de ces monstres : le nombre en est petit parmi les hommes; quoique, hélas! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paraît toujours que trop dans le monde. Il y en a d'autres, dit le docte Théodoret[2], qui ne vont pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité; mais, pressés et incommodés dans leurs passions déréglées par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble, ils désireraient que Dieu ne fût pas; ils voudraient même le pouvoir croire : ils vou-

[1] *Ps.*, LII, 1. — [2] *In ps.* LII.

draient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom, et ils disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : Il n'y a pas de Dieu. « Insensés, dit saint Au-« gustin [1], qui, parce qu'ils sont déréglés, voudraient « détruire la règle, et souhaitent qu'il n'y ait ni loi, ni « justice, à cause qu'ils ne sont pas justes. » Je laisse encore ceux-ci; je veux croire qu'il n'y a aucun de mes auditeurs qui soit si dépravé et si corrompu. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle vous avouerez que la plupart de mes auditeurs ne se peuvent pas excuser. Je veux parler de ceux qui en confessant que Dieu est, le comptent néanmoins tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, quand ils n'ont que lui pour témoin. Ceux-là manifestement comptent Dieu pour rien; et ils disent donc en leur cœur : Il n'y a point de Dieu.

Eh! qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui de nous n'est pas arrêté dans une action malhonnête par la rencontre d'un homme qui n'est pas de notre cabale? et cependant de quel front savons-nous soutenir le regard de Dieu! N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque noir dessein; tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour, et leur ombre même leur fait peur; ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats, disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret celui que vous caressez en public; quand vous le percez incessamment de cent plaies, par les coups mortels de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vrai-

[1] *Tract.* XC, *in Joan.*, n° 3.

semblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens; combien de précautions pour ne point paraître, combien regardez-vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : Qui nous a vus? *Narraverunt ut absconderent laqueos, dixerunt : Quis videbit eos*[1]? « Ils ont consulté ensemble sur les moyens de « cacher leurs piéges, et ils ont dit : Qui pourra les dé- « couvrir? » Vous ne comprenez donc pas parmi les voyants celui qui habite au ciel? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi! celui qui a formé l'oreille « n'écoute-t-il pas? et celui qui a fait les yeux est-il aveu- « gle? » *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat*[2]? Au contraire, ne savez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui dit tout, que votre conscience est sa surveillance et son témoin contre vous? Et cependant, sous ces yeux si vifs et sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché? N'est-ce pas le compter pour rien, et dire en son cœur insensé : « Il n'y a point de Dieu? » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Il n'est pas juste, messieurs, que les pécheurs se sauvent toujours, à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs

[1] *Ps.* LXIII, 6. — [2] *Ps.* XCIII, 9.

actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable; si faut-il que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent la confusion, car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour « qui percera les « ténèbres les plus épaisses, et manifestera, comme dit « l'Apôtre, les conseils les plus cachés : » *qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium*[1]. Alors quel sera l'état des grands du monde qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentiments applaudis et leurs vices mêmes adorés? Que deviendront ces hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connaisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leurs faibles? Alors, dit le prophète Isaïe, « les bras leur tomberont de faiblesse : » *Omnes manus dissolventur;* « leur cœur angoissé défaudra : » *omne cor hominis contabescet;* « un chacun sera confus devant son « prochain : » *unusquisque stupebit ad proximum suum*[2]; « les pécheurs mêmes se feront honte mutuellement, « leurs visages seront enflammés : » *facies combustæ vultus eorum*[3]; tant leur face sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes! ô intrigues mal tissues! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé! ô vices mal cachés! ô honte mal évitée!

Mais de tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci, messieurs, qui sont les plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne

[1] I. *Cor.*, IV, 5. — [2] *Is.*, XIII, 7 et 8. — [3] *Ezech.*, XVI, 52.

semblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens; combien de précautions pour ne point paraître, combien regardez-vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : Qui nous a vus? *Narraverunt ut absconderent laqueos, dixerunt : Quis videbit eos*[1]? « Ils ont consulté ensemble sur les moyens de « cacher leurs piéges, et ils ont dit : Qui pourra les dé- « couvrir? » Vous ne comprenez donc pas parmi les voyants celui qui habite au ciel? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi! celui qui a formé l'oreille « n'écoute-t-il pas? et celui qui a fait les yeux est-il aveu- « gle? » *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat*[2]? Au contraire, ne savez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui dit tout, que votre conscience est sa surveillance et son témoin contre vous? Et cependant, sous ces yeux si vifs et sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché? N'est-ce pas le compter pour rien, et dire en son cœur insensé : « Il n'y a point de Dieu? » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Il n'est pas juste, messieurs, que les pécheurs se sauvent toujours, à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs

[1] *Ps.* LXIII, 6. — [2] *Ps.* XCIII, 9.

actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable; si faut-il que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent la confusion, car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour « qui percera les « ténèbres les plus épaisses, et manifestera, comme dit « l'Apôtre, les conseils les plus cachés : » *qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium*[1]. Alors quel sera l'état des grands du monde qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentiments applaudis et leurs vices mêmes adorés? Que deviendront ces hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connaisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leurs faibles? Alors, dit le prophète Isaïe, « les bras leur tomberont de faiblesse : » *Omnes manus dissolventur;* « leur cœur angoissé défaudra : » *omne cor hominis contabescet;* « un chacun sera confus devant son « prochain : » *unusquisque stupebit ad proximum suum*[2]; « les pécheurs mêmes se feront honte mutuellement, « leurs visages seront enflammés : » *facies combustæ vultus eorum*[3]; tant leur face sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes! ô intrigues mal tissues! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé! ô vices mal cachés! ô honte mal évitée!

Mais de tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci, messieurs, qui sont les plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne

[1] I. *Cor.*, IV, 5. — [2] *Is.*, XIII, 7 et 8. — [3] *Ezech.*, XVI, 52.

ger, avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Le grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son *Pastoral*, compare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloigné, dit-il, de cet animal et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une masse ronde qui pique de tous côtés; et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez entre vos mains : *Intra tenentis manus totum simul amittitur, quod totum simul ante videbatur*[1]. C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses. Vous avez découvert toutes ses menées, et reconnu distinctement tout l'ordre du crime; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise; il cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni commencement ni fin, et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue : *Qui totum jam deprehendendo viderat, tergiversatione pravæ defensionis illusus, totum pariter ignorat*[2]. Cet homme que vous croyiez si bien convaincu, étant ainsi retranché et enveloppé en lui-

[1] *S. Greg. Magn.*, *Pastor.*, part. III, cap. XI. — [2] *Ibid.*, ubi supra.

même, ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur soit blessé par mille sanglants reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs : ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam; et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser à son exemple. Adam, le premier de tous les pécheurs, aussitôt après son péché s'enfonce dans le plus épais de la forêt, et voudrait pouvoir cacher et lui et son crime. Quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfants, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes. Ils disent tout ce qu'ils peuvent; et quand ils ne peuvent rien dire, ils rejettent toute leur faute sur la fragilité de la nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude. Ainsi on n'a plus besoin de se tourmenter à chercher des excuses, le péché s'en sert à lui-même, et prétend se justifier par son propre excès. Mais quand aurai-je achevé, si je me laisse engager à ce détail infini des excuses particulières? Il suffit de dire en général : Tous s'excusent, tous se défendent; ils le font en partie par crainte, en partie aussi par orgueil, et en partie par artifice. Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons colorées; puis, se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, en les débitant ils se les impriment dans l'esprit, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité : tant l'homme se joue soi-même et sa propre

ger, avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Le grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son *Pastoral*, compare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloigné, dit-il, de cet animal, et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une masse ronde qui pique de tous côtés; et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez entre vos mains : *Intra tenentis manus totum simul amittitur, quod totum simul ante videbatur*[1]. C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses. Vous avez découvert toutes ses menées, et reconnu distinctement tout l'ordre du crime; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise; il cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue, dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni commencement ni fin, et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue : *Qui totum jam deprehendendo viderat, tergiversatione pravæ defensionis illusus, totum pariter ignorat*[2]. Cet homme que vous croyiez si bien convaincu, étant ainsi retranché et enveloppé en lui-

[1] *S. Greg. Magn.*, *Pastor.*, part. III, cap. XI. — [2] *Ibid.*, ubi supra.

même, ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur soit blessé par mille sanglants reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs : ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam; et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser à son exemple. Adam, le premier de tous les pécheurs, aussitôt après son péché s'enfonce dans le plus épais de la forêt, et voudrait pouvoir cacher et lui et son crime. Quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfants, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes. Ils disent tout ce qu'ils peuvent; et quand ils ne peuvent rien dire, ils rejettent toute leur faute sur la fragilité de la nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude. Ainsi on n'a plus besoin de se tourmenter à chercher des excuses, le péché s'en sert à lui-même, et prétend se justifier par son propre excès. Mais quand aurai-je achevé, si je me laisse engager à ce détail infini des excuses particulières? Il suffit de dire en général : Tous s'excusent, tous se défendent; ils le font en partie par crainte, en partie aussi par orgueil, et en partie par artifice. Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons colorées; puis, se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, en les débitant ils se les impriment dans l'esprit, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité : tant l'homme se joue soi-même et sa propre

conscience : *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus*, dit le grave Tertullien [1].

Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout sera manifesté devant le tribunal de Jésus-Christ. Une lumière très-claire de justice et de vérité sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colorer leur rébellion; mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre.

Car il faut, messieurs, remarquer ici une doctrine importante : c'est qu'au lieu que dans cette vie notre raison vacillante se met souvent du parti de notre cœur dépravé, dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle contrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la justice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables; et toutefois, à leur honte, toujours la connaissance en sera très-claire dans leur esprit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le livre du Témoignage de l'âme : *Merito omnis anima et rea et testis est* [2] : « Toute « âme pécheresse, dit ce grand homme, est tout ensem- « ble et la criminelle et le témoin. » Criminelle par la corruption de sa volonté, témoin par la lumière de sa raison : criminelle par la haine de la justice, témoin par la connaissance certaine de ses lois sacrées : criminelle, parce qu'elle est toujours obstinée au mal; témoin, parce qu'elle condamne toujours son obstination. Effroyable contrariété et supplice insupportable! C'est donc cette connaissance de la vérité qui sera la source

[1] *Ad Nat.*, lib. I, n° 16. — [2] *De Testimon. anim.*, sub fin., n° 6.

immortelle d'une confusion infinie. C'est ce qui fait dire au Prophète : *Alii evigilabunt in opprobrium, ut videant semper*[1] : « Plusieurs s'éveilleront à leur honte, « pour voir toujours. » Ceux qui s'étaient appuyés sur des conseils accommodants et sur des condescendances flatteuses, qui pensaient avoir échappé la honte, et s'étaient endormis dans leurs péchés à l'abri de leurs excuses vainement plausibles, « s'éveilleront tout à coup « à leur honte, pour voir toujours : » *evigilabunt, ut videant semper*. Et qu'est-ce qu'ils verront toujours? Cette vérité qui les confond, cette vérité qui les juge. Alors ils rougiront doublement et de leurs crimes et de leurs excuses. La force de la vérité manifeste renversera leurs faibles défenses, et, leur ôtant à jamais tous les vains prétextes dont ils avaient pensé pallier leurs crimes, elle ne leur laissera que leur péché et leur honte. Dieu s'en glorifie en ces mots par la bouche de Jérémie : *Discooperui Esau;* j'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs par lesquelles il avait voulu pallier ses crimes; j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit*[2].

Mais réveillez vos attentions pour entendre ce qui servira davantage à la conviction et à la confusion des impies : les justes qu'on leur produira, les gens de bien qui leur seront confrontés. C'est ici que ces péchés trop communs, hélas! trop aisément commis, trop promptement excusés; péchés qui précipitent tant d'âmes, et qui causent dans le genre humain des ruines si épouvantables; péchés qu'on se pardonne toujours si facilement, et qu'on croit avoir assez excusés, quand on les

[1] *Dan.*, XII, 2. — [2] *Jerem.*, XLIX, 10.

appelle péchés de fragilité : ah! ces péchés désormais ne trouveront plus aucune défense. Car il y aura le troupeau d'élite, petit à la vérité à comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en soi, dans lequel il paraîtra des âmes fidèles, qui dans la même chair et dans les mêmes tentations ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là la fleur sacrée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi vous seront produits. Ceux-là sont, à la vérité, tombés par faiblesse; mais s'étant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle, que malgré la fragilité ils ont toujours triomphé autant de fois qu'ils ont voulu combattre; et, comme dit Julien Pomère, « ils mon-« treront par ce qu'ils ont fait ce que vous pouviez faire « à leur exemple aussi bien qu'eux : » *Cum fragilitate carnis in carne viventes, fragilitatem carnis in carne vincentes, quod fecerunt, utique fieri posse docuerunt*[1].

Pensez ici, chrétiens, ce que vous pourrez répondre; pensez-y pendant qu'il est temps, et que la pensée en peut être utile. N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature était faible; la grâce était forte. Vous aviez une chair qui convoitait contre l'esprit; vous aviez un esprit qui convoitait contre la chair. Vous aviez des maladies; vous aviez aussi des remèdes dans les sacrements. Vous aviez un tentateur; mais vous aviez un sauveur. Les tentations étaient fréquentes; les inspirations ne l'étaient pas moins. Les objets étaient toujours présents, et la grâce était toujours prête; et vous pouviez du moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin, de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, ni aucun moyen

[1] *De Vit. Contempl.*, lib. III, cap. XII.

d'évader; vous êtes pris et convaincu. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en flagrant délit : *Quomodo confunditur fur, quando deprehenditur*[1] : « Comme « un voleur est confus quand il est surpris dans son « vol. » Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser; il ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. « Ainsi, dit le saint prophète, se« ront étonnés, confus, interdits, les ingrats enfants « d'Israël : » *Sic confusi sunt domus Israël.* Nul n'échappera cette honte. Car écoutez le prophète : Tous, dit-il, seront confus, « eux et leurs rois et leurs princes, « et leurs prêtres et leurs prophètes : » *Ipsi et reges eorum, principes et sacerdotes et prophetæ eorum*[2]. Leurs rois, car ils trouveront un plus grand roi et une plus haute majesté : leurs princes, car ils perdront leur rang dans cette assemblée, et ils seront pêle-mêle avec le peuple : leurs prêtres, car leur sacré caractère et leur sainte onction les condamnera : leurs prophètes, leurs prédicateurs, ceux qui leur ont porté les divins oracles, car la parole qu'ils ont annoncée sera en témoignage contre eux. « L'homme paraîtra, dit Tertul« lien, devant le trône de Dieu, n'ayant rien à dire. » *Et stabit ante aulas Dei, nihil habens dicere*[3]. Nous resterons interdits et si puissamment convaincus, que même nous n'aurons pas cette misérable consolation de pouvoir nous plaindre : *Sic confusi erunt domus Israël, ipsi et reges*, etc.

Mais, messieurs, quand j'appellerais à mon secours les expressions les plus fortes et les figures les plus violentes de la rhétorique, je ne puis assez expliquer quelle

[1] *Jerem.*, II, 26. — [2] *Ibid.* — [3] *De Testim. anim.*, n° 6.

sera la confusion de ceux dont les crimes scandaleux ont déshonoré le ciel et la terre.

Vous voyez que je suis entré dans ma troisième partie, que je veux conclure en peu de paroles, mais par des raisons convaincantes. Pour en poser les fondements, je remarquerai, messieurs, que cette honte que Dieu réserve aux pécheurs en son jugement, a plusieurs degrés et nous est différemment exprimée dans son Écriture. Elle nous dit très-souvent, et nous en avons déjà cité les passages, qu'il confondra ses ennemis, qu'il les couvrira d'ignominie. C'est ce qui sera commun à tous les pécheurs. Mais nous lisons aussi, dans les saints prophètes, que Dieu et ses serviteurs se riront d'eux, qu'il leur insultera par des reproches mêlés de dérision et de raillerie, et que non content de les découvrir et de les convaincre, comme nous avons déjà dit, il les immolera à la risée de tout l'univers.

Je pense pour moi, messieurs, que cette dérision est le propre et véritable partage des pécheurs publics et scandaleux. Tous les pécheurs transgressent la loi; tous aussi méritent d'être confondus : mais tous n'insultent pas publiquement à la sainteté de la loi. Ceux-là s'en moquent, ceux-là lui insultent, qui font trophée de leurs crimes, et les font éclater sans crainte à la face du ciel et de la terre. A ces pécheurs insolents, s'ils ne s'humilient bientôt par la pénitence, est réservée dans le jugement cette dérision, cette moquerie terrible, et cette juste et inévitable insulte d'un Dieu outragé. Car qu'y a-t-il de plus indigne? Nous les voyons tous les jours dans le monde, ces pécheurs superbes, qui, avec la face et le front d'une femme débauchée, osent, je ne dis plus excuser, mais encore soutenir leurs crimes. Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement, « s'ils

« ne la faisaient jouir, dit Tertullien, de toute la lu-« mière du jour et de tout le témoignage du ciel : » *Delicta vestra et loco omni et luce omni et universa cœli conscientia fruuntur*[1]. « Ils annoncent leurs péchés « comme Sodome, » disait un prophète : *Peccatum suum sicut Sadoma prædicaverunt*[2]; et ils mettent une partie de leur grandeur dans leur licence effrénée. Il me souvient en ce lieu de ce beau mot de Tacite, qui, parlant des excès de Domitien après que son père fut parvenu à l'empire, dit que, « sans se mêler d'affaires publiques, « il commença seulement à faire le fils du prince par « ses adultères et par ses débauches : » *Nihil quidquam publici muneris attigerat; sed stupris et adulteriis filium principis agebat*[3].

Ainsi nous les voyons, ces emportés qui se plaisent à faire les grands par leur licence, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une faiblesse indigne d'eux, parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte : si bien qu'ils ne font pas seulement un sensible outrage, mais une insulte publique à l'Église, à l'Évangile, à la conscience des hommes. De tels pécheurs scandaleux corrompent les bonnes mœurs par leurs pernicieux exemples. Ils déshonorent la terre, et chargent de reproches, si je l'ose dire, la patience du ciel, qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie, par un châtiment exemplaire. Que si Dieu, durant cette vie, les attend à pénitence, si, manque d'écouter sa voix, ils se rendent dignes qu'il les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non-seulement le breuvage de honte éternelle qui est pré-

[1] *Ad Nat.*, lib. I, n° 16. — [2] *Isai.*, III, 9. — [3] *Tacit.*, *Hist.*, lib. IV.

paré à tous les pécheurs, mais encore « ils avaleront, « dit Ézéchiel, la coupe large et profonde de dérision « et de moquerie, et ils seront accablés par les insultes « sanglantes de toutes les créatures : » *Calicem sororis tuæ bibes profundum et latum : eris in derisum et in subsannationem, quæ est capacissima*[1]. Tel sera le juste supplice de leur impudence.

Prévenons, messieurs, cette honte qui ne s'effacera jamais. Car ne nous persuadons pas que nous recevrons seulement à ce tribunal une confusion passagère; au contraire, nous devons entendre, dit saint Grégoire de Nazianze, que, par la vérité immuable de ce dernier jugement, Dieu imprimera sur nos fronts une « marque « éternelle d'ignominie, » *notam ignominiæ sempiternam*[2]. Et, ajoute saint Jean Chrysostome, cette honte sera plus terrible que tous les autres supplices. Car c'est par elle, mes frères, que le pécheur, chargé de ses crimes et poursuivi sans relâche par sa conscience, ne pourra se souffrir soi-même; et il cherchera le néant, et il ne lui sera pas donné. O mes frères, que la teinture de cette honte, si je puis parler de la sorte, sera inhérente alors! O qu'il nous est aisé maintenant de nous en laver pour jamais! Allons rougir, mes frères, dans le tribunal de la pénitence. Hé! ne désirons pas qu'on y plaigne toujours notre faiblesse. Qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie.

Le temps est court, dit l'Apôtre[3], et l'heure n'est pas éloignée. Je ne dis pas celle du grand jugement, car le Père s'est réservé ce secret; mais je dis l'heure

[1] *Ezech.*, XXIII, 32.

[2] *Orat.* XV. C'est dans la conscience même, ἐν τῷ συνειδότι, que saint Grégoire veut que soit imprimée cette note d'une éternelle ignominie. (*Édit. de Déforis.*)

[3] I. *Cor.*, VII, 29.

de la mort, en laquelle sera fixé notre état. En tel état que nous serons morts, en cet état immuable nous serons représentés au grand jour de Dieu. O quel renversement en ce jour! O combien descendront des hautes places! O combien chercheront leurs anciens titres, regretteront vainement leur grandeur perdue! O quelle peine de s'accoutumer à cette bassesse! Fasse le Dieu que j'adore, que tant de grands qui m'écoutent ne perdent pas leur rang en ce jour!

Que cet auguste monarque ne voie jamais tomber sa couronne : qu'il soit auprès de saint Louis, qui lui tend les bras et qui lui montre sa place! O Dieu! que cette place ne soit point vacante! Que celui-là soit haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaite pas sa gloire, même sur la terre, et qui ne veut pas la procurer de toutes ses forces par ses fidèles services! Dieu sait sur ce sujet les vœux de mon cœur. Mais, Sire, je trahis Votre Majesté et je lui suis infidèle, si je borne mes souhaits pour vous dans cette vie périssable. Vivez donc heureux, fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon et toujours juste; vivez toujours humble et toujours pieux, toujours prêt à rendre compte à Dieu de cette noble partie du genre humain qu'il vous a commise. C'est par là que nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et dans la terre et au ciel; et c'est la félicité que je souhaite à Votre Majesté, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

PRÊCHÉ DEVANT LA COUR,

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION.

Les moyens par lesquels elle s'est établie, la sainteté de sa morale si bien proportionnée à tous les besoins de l'homme, preuves évidentes de sa divinité. Injustices de ses contradicteurs, infidélité des chrétiens.

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet!

Matth., XI, 5, 6.

Jésus-Christ, interrogé dans notre Évangile par les disciples de saint Jean-Baptiste, s'il est ce Messie que l'on attendait, et ce Dieu qui devait venir en personne pour sauver la nature humaine, *Tu es qui venturus es?* « Êtes-vous celui qui devez venir? » leur dit, pour toute réponse, qu'il fait des biens infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits qu'il répand, et les contradictions qu'il endure; les miracles qu'il fait, et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes, pour marque de divinité en sa personne sacrée, premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet, chrétiens, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes aussi

de leur côté n'ont jamais cessé d'être ingrats : tellement qu'il pourrait sembler, tant notre méconnaissance est extrême! que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés, et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé, surpassé en deux mots les élog des plus pompeux panégyriques, lorsqu'il a dit Sauveur, « qu'il passait en bienfaisant et guérissa « tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos*[1]. Et certes il n'y a rien de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu, que de laisser partout où il passe des effets de sa bonté; que de marquer tous ses pas par ses bienfaits; que de parcourir les bourgades, les villes et les provinces, non par ses victoires, comme on a dit des conquérants; car c'est tout ravager et tout détruire; mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la Divinité, quand ils l'ont payé, selon leur coutume, d'ingratitude et d'impiété : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!*

Voilà en peu de mots ce qui nous est proposé dans notre Évangile; mais pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave.*

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me! « Les aveu-

[1] *Act.*, x, 38.

« gles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont « purifiés : et bienheureux est celui qui n'est point « scandalisé en moi ! » Ce n'est plus en illuminant les aveugles, ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise sa mission, et fait connaître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et il les a continuées dans sa sainte Église tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps, ni pour les personnes, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet, ce ne sont point seulement des particuliers aveuglés, estropiés et lépreux, qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante. Mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons comprendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connaissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux qui, n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit, ni se soutenir. Enfin le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches, ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi : Jésus-Christ a redressé ce boiteux, quand il a réglé les mœurs : Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité ; et en voici le moyen :

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre Évangile, que tout ce qui prouve la divinité de Jésus-Christ prouve aussi notre ingratitude. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!* « Heureux celui qui ne sera pas scandalisé à « mon sujet! » Tous ses miracles nous sont un scandale; toutes ses grâces nous deviennent un empêchement. Il a voulu, chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes, dans la règle des mœurs que la voie fût droite, dans la rémission des péchés que le moyen fût facile. Tout cela était fait pour notre salut; cette hauteur pour nous élever; cette droiture pour nous conduire; cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés, que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ; que l'exactitude de la règle qu'il nous donne nous porte à nous plaindre de sa rigueur; et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT.

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois, pour le bien des hommes, elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au

monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement : mais il faut appuyer ce que j'avance.

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue : elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur : elle a annoncé un Dieu homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus :* « Le Seigneur a dit. » Et en un autre endroit : « Il est ainsi, parce que j'en ai dit la parole : » *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus*[1]. Et en effet, chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre, il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert : il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en

[1] *Jerem.*, XXXIV, 5.

les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Évangile; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres, qui ont été ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étaient cités. « Paul traite devant « Félix de la justice, de la chasteté, du jugement à « venir : » *Disputante illo de justitia, et castitate, et judicio futuro.* [Félix tremble], quoique infidèle; nous écoutons sans être émus. Lequel est le prisonnier? lequel est le juge? *Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade; tempore opportuno accersam te*[1] : « Félix effrayé répondit : « C'est assez pour cette heure, re- « tirez-vous; quand j'aurai le temps, je vous mande- « rai. » Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints apôtres ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin ayant affermi, dit « saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé « à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière « céleste : » *Confirmata saluberrima disciplina, illuminatas terras posteris reliquerunt.* Mais ce n'est point par l'art de bien dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendements; vertu qui, venant du

[1] *Act.*, XXIV, 25.

ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse modeste et familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, d'où ses eaux sont précipitées.

Concluons donc, chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Évangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'était la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut chercher est éloigné; ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut être résolu d'abord : il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé à les croire : *Talia populis persuaderet, credenda saltem, si percipere non valerent*[1].

Ainsi, par même moyen, Dieu a été honoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que, sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme

[1] *S. Aug., de Vera Rel.*, n° 3.

une étrangère, inconnue et toutefois haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui, dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum pia securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio, erubescere compulerunt, mutarique fecerunt,* dit éloquemment saint Augustin [1].

C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que, dans la suite des temps, elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler : *Et nunc reges* [2] : « [Venez,] rois, « maintenant. » Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur et non par besoin ; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant, sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes

[1] *De Civ. Dei*, lib. VIII, cap. xx. — [2] *Ps.* I.

défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend ; lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la religion qui les protége, et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas : et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église ; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme ; il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus ; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église, sont tombés avec grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours, immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales ; enfin au milieu de la défection de ses enfants infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là même qui semblaient être ses colonnes ?

Après cela, chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie ? et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile ! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu ; qui, tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées ? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit

saint Jude, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se cor-« rompent dans ce qu'ils connaissent naturellement : » *Quæcumque quidem ignorant, blasphament; quæcumque autem naturaliter, tanquam muta animantia, norunt, in his corrumpuntur*[1]. Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi : *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ*[2] : « Arbres infructueux et déracinés, » qui ne tiennent plus à l'Église par aucun lien. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies, et empoisonner les esprits par leurs railleries sacriléges?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal à propos, dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez, et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme disait cet ami de Job[3], ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit, dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà, paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre

[1] *Jud.*, 10. — [2] *Ibid.*, 12. — [3] *Job*, XII, 1.

voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu; vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes, et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent: la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire?

Mais, messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas; tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré. « Chrétiens en l'air, dit Tertullien, et fidèles si vous « voulez : » *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos*[1]. Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans

[1] *Scorp.*, n° 1.

l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant dans mon second point la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

DEUXIÈME POINT.

Grâce à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature; et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connaissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boiteux et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme, qui, à travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'envierait à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais

qu'elle a conservé de belles règles et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connaissances humaines; mais je perdrais un temps infini si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Évangile. J'y cours, suivez-moi, mes frères ; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches, et dans ses fruits, c'est-à-dire, dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car comme elle sait, chrétiens, que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais pour s'accommoder à notre fai blesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes; c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes. Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant après qu'il se sera donné un coup mortel; elle la lui arrache des mains dès la première pi-

qûre. Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit tout entier à Dieu ; et c'est là, messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu ; nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme, notre prochain, en esprit de société, comme nous-mêmes. Là se voit très-saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable, malgré les injures et les intérêts ; là l'aumône, trésor de grâces ; là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu ; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements ; et on voit qu'on doit la justice à tous et, qu'on ne doit faire injure à personne non plus qu'à soi-même.

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles ? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur ; il en a fait un sacrement de la religion, et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Église. En cette sorte il a consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps en faveur de l'accroissement de son peuple ; et le divorce, qu'il avait souffert à cause de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la

multitude; il le rétablit dans son naturel, en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gages précieux d'une éternelle correspondance. Ainsi il a donné au mariage des fidèles une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte la faiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices; qui répriment la licence « sans abattre le courage? » *Ut non pusillo animo fiant*[1]. Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de leur tenir compte de leurs services fidèles? « Maîtres, vous avez un maître au ciel[2]; « serviteurs, servez comme à Dieu, car votre récom- « pense vous est assurée[3]. » Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, des magistrats et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux

[1] *Coloss.*, III, 21. — [2] *Ibid.*, IV, 1. — [3] *Ibid.*, III, 24.

ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie ; « maintenant « vous avez moins d'ennemis, à cause de la multitude « des chrétiens : » *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum*[1]. Réciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leur main doit être pesante seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres.

Le voilà, messieurs, ce tableau que je vous ai promis ; la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue ; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale ! quelle plus belle économie, quelle politique plus juste ! Celui-là est ennemi du genre humain, qui contredit de si saintes lois. Aussi, qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience ; et, comme dit Salvien, « qui aiment mieux déclamer contre le « précepte que de faire la guerre au vice ? » *Mavult quilibet improbus execrari legem, quam emendare mentem; mavult præcepta odisse quam vitia*[2].

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs ; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer[3]. Jésus-Christ a

[1] *Apolog.*, n° 37. — [2] *Salv.*, lib. IV, *adv. Avar.* (édit. Baluz.)
[3] Ici se trouve le mot d'*exemple* entre deux crochets : l'auteur avait

fondé les mœurs sur la foi, et, après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé les fondements? Au contraire, ne jugerai-je pas, par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère? Hé! j'entends bien vos pensées : hé! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. Hé! n'achevez pas, ne parlez pas davantage; je vous entends trop. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. Souffrez qu'on vous affranchisse et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instance. Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions; mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que serait-ce? chacun déchirerait le précepte : *Lacerata est lex*[1]. Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise. Celui-là est naturellement libéral : tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux, il lui faut laisser venger cette injure, et envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée, et nous verrons, comme disait le grand saint Hilaire dans un autre sujet, « une aussi grande variété dans la

sans doute dessein d'appuyer sa proposition de quelque exemple. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Hab.*, I, 4.

« doctrine, que nous en voyons dans les mœurs, et au-
« tant de sortes de foi qu'il y a d'inclinations diffé-
« rentes : » *Tot nunc fides existere, quod voluntates; et tot nobis doctrinas esse, quot mores*[1].

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règne. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout; tout leur paraît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. *Dicit piger : Leo est in via, et leæna in itineribus*[2]. *Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum*[3] : « Le paresseux dit : Je « ne puis partir, il y a un lion sur ma route; la lionne « me dévorera sur les grands chemins. Le paresseux dit : « Il y a un lion dehors; je vais être tué au milieu de la « place publique. » Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet, vous qui nous objectez que la loi de l'Évangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts; montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible : oui, si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous être remué de votre place, et accablé d'un

[1] *S. Hilar.*, lib. II, *ad Constant.*, n° 4. — [2] *Prov.*, XXVI, 13. — [3] *Ibid.*, XXII, 13.

travail que vous n'avez pas encore entrepris : c'est une lâcheté non-seulement ridicule, mais insupportable. Au reste, comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessus nos forces, lui qui a eu tant d'égards à notre faiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse tant de ressources, qui, non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice, par la rémission des péchés qu'il nous présente ?

TROISIÈME POINT.

Je vous confesse, messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie : non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire, l'infinité de la bonté du Sauveur. Car quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourrait manquer de paroles? Qu'y a-t-il de plus facile, et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui non-seulement reçoit ceux qui la recherchent, et se donne tout entière à ceux qui l'embrassent; mais encore rappelle ceux qui s'éloignent, et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez; ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudrait pas publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudrait le dire tout bas aux pécheurs affligés de leurs crimes, aux consciences abattues et désespérées. Il faudrait démêler dans la multitude quelque âme désolée, et lui dire à l'oreille et en secret : « Ah! Dieu par« donne sans fin et sans bornes : » *Misericordiæ ejus non est numerus*[1]. Mais c'est lâcher la bride à la licence, que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette

[1] *Orat. Miss. pro gratiar. Act.*

bonté qui n'a point de bornes; et c'est multiplier les crimes que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus.*

Et toutefois, chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Élevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devait mourir dans son crime; Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur, que son sang doit être sur lui; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protége. O homme! ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous dépeupler tous vos troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, homme-Dieu pour de purs hommes et pour de simples mortels. Vous voyez donc, chrétiens, non-seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife. Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance. Jésus-Christ est mort une fois; mais le fruit de sa mort est éternel : Jésus-Christ est mort une fois; mais « il est toujours vivant, afin « d'intercéder pour nous, » comme dit le divin Apôtre [1].

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Église dans le sacrement de pénitence. Car, écoutez les paroles de l'institution : « Tout ce que vous remettrez sera remis : tout « ce que vous délierez sera délié [2]. » Vous y voyez une

[1] *Hebr.*, VII, 25. — [2] *Matth.*, XVI, 19.

bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. « Il n'y a qu'un baptême, » dit le saint apôtre, et il ne se répète plus : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* [1]. Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois, venez mille fois : la puissance de l'Église n'est point épuisée. Cette parole sera toujours véritable : « Tout ce que vous « pardonnerez sera pardonné [2]. » Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée. Il y faut donc reconnaître une bonté infinie. La fontaine du saint baptême est appelée dans les Écritures, selon une interprétation, « une fontaine scellée. » *fons signatus* [3]. Vous vous y lavez une fois; on la referme, on la scelle; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Église une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : « En ce jour, au jour du Sauveur, « en ce jour où la bonté paraîtra au monde, il y aura une « fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants « de Jérusalem, pour la purification du pécheur : » *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* [4]. Ce n'est point une fontaine scellée, qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus : *fons signatus*. Celle-ci est une fontaine non-seulement publique, mais toujours ouverte : *Erit fons patens;* et ouverte indifféremment à tous les habitants de Jérusalem, à tous les enfants de l'Église. Elle reçoit toujours les pécheurs : à toute heure et à tous moments, les lépreux peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte.

Mais c'est ici, chrétiens, notre grande infidélité : c'est

[1] *Eph.*, IV, 5. — [2] *Joan.*, XX, 23. — [3] *Cant.*, IV, 22. — [4] *Zach.*, XIII, 1.

ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacriléges. Que dirai-je ici, chrétiens, et avec quels termes assez puissants déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? « Eau du baptême, « que tu es heureuse, disait autrefois Tertullien; que « tu es heureuse! eau mystique, qui ne laves qu'une « fois! » *Felix aqua, quæ semel abluit!* « qui ne se sers point « de jouet aux pécheurs! » *Felix aqua, quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est*[1]! C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent, contre leur nature, à souiller les hommes : *quos diluit in quinat*: parce que la facilité de se laver fait qu'ils ne craignent point de salir leur conscience. Qui ne se plaindrait, chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers, qui vont faire malheureusement leur écueil du port?

Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que le repentir pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâces. En vain nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Ne voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir; mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce qu'elle est trop répétée. Considérez, mes frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la

[1] *De Bapt.*, n° 15.

grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse? Et sa bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Hé bien! poussez à bout la bonté divine, montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme : ou plutôt, insensés et insensibles, hasardez tout, risquez votre éternité; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain : quelle fermeté, quel courage! mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc*[1]! « O ciel, « ô terre! étonnez-vous d'un si prodigieux égarement! » Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés. J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdissement; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-mêmes, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir? Qui a jamais ouï parler d'un tel pro-

[1] *Jerem.*, II, 12.

dige? Est-ce moi qui ne m'entends pas? ou bien est-ce votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans ma pensée? ou bien êtes-vous aveugles et troublés de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute; j'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Mais, ô aveuglement inouï! ô stupidité insensée, de pécher pour se repentir! Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerais sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne, contre sa nature, et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inouï, c'est confondre les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez n'est ni un repentir ni une douleur : vous n'en entendez pas seulement le nom, tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose! Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses faiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous serait un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace; la douleur que vous espérez, une illusion et une chimère : et vous avez sujet de craindre que, par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés ne vous

envoie, en sa fureur, non le *peccavi* d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine; mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un Antiochus; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison; que l'espérance soit espérance, une ressource à la faiblesse et non un appui à l'audace; que la douleur soit une douleur; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable [que je vous souhaite], au nom, etc.

SERMON

SUR LA PRÉDICATION ÉVANGÉLIQUE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Vérité évangélique : ignorance, oubli, mépris des hommes à son égard ; ses différents états, affaiblissement qu'elle éprouve, son efficacité : attention qui lui est due : dispositions nécessaires pour l'écouter avec fruit.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Matth., IV, 4.

C'est une chose surprenante que ce grand silence de Dieu parmi les désordres du genre humain. Tous les jours ses commandements sont méprisés; ses vérités, blasphémées; les droits de son empire, violés : et cependant son soleil ne s'éclipse pas sur les impies; la pluie arrose leurs champs; la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds; il voit tout, et il dissimule; il considère tout, et il se tait.

Je me trompe, chrétiens, il ne se tait pas; et sa bonté, ses bienfaits, son silence même est une voix publique qui invite tous les pécheurs à se reconnaître. Mais comme nos cœurs endurcis sont sourds à de tels propos, il fait résonner une voix plus claire, une voix nette et intelligible, qui nous appelle à la pénitence. Il ne parle pas pour nous juger, mais il parle pour nous avertir; et cette parole d'avertissement, qui retentit en ces temps dans toutes les chaires, doit servir de préparatif à son jugement redoutable. C'est, messieurs, cette parole de vérité que les prédicateurs de l'Évangile sont chargés

de vous annoncer durant cette sainte quarantaine ; c'est elle qui nous est présentée dans notre Évangile, pour nous servir de nourriture dans notre jeûne, de délices dans notre abstinence, et de soutien dans notre faiblesse : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* J'ai dessein aujourd'hui de vous préparer à recevoir saintement cette nourriture immortelle. Mais, ô Dieu! que serviront mes paroles, si vous-même n'ouvrez les cœurs, et si vous ne disposez les esprits des hommes à donner l'entrée à votre Esprit-Saint? Descendez donc, ô divin Esprit! et venez vous-même préparer vos voies. Et vous, ô divine Vierge, donnez-nous votre secours charitable, pour accomplir dans les cœurs l'ouvrage de votre Fils bien-aimé! Nous vous en prions humblement par les paroles de l'ange. *Ave.*

Jésus-Christ, Seigneur des seigneurs, et Prince des rois de la terre, quoique élevé dans un trône souverainement indépendant, néanmoins, pour donner à tous les monarques, qui relèvent de sa puissance, l'exemple de modération et de justice, il a voulu lui-même s'assujettir aux règlements qu'il a faits et aux lois qu'il a établies. Il a ordonné, dans son Évangile, que les voies douces et aimables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué; car « ayant, comme dit l'Apôtre, établi un jour « dans lequel il doit juger le monde en équité, il dé« nonce auparavant à tous les pécheurs qu'ils fassent « une sérieuse pénitence : » *Nunc annuntiat omnibus hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate*[1] :

[1] *Act.*, XVII, 30, 31.

c'est-à-dire, qu'avant que de monter sur son tribunal, pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse, il parle premièrement dans les chaires, pour les ramener à la droite voie par des avertissements charitables.

C'est en ce saint temps de pénitence que nous devons une attention extraordinaire à cette voix paternelle qui nous avertit. Car, encore qu'elle mérite en tout temps un profond respect, et que ce soit toujours un des devoirs les plus importants de la piété chrétienne que de donner audience aux discours sacrés; ç'a été toutefois un sage conseil de leur consacrer un temps arrêté par une destination particulière, afin que, si tel est notre aveuglement, que nous abandonnions presque toute notre vie aux pensées de vanité qui nous emportent, il y ait du moins quelques jours dans lesquels nous écoutions la vérité qui nous conseille charitablement, avant que de prononcer notre sentence, et qui s'avance à nous pour nous éclairer, avant que de s'élever contre nous pour nous confondre.

Paraissez donc, ô vérité sainte! faites la censure publique des mauvaises mœurs; illuminez par votre présence ce siècle obscur et ténébreux; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connaissent pas vous entendent, que ceux qui ne pensent pas à vous vous regardent, que ceux qui ne vous aiment pas vous embrassent.

Voilà, chrétiens, en peu de paroles, trois utilités principales de la prédication évangélique. Car, ou les hommes ne connaissent pas la vérité, ou les hommes ne pensent pas à la vérité, ou les hommes ne sont pas touchés de la vérité. Quand ils ne connaissent pas la vérité, parce qu'elle ne veut pas les tromper, elle leur parle pour éclairer leur intelligence. Quand ils ne pen-

sent pas à la vérité, parce qu'elle ne veut pas les surprendre, elle leur parle pour attirer leur attention. Quand ils ne sont pas touchés de la vérité, parce qu'elle ne veut pas les condamner, elle leur parle pour échauffer leurs désirs, et exciter après elle leur affection languissante. Que si je puis aujourd'hui mettre dans leur jour ces trois importantes raisons, les fidèles verront clairement combien ils doivent se rendre attentifs à la prédication de l'Évangile; parce que, s'ils ne sont pas bien instruits, elle leur découvrira ce qu'ils ignorent; et s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent; et s'ils y pensent sans être émus, le Saint-Esprit agissant par l'organe de ses ministres, elle fera entrer dans le fond du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit. Et comme ces trois grands effets comprennent tout le fruit des discours sacrés, j'en ferai aussi le sujet et le partage de celui-ci, qui sera, comme vous le voyez, le préparatif nécessaire et le fondement de tous les autres.

PREMIER POINT.

Comme la vérité de Dieu, qui est notre loi immuable, a deux états différents, l'un qui touche le siècle présent, et l'autre qui regarde le siècle à venir; l'un où elle règle la vie humaine, et l'autre où elle la juge : aussi le Saint-Esprit nous la fait paraître dans son Écriture sous deux visages divers, et lui donne des qualités convenables à l'un et à l'autre. Dans le psaume cent dix-huitième, où David parle si bien de la loi de Dieu, on a remarqué, chrétiens, qu'il l'appelle tantôt du nom de commandement, tantôt de celui de conseil; quelquefois il la nomme un jugement, et quelquefois un témoignage. Mais encore que ces quatre titres ne signifient autre chose que la loi de Dieu, toutefois il faut

observer que les deux premiers lui sont propres au siècle où nous sommes, et que les deux autres lui conviennent mieux dans celui que nous attendons. Dans le cours du siècle présent cette même vérité de Dieu, qui nous paraît dans sa loi, est tout ensemble un commandement absolu et un conseil charitable. Elle est un commandement, qui enferme la volonté d'un souverain; elle est aussi un conseil, qui propose l'avis d'un ami. Elle est un commandement, parce que ce souverain y prescrit ce qu'il exige de nous pour les intérêts de son service; et elle mérite le nom de conseil, parce que cet ami y expose en ami sincère ce que demande le soin de notre salut. Les prédicateurs de l'Évangile font paraître la loi de Dieu dans les chaires en ces deux augustes qualités : en qualité de commandement, en tant qu'elle est nécessaire et indispensable; en qualité de conseil, en tant qu'elle est utile et avantageuse. Que si, manquant par un même crime à ce que nous devons à Dieu, et à ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous méprisons tout ensemble, et les ordres de ce souverain, et les conseils de cet ami; alors, cette même vérité prenant en son temps une autre forme, elle sera un témoignage pour nous convaincre, et une sentence dernière pour nous condamner : « La parole que j'ai prêchée, dit le « Fils de Dieu, jugera le pécheur au dernier jour : » *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*[1]. C'est-à-dire, que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament; la parole, dit-il, vous jugera : la loi elle-même fera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde.

[1] *Joan.*, XII, 48.

C'est donc la crainte de ce jugement qui fait monter les prédicateurs dans les chaires évangéliques : « Nous « savons, dit le saint Apôtre, que nous devons tous com- « paraître un jour devant le tribunal de Jésus-Christ : » *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi*[1]. « Mais sachant cela, poursuit-il, nous venons persuader « aux hommes la crainte de Dieu : » *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus*[2]. Sachant combien ce jugement est certain, combien il est rigoureux, combien il est inévitable, nous venons de bonne heure vous y préparer; nous venons vous proposer les lois immuables sur lesquelles votre vie sera jugée, par lesquelles votre cause sera décidée, et vous mettre en main les articles sur lesquels vous serez interrogés, afin que vous commenciez, pendant qu'il est temps, à méditer vos réponses.

Que si vous pensez peut-être que l'on sait assez ces vérités saintes, et que les fidèles n'ont pas besoin qu'on les en instruise, c'est donc en vain, chrétiens, que Dieu se plaint hautement, par la bouche de son prophète Isaïe, que non-seulement les infidèles et les étran- « gers, mais son peuple, » oui, son peuple même, « est « mené captif, pour n'avoir pas la science : » *Captivus ductus est populus meus, eo quod non habeat scientiam*[3]. Mais parce qu'on pourrait se persuader que la troupe n'est pas fort grande, parmi les fidèles, de ceux qui périssent faute de connaître; il assure au contraire qu'elle est si nombreuse, que « l'enfer est obligé de se « dilater et d'ouvrir sa bouche démesurément pour « l'engloutir, la recevoir : » *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino*[4]. Et, de peur qu'on ne s'imagine que ceux qui périssent

[1] II. *Cor.*, v, 10. — [2] *Ibid.*, 11. — [3] *Is.*, v, 13. — [4] *Ibid.*, 14.

ainsi faute de science, ce sont les pauvres et les simples qui n'ont pas les moyens d'apprendre, il déclare en termes formels, et je puis bien le dire après cet oracle, que ce sont les puissants, les riches, les grands et les princes mêmes, qui négligent presque toujours de se faire instruire, et de leurs obligations particulières, et même des devoirs communs de la piété; qui ne savent presque jamais comme il faut leurs obligations particulières, et qui tombent, par le défaut de cette science, pêle-mêle avec la foule, dans les abîmes éternels : *Et descendent fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum*[1].

Non-seulement, chrétiens, souvent nous ignorons les vérités saintes; mais même nous les combattons par des sentiments tout contraires. Vous êtes surpris de cette parole; et peut-être me répondez-vous dans votre cœur que vous n'avez point d'erreur contre la foi, que vous n'écoutez pas ces docteurs de cour qui font des leçons publiques de libertinage, et établissent de propos délibéré des opinions dangereuses. Je loue votre piété dans une précaution si nécessaire; mais ne vous persuadez pas que vous soyez pour cela exempts de l'erreur. Car il faut entendre, messieurs, qu'elle nous gagne en deux sortes : quelquefois elle se déborde à grands flots, comme un torrent, et nous emporte tout à coup; quelquefois elle tombe peu à peu, et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion; quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sape les fondements par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible.

[1] *Is.*, v, 14.

Ainsi vous n'avancez rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant vous le sucez peu à peu, si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

Qui pourrait ici raconter toutes les erreurs du monde? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser : il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense; autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent; nos ennemis par leurs menaces, et nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans les compagnies nous recommande, ou l'ambition, sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie, sans laquelle on n'a point d'esprit. Car c'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres : si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose doucement à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous entrecommuniquer nos folies, les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle; et recueillant le mal deçà et delà dans le monde, comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi peu à peu, comme des humeurs peccantes, les erreurs qui offusquent notre intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne publiquement dans le monde; de sorte que si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans cette

école : « Tout, vous répondra ce grand homme, jusqu'à « l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, par « tant de maximes antichrétiennes, corrompues... » *ipsumque aerem, scelestis vocibus constupratum*[1].

Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, de la contagion de ce siècle! « Sauvez-nous, disait le Prophète, parce « qu'il n'y a plus de saints sur la terre, et que les vé- « rités ont été diminuées par la malice des enfants des « hommes : » *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum*[2]. Où il ne faut pas se persuader qu'il se plaigne des infidèles et des idolâtres, ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les méconnaissent : il se plaint des enfants de Dieu, qui, ne les pouvant tout à fait éteindre, à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions. Car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous? « Jésus-Christ est-il divisé? » *Divisus est Christus*[3]? Que vous a-t-il fait, ce Jésus-Christ, que vous le déchirez hardiment, et défigurez sa doctrine par cette distinction injurieuse? Le même Dieu, qui est le protecteur de la bonne foi, n'est-il pas aussi l'auteur de la tempérance? « Jésus-Christ est tout sagesse, dit Ter- « tullien, tout lumière, tout vérité; pourquoi le parta- « gez-vous par votre mensonge? » Comme si son saint Évangile n'était qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, ou comme si la justice même avait laissé

[1] *De Spect.*, n° 27. — [2] *Ps.* XI, 1. — [3] I. *Cor.*, I, 13.

quelque crime qui eût échappé à sa censure : *Quid dimidias mendacio Christum? totus veritas fuit*[1].

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées; diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous : ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point, tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.*

Puisque les maximes de l'Évangile sont si fort diminuées dans le siècle, puisque tout le monde conspire contre elles, et qu'elles sont accablées par tant d'iniques préjugés, Dieu, par sa justice suprême, a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées, et commettre des avocats pour plaider leur cause. C'est pour cela, chrétiens, que ces chaires sont élevées auprès des autels; afin que, pendant que la vérité est si hardiment déchirée dans les compagnies des mondains, il y ait du moins quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur, et que la cause la plus juste ne soit pas la plus délaissée. Venez donc écouter attentivement la défense de la vérité, dans la bouche des prédicateurs : venez recevoir par leur ministère la parole de Jésus-Christ condamnant le monde et ses vices, et ses coutumes, et ses maximes antichrétiennes : car, comme dit saint Jean Chrysostome[2], Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'écouter et d'accomplir sa sainte parole, quand aura le courage de

[1] *Tertull., de Carn. Christ.*, n° 5. — [2] *De Mutation. Nomin.*, 1.

la pratiquer celui qui n'a pas la patience de l'entendre? quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles? quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse même son attention? Mais, messieurs, cette attention, c'est ce que nous avons à considérer dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Lorsque la vérité jugera les hommes, il ne faut pas croire, messieurs, ni qu'elle paraisse au dehors, ni qu'elle ait besoin, pour se faire entendre, de sons distincts et articulés. Elle est dans les consciences, je dis même dans les consciences des plus grands pécheurs; mais elle y est souvent oubliée durant cette vie. Qu'arrivera-t-il après la mort? la vérité se fera sentir, et l'arrêt en même temps sera prononcé. Quelle sera cette surprise, combien étrange, combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, et qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, enverront tout d'un coup à leurs yeux un trait de flamme si vif, qu'ils découvriront d'une même vue la loi et le péché confrontés ensemble; et que, voyant dans cette lumière l'énormité de l'un par sa répugnance avec l'autre, ils reconnaîtront en tremblant la honte de leurs actions et l'équité de leur supplice!

Sachant cela, chrétiens, je reviens encore à l'apôtre : « Étant persuadés de ces choses, nous venons enseigner « aux hommes la crainte de Dieu : » *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus.* Nous venons les exhorter de sa part qu'ils souffrent qu'on les entretienne des vérités de l'Évangile, et qu'ils préviennent le trouble de cette attention forcée par une application volontaire.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier; tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connaissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas; ce qui est en toi, est loin de toi; tu n'as pas ce que tu possèdes : « Donc, dit excellemment saint Augustin, notre esprit « est trop étroit pour se posséder lui-même tout entier : » *Ergo animus ad habendum seipsum angustus est*[1]. Prouvons ceci par quelque exemple.

En quels antres profonds s'étaient retirées les lois de l'humanité et de la justice, que David savait si parfaitement, lorsqu'il fallut lui envoyer Nathan le prophète pour les rappeler en sa mémoire? Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et il entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui dire : O prince! c'est à vous qu'on parle[2]; parce que, enchanté par sa passion, et détourné par les affaires, il laissait la vérité dans l'oubli. Alors savait-il ce qu'il savait? entendait-il ce qu'il entendait? Chrétiens, ne m'en croyez pas; mais croyez sa déposition et son témoignage. C'est lui-même qui s'étonne que ses propres lumières l'avaient quitté dans cet état malheureux : *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum*[3]. Ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de mes yeux, de mes propres eux, c'est celle-là même que je n'avais plus. Écoutez,

[1] *Confess.*, lib. x, cap. xiii. — [2] II. *Reg.*, xii, 7. — [3] *Ps.* xxxvii, 10.

homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse; votre propre connaissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science, mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion, et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas, et ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, chrétiens, que vous avez de la connaissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires : je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien! vous avez des yeux, mais ils sont fermés : les vérités de Dieu sont dans votre esprit comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir. Souffrez que les prédicateurs de l'Évangile vous parlent des vérités de votre salut; afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints, et les mettra devant vos yeux pour les éclairer : autrement, toutes vos lumières ne vous sont qu'inutiles.

Et en effet, chrétiens, combien de fois nous sommes-nous plaints que les choses que nous savons ne nous viennent pas dans l'esprit; que l'oubli, ou la surprise, ou la passion, les rend sans effet! Par conséquent, apprenons que les vérités de pratique doivent être souvent remuées, souvent agitées par de continuels avertissements; de peur que si on les laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force, stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire.

Ce n'est pas pour un tel dessein que les vérités du salut doivent être empreintes dans nos esprits. Les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et super-

flus, qu'il suffise de conserver dans un magasin; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir, pour ainsi dire, toujours sous la main, et que l'on ne doit presque jamais cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Et toutefois, chrétiens, il n'est rien, pour notre malheur, qui se perde sitôt dans nos esprits que les saintes vérités du christianisme. Car, outre qu'étant détachées des sens, elles tiennent peu à notre mémoire, le mépris injurieux que nous en faisons nous empêche de prendre à cœur de les pénétrer comme il faut : au contraire, nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : « Ils ont résolu, dit le « saint prophète, de détourner leurs yeux sur la terre : » *Oculos suos statuerunt declinare in terram*[1]. Remarquez : ils ont résolu; c'est-à-dire que lorsque les vérités du salut se présentent à nos yeux, pour nous les faire lever au ciel, c'est de propos délibéré, c'est par une volonté déterminée que nous les détournons sur la terre, que nous les arrêtons sur d'autres objets : tellement qu'il est nécessaire que les prédicateurs de l'Évangile, par des avertissements chrétiens, comme par une main invisible, les tirent de ces lieux profonds où nous les avions reléguées, et les ramènent de loin à nos yeux, qui les voulaient perdre.

Aidez-les vous-mêmes, messieurs, dans une œuvre si utile pour votre salut; pratiquez ce que dit l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet*[2]. Voici un avis d'un habile homme : « Le sage qui entend, dit-il, quelque parole « sensée, la loue, et se l'applique à lui-même. » On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises

[1] *Ps.* XVI, 12. — [2] *Eccl.*, XXI, 18.

mœurs; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avait aucune part à cette juste censure. [Mais le sage] rentre profondément dans sa conscience, et s'applique à lui-même tout ce qui se dit : *ad se adjiciet*. Il ne se contente pas de louer cette parole ; il ne va pas regarder autour de lui à qui elle est propre ; il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, ni à lui faire dire des choses qu'il ne songe pas : il croit que c'est à lui seul qu'on en veut. C'est là tout le fruit des discours sacrés. Pendant que l'Evangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, trembler dans la vue de ses périls.

Et en effet, chrétiens, quiconque sent en lui-même que c'est son vice qu'on attaque, doit croire que c'est à lui personnellement que s'adresse tout le discours. Si donc quelquefois nous y remarquons je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, aille mettre, non point par hasard, mais par une secrète conduite de la grâce, la main sur notre blessure, et aille trouver, à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobons, c'est alors, c'est alors, messieurs, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ, qui vient troubler notre fausse paix, et qui met la main tout droit sur notre blessure : c'est alors qu'il faut croire le conseil du sage, et appliquer tout à nous-mêmes. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fassions entrer, qu'il entre si profondément, que la blessure aille jusqu'au vif; que le cœur soit serré par la componction, que le sang de la plaie coule par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme[1] ! c'est alors que Jésus-Christ aura prêché ;

[1] *Serm.* CCCLI, n° 7.

et c'est ce dernier effet de la sainte prédication qui me reste à examiner en peu de paroles dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère les raisons pour lesquelles les discours sacrés, qui sont pleins d'avis si pressants, sont néanmoins si peu efficaces, voici celle qui me semble la plus apparente. C'est que les hommes du monde présument trop de leur sens, pour croire que l'on puisse leur persuader ce qu'ils ne veulent pas faire d'eux-mêmes; et d'ailleurs, n'étant pas touchés par la vérité qui luit clairement dans leur conscience, ils ne croient pas pouvoir être émus des paroles qu'elle inspire aux autres : si bien qu'ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie; ou tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent à leur goût, comme un entretien agréable qui ne fait que chatouiller les oreilles par la douceur d'un plaisir qui passe.

Pour nous désabuser de cette pensée, considérons, chrétiens, que la parole de l'Évangile, qui nous est portée de la part de Dieu, n'est pas un son qui se perde en l'air, mais un instrument de la grâce. On ne peut assez admirer l'usage de la parole dans les affaires humaines : qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce; elle est plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion : et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale, que l'on ne peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'or-

gane universel de son Saint-Esprit dans la sanctification des âmes. Car, je vous prie, ouvrez les yeux, contemplez tout ce que l'Église a de plus sacré, regardez les fonts baptismaux, les tribunaux de la pénitence, les très-augustes autels : c'est la parole de Jésus-Christ qui régénère les enfants de Dieu; c'est elle qui les absout de leurs crimes; c'est elle qui leur prépare sur ces saints autels une nourriture divine d'immortalité. Si elle opère si puissamment aux fonts du baptême, dans les tribunaux de la pénitence et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'Esprit de Dieu. Et en effet, qui ne le sait pas? c'est par la prédication de l'Évangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfants à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre : s'il a fallu captiver les entendements sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ : s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires : *Sagittæ tuæ acutæ : populi sub te cadent*[1]. Et il ne faut pas s'étonner si, parmi tant de secours, tant de sacrements, tant de ministères divers de l'Église, le saint concile de Trente a déterminé[2] qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la prédication de l'Évangile; puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles. Elle a établi la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais, messieurs, tous ces effets furent autrefois, et il ne nous en reste plus que le souvenir. Jésus-Christ n'est

[1] *Ps.* XLIV, 7. — [2] *Sess.* V, cap. II.

plus écouté, ou il est écouté si négligemment, qu'on donnerait plus d'attention aux discours les plus inutiles. Sa parole cherche partout des âmes qui la reçoivent; et partout la dureté invincible des cœurs préoccupés lui ferme l'entrée. Ce n'est pas qu'on n'assiste aux discours sacrés. La presse est dans les églises durant cette sainte quarantaine; plusieurs prêtent l'oreille attentivement : mais ce n'est ni l'oreille ni l'esprit que Jésus demande. « Mes frères, dit saint Augustin, la prédication est un « grand mystère : *magnum sacramentum, fratres*. Le son « de la parole frappe au dehors, le maître est au de- « dans : » la véritable prédication se fait dans le cœur : *Sonus verborum aures percutit, magister intus est*[1]. C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois en prêchant : « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute[2]. » Certainement, chrétiens, il ne parlait pas à des sourds; mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en voyant « ne voient pas, et qui en écoutant n'écoutent pas[3]. » Il savait qu'il y a en nous un endroit profond où la voix humaine ne pénètre point, où lui seul a droit de se faire entendre : « Qu'elle est secrète, dit saint Augustin; « qu'elle est éloignée des sens de la chair, cette retraite « où Jésus-Christ fait leçon, cette école où Dieu est le « maître ! » *Valde remota est a sensibus carnis hæc schola*[4]. Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il faut se retirer au plus grand secret et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs; il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs :

[1] *In Epist. Joan.*, *tract.* III, n° 13. — [2] *Matth.*, XIII, 9. — [3] *Ibid.*, 13. — [4] *De Præd. SS.*, cap. VII, n° 13.

ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvements; c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là, quiconque écoute obéit, quiconque prête l'oreille a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole; et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux : autrement. on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

S'il est ainsi, chrétiens, hélas ! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs, et que dans la foule des assistants il se trouve peu de disciples ! Où sont-elles ces âmes soumises que l'Évangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur ? En effet, ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables; désirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours désirs, et qui ne se tournent jamais en résolutions; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière; mais qui court légèrement par-dessus, et que le moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir : *Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*[1] : « Les enfants d'Éphrem, dit David, préparaient leurs

[1] *Ps.* LXXVII, 12.

« flèches et bandaient leur arc ; mais ils ont lâché pied « au jour de la guerre. » En écoutant la prédication, ils concevaient en eux-mêmes de grands desseins ; ils semblaient aiguiser leurs armes contre leurs vices : au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup dans l'exercice ; ils ont plié d'abord dans le combat : ils semblaient animés quand on sonnait de la trompette ; ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli.*

Dirai-je ici ce que je pense ? De telles émotions, faibles, imparfaites, et qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées devant un théâtre, où l'on ne joue que des choses feintes, et non devant les chaires évangéliques, où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité ? C'est elle qui apparaîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour ; et alors on connaîtra combien la vérité est touchante. « En la voyant, dit le « Sage, ils seront troublés d'une crainte horrible : » *Videntes turbabuntur timore horribili*[1] : ils seront agités et angoissés ; eux-mêmes se voudront cacher dans l'abîme. Pourquoi cette agitation, messieurs ? c'est que la vérité leur parle. Pourquoi cette angoisse ? c'est que la vérité les presse. Pourquoi cette fuite précipitée ? c'est que la vérité les poursuit. Ah ! te trouverons-nous toujours partout, ô vérité persécutante ? Oui, jusqu'au fond de l'abîme, ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids insupportable sur leurs consciences, flamme toujours dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité,

[1] *Sap.*, v, 2.

de peur d'en être touchés de cette manière furieuse et désespérée?

O Dieu! donnez efficace à votre parole. O Dieu! vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu! ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages; donnez-moi des paroles efficaces, puissantes; donnez-moi la prudence; donnez-moi la force; donnez-moi la circonspection; donnez-moi la simplicité. Vous savez, ô Dieu vivant, que le zèle ardent qui m'anime pour le service de mon roi, me fait tenir à bonheur d'annoncer votre Évangile à ce grand monarque, grand véritablement, et digne par la grandeur de son âme de n'entendre que de grandes choses, qu'on ne lui inspire que de grands desseins pour son salut; digne, par l'amour qu'il a pour la vérité, de n'être jamais déçu. Sire, c'est Dieu qui doit parler dans cette chaire : qu'il fasse donc par son Saint-Esprit, car c'est lui seul qui peut faire un si grand ouvrage, que l'homme n'y paraisse pas; afin que Dieu, y parlant tout seul par la pureté de son Évangile, il fasse dieux tous ceux qui l'écoutent, et particulièrement Votre Majesté, qui, ayant déjà l'honneur de le représenter sur la terre, doit aspirer à celui d'être semblable à lui dans l'éternité, en le voyant face à face, tel qu'il est, et selon l'immensité de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen*.

SERMON

SUR LA PÉNITENCE.

Trois motifs pressants qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice : assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion : puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde : pourquoi les hommes le perdent si aisément : illusions qu'il leur fait. Nécessité d'une pénitence qui ne connaisse point de délais.

Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons, en vous aidant, que vous ne receviez point en vain la grâce de Dieu.
II. Cor., VI, 1.

C'est avec raison, chrétiens, que nous reprochons aux pécheurs que leur infidélité est inexcusable : car il n'y a grâce, il n'y a remède, il n'y a sorte de secours qu'ils puissent demander à Dieu pour se retirer de l'abîme, qui ne leur soit tous les jours offert par cette miséricorde infinie qui ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Pour nous en convaincre, mes frères, examinons, je vous prie, attentivement ce que peut désirer un homme que le remords de sa conscience presse de retourner à la droite voie. La première pensée qui lui vient est celle de ses péchés, dont l'horreur et la multitude le font douter du pardon. Sur cela nous lui annonçons de la part de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est notre propitiateur par son sang ; nous, dis-je, dans lesquels il a plu à Dieu de mettre le ministère de paix et de réconciliation, nous lui an-

nonçons l'indulgence et la rémission de ses crimes. Il commence à respirer dans cette espérance; mais une seconde difficulté le vient rejeter dans de nouveaux troubles : c'est l'obligation de changer sa vie ou ses inclinations corrompues; et ses habitudes invétérées lui font sentir des empêchements qu'il ne croit pas pouvoir jamais surmonter. Pour le rassurer de cette crainte, nous lui découvrons dans les mains de Dieu, et dans les secrets de sa puissance, des remèdes, premièrement très-efficaces, puisqu'ils guérissent infailliblement tous ceux qui s'en servent, et secondement très-présents, puisqu'on les donne toujours à qui les demande. Ainsi les plus grands pécheurs ne pouvant douter, ni du pardon s'ils se convertissent, ni de leur conversion s'ils l'entreprennent, ils n'ont plus rien à désirer que du temps pour accomplir cet ouvrage : et sur ce sujet, chrétiens, ce n'est pas à nous à leur répondre; mais Dieu se déclare assez par les effets mêmes : car il prolonge leur vie, il dissimule leur ingratitude; et, reculant tous les jours le temps destiné à la colère, il fait connaître assez clairement qu'il veut donner du loisir à la pénitence.

Par où il nous montre, mes frères, qu'il ne refuse rien aux pécheurs de ce qui leur est nécessaire. Ils ont besoin de trois choses : de la miséricorde divine, de la puissance divine, de la patience divine : de la miséricorde pour leur pardonner, de la puissance pour les secourir, de la patience pour les attendre; et Dieu accorde tout libéralement. La miséricorde promet le pardon, la puissance offre le secours, la patience donne le délai. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous disions aux pécheurs avec l'Apôtre : *Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis?* « Nous vous « exhortons, mes frères, que vous ne receviez pas en « vain la grâce de Dieu : » ne rejetez pas la grâce de la

rémission qui promet d'abolir vos crimes; ne recevez pas en vain la grâce de la conversion du cœur qui s'offre pour corriger vos mœurs dépravées; enfin ne recevez pas en vain cette troisième grâce si considérable, qui vous est donnée pour faire profiter les deux autres, je veux dire le temps, ce temps précieux dont il ne s'écoule pas un seul moment qui ne puisse vous valoir une éternité. Voilà, mes frères, trois motifs pressants pour exciter les hommes à la pénitence, et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter facilement aux extrémités opposées. Le malade, pressé de la fièvre, désespère de sa guérison; le même, étant rétabli, s'imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonier effrayé dit un adieu éternel aux flots; mais aussitôt que la mer est un peu apaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avait dans ses mains les vents et les tempêtes. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse, renonçait de tout son cœur à la cour; et à peine s'est-il démêlé, qu'il se rengage de nouveau, comme s'il avait essuyé toute la colère de la fortune. Cette conduite inégale et désordonnée éclate principalement dans les pécheurs, mais d'une manière opposée. Car cette folle et téméraire confiance par laquelle ils se nourrissent dans leurs péchés, les conduit à la fin au désespoir : ils passent du désespoir à l'espérance : dans la chaleur de leurs crimes, ils ne peuvent croire que Dieu les punisse; et puis, accablés de leur pesanteur, ils ne peuvent plus croire que Dieu leur pardonne : « et ils vont de péchés en pé-« chés comme à une ruine certaine, désespérés par leur

« espérance : » *Feruntur magno impetu, nullo revocante, spe desperati*[1].

En effet, considérez cet homme emporté dans l'ardeur de sa passion : il ne trouve aucune apparence qu'un Dieu si grand et si bon veuille tyranniser sa créature, ni exercer sa puissance pour briser un vaisseau de terre : longtemps il s'est flatté de cette pensée, qu'il n'était pas digne de Dieu de se tenir offensé de ce que faisait un néant, ni de s'élever contre un néant. Après, une seconde de réflexion lui fait voir combien cette entreprise est furieuse, qu'un néant s'élève contre Dieu. Là il se dit à lui-même ce que criait le Prophète à ce capitaine des Assyriens : « Contre qui as-tu blasphémé, contre qui « as-tu élevé ta voix et tourné tes regards superbes? » *Quem blasphemasti, contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos?* « C'est contre le saint « d'Israël, » c'est contre un Dieu tout-puissant : *Contra Sanctum Israël*[2]. Son audace insensée le confond; et lui, qui ne voyait rien qui pût épuiser la miséricorde, ne voit plus rien maintenant qui puisse apaiser la justice. Mais voici la cause apparente de cet égarement prodigieux : c'est en effet, chrétiens, que l'une et l'autre de ces qualités est d'une grandeur infinie, je veux dire la miséricorde et la justice : de sorte que celle que l'on envisage occupe tellement la pensée, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre; d'autant plus que, paraissant opposées, on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce suprême degré de perfection : ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde; de sorte que l'abattement de son déses-

[1] *S. Aug. Serm.*, XX, n° 4. — [2] IV *Reg.*, XIX, 12.

poir égale les emportements et la folle présomption de son espérance.

Il nous faut détruire, messieurs, ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice, que le pécheur aveuglé adore en la place de la véritable justice et de la véritable miséricorde. Vous vous trompez, ô pécheurs, lorsque vous vous persuadez follement que ces deux qualités sont incompatibles, puisqu'au contraire elles sont amies. Car, mes frères, la bonté de Dieu n'est pas une bonté insensible, ni une bonté déraisonnable; le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des marcionites, un Dieu qui ne punit pas, souffrant jusqu'au mépris et indulgent jusqu'à la faiblesse : ce n'est pas un Dieu, dit Tertullien, « sous lequel les péchés soient à leur aise, et dont « l'on se puisse moquer impunément : » *sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet.* Voulez-vous savoir comment il est bon? voici une belle réponse de Tertullien : « Il est bon, non pas en souffrant le mal, mais « en se déclarant son ennemi : » *Qui non alias plene bonus sit, nisi mali æmulus.* Sa justice fait partie de sa bonté : pour être bon comme il faut, « il exerce l'amour « qu'il a pour le bien par la haine qu'il a pour le mal : » *Uti boni amorem odio mali exerceat*[1]. Ne vous persuadez donc pas que la justice soit opposée à la bonté dont elle prend au contraire la protection, et l'empêche d'être exposée au mépris.

Mais sachez que la bonté n'est pas non plus opposée à la justice; car si elle lui ôte ses victimes, elle les lui rend d'une autre sorte : au lieu de les abattre par la vengeance, elle les abat par l'humilité; au lieu de les briser par le châtiment, elle les brise par les douleurs de la pénitence : et s'il faut du sang à la justice pour la

[1] *Adv. Marcion.*, lib. II, n° 26.

satisfaire, la bonté lui présente celui d'un Dieu. Ainsi; bien loin d'être incompatibles, elles se donnent la main mutuellement. Il ne faut donc ni présumer ni désespérer. Ne présumez pas, ô pécheurs! parce qu'il est très vrai que Dieu se venge; mais ne vous abandonnez pas au désespoir, parce que, s'il m'est permis de le dire, il est encore plus vrai que Dieu pardonne.

Cette vérité étant supposée, il est temps maintenant, messieurs, que je tâche de vous faire entendre par les Écritures cette grâce singulière de la rémission des péchés. Comme c'est le fruit principal du sang du Nouveau Testament, et l'article fondamental de la prédication évangélique, le Saint-Esprit, mes frères, a pris un soin particulier de nous en donner une vive idée, et de nous l'exprimer en plusieurs façons, afin qu'il entre en nos cœurs plus profondément. Il dit que Dieu oublie les péchés, qu'il ne les impute pas, qu'il les couvre; il dit aussi qu'il les lave, qu'il les éloigne de nous, et qu'il les efface. Pour entendre le secret de ces expressions, et des autres que nous voyons dans les saintes Lettres, il faut remarquer attentivement l'effet du péché dans le cœur de l'homme, et l'effet du péché dans le cœur de Dieu.

Le péché dans le cœur de l'homme est une humeur pestilente qui le dévore, et une tache infâme qui le défigure. Il faut purger cette humeur maligne, et l'arracher de nos entrailles : « Autant que le levant est loin « du couchant, autant éloigne-t-il de nous nos iniqui- « tés : » *Quantum distat ortus ab occidente, longe fecit a nobis iniquitates nostras*[1] : et pour cette tache honteuse, il faut passer l'éponge dessus, et qu'il n'en reste plus aucune marque : « Israël, c'est moi qui t'ai fait, ne

[1] *Ps.* CII, 12.

« t'oublie pas de ton Créateur; c'est moi qui ai effacé « tes iniquités comme un nuage qui s'évanouit, et comme « une légère vapeur, » qui, étant dissipée par un tourbillon, ne laisse pas dans l'air le moindre vestige : *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulan peccata tua*[1].

Mais, mes sœurs, à l'égard de Dieu, le péché a des effets bien plus redoutables : il fait un cri terrible à ses oreilles toujours attentives, il est un spectacle d'horreur à ses yeux toujours ouverts. Ce spectacle cause l'aversion, et ce cri demande la vengeance. Pour rassurer les pécheurs, Dieu leur déclare, par son Écriture, qu'il couvre leur crime pour ne les plus voir; qu'il les met derrière son dos, de peur que, paraissant à ses yeux, ils ne fassent soulever son cœur; enfin qu'il les oublie, qu'il n'y pense plus. Et quant à ce cri funeste, il en étouffe le son par une autre voix; pendant que nos péchés nous accusent, il produit « un avocat pour nous « défendre; Jésus-Christ, le Juste, qui est la propitia- « tion pour nos crimes[2]; » il déclare qu'il ne veut plus qu'on nous les impute, ni que nous en soyons jamais recherchés. « Le ciel et la terre s'en réjouissent, « les montagnes tressaillent de joie, parce que le Sei- « gneur a fait miséricorde : « *Laudate, cœli; jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem, quoniam misericordiam fecit Dominus*[3].

Vous voyez donc, mes frères, la rémission des péchés expliquée et autorisée en toutes les formes qu'une grâce peut être énoncée. *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*[4] : » Nous vous exhortons que « vous ne receviez pas en vain cette grâce. » Mais quel

[1] *Is.*, XLIV, 22. — [2] I. *Joan.*, II, 1, 2. — [3] *Is.*, XLIV, 23. — [4] II. *Cor.* VI, 1.

en doit être l'effet? il faut que le Saint-Esprit nous l'apprenne. Dieu envoie ses prédicateurs : « Allez, dit-il à « son prophète, et criez vers l'aquilon : Revenez, re« belle Israël, dit le Seigneur, et je ne détournerai point « mon visage de vous, parce que je suis saint, dit le « Seigneur, et que ma colère ne durera pas éternelle« ment. Après cela, on a entendu des voix confuses dans « les chemins, des pleurs et des hurlements des enfants « d'Israël, parce qu'ils ont rendu leurs voies criminelles, « et qu'ils ont oublié leur Seigneur et leur Dieu[1]. » « Écartez loin de vous toutes les prévarications dont vous « vous êtes rendus coupables, dit Dieu dans un autre pro« phète, et faites-vous un cœur nouveau. Pourquoi « mourrez-vous, maison d'Israël? Je ne veux point la « mort de celui qui meurt, dit le Seigneur Dieu; re« tournez à moi, et vivez : » *Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras; facite vobis cor novum et spiritum novum. Et quare moriemini, domus Israël? Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus; revertimini, et vivite*[2]. Pourquoi voulez-vous périr? pourquoi vous obstinez-vous à votre ruine? Dieu veut vous pardonner, vous seul ne vous pardonnez pas. *Deus meus, misericordia mea*[3] : « O Dieu! qui êtes pour moi un Dieu de mi« séricorde! » « O nom, dit saint Augustin, sous lequel « personne ne doit désespérer! » *O nomen sub quo nemini desperandum est*[4]! O prodigue! retournez donc à votre père; débauchée, retournez à votre mari; mais retournez en confessant votre crime; dites : J'ai péché; *Peccavi*[5]; et reconnaissez votre iniquité : *Verumtamen scito iniquitatem tuam*[6]. Ne songez pas à vous excuser; n'accusez pas les étoiles, le tempérament; ne dites pas :

[1] *Jerem.*, III, 12-21. — [2] *Ezech.*, XVIII, 31, 32. — [3] *Ps.* LVIII, 11. — [4] *In Ps.* LVIII, n° 11. — [5] II. *Reg.*, XII, 13. — [6] *Jerem.*, III, 13.

C'est la fortune, la rencontre m'a emporté; n'accusez pas même le diable : *Neminem quæras accusare, ne accusatorem invenias a quo non possis te defendere. Ipse diabolus gaudet cum accusatur, vult omnino ut accuses illum, vult ut a te ferat criminationem, cum tu perdas confessionem*[1] : « Ne cherchez à accuser personne, de peur que « vous ne trouviez un accusateur dont vous ne puissiez « vous défendre. Le diable se réjouit lorsqu'il est ac- « cusé : il veut très fort que vous l'accusiez; il désire « que vous rejetiez sur lui tous vos torts, afin que vous « perdiez tout le fruit d'une humble confession. » Ne cherchez donc pas des excuses.

Autre chose d'agir avec un père, autre chose de répondre devant un juge : ici l'on se défend, et là on confesse : un juge veut le châtiment, et un père la conversion. Mais ce changement est-il bien possible? cet Éthiopien pourra-t-il bien dépouiller sa peau? ce pécheur endurci pourra-t-il bien se priver de ces dangereuses pratiques? C'est ce que nous aurons à examiner dans la deuxième partie.

SECOND POINT.

Quand on parle devant un juge, on dit : Je ne l'ai pas fait, ou bien : J'ai été surpris, on m'a engagé contre mon dessein, j'ai été plus loin que je ne pensais. Mes frères, ne nous défendons pas de la sorte; ne cherchons pas de vaines excuses pour couvrir notre ingratitude, qui n'est toujours que trop criminelle. Devant un juge, on cherche des fuites; songez que vous parlez à un père, où la principale défense c'est d'avouer simplement sa faute. J'ai failli, j'ai mal fait, je m'en repens, j'ai recours à votre bonté, je demande pardon de ma faute. Si personne ne l'a encore obtenu de vous,

[1] *S. Aug. Serm.*, XX, n° 2.

je suis téméraire d'oser le prétendre : si votre bonté, au contraire, a déjà fait tant de grâces, vous-même accordez-moi le pardon, qui m'avez commandé l'espérance.

Le prophète représente la synagogue comme une désespérée qui s'est abandonnée à des étrangers, et qui, craignant le courroux de son mari, ne veut plus retourner à sa compagnie : *Desperavi, nequaquam faciam : adamavi quippe alienos, et post eos ambulabo*[1] : « Il n'y a plus de retour, je ne le ferai pas. »

Nous n'avons rien fait, chrétiens, de persuader aux pécheurs que, s'ils retournent à Dieu, ils peuvent facilement obtenir leur grâce : car cette œuvre de la rémission dépendant purement de lui, il est aisé d'en attendre une bonne issue. Mais l'ouvrage de leur conversion, le changement de leur cœur où nous leur demandons leur propre travail, c'est celui-là qui les désespère : car encore que tout nous tombe des mains, que notre extrême faiblesse ne puisse plus disposer d'aucunes choses, il n'y a rien toutefois dont nous puissions moins disposer que de nous-mêmes. Étrange maladie de notre nature! il n'y a rien qui soit moins en notre pouvoir que l'usage de notre volonté; en un mot, rien que nous puissions moins faire que ce que nous faisons quand nous le voulons : de sorte qu'il est plus aisé à l'homme d'obtenir de Dieu ce qu'il voudra, qu'il ne lui est aisé de le vouloir. Prouvons manifestement cette vérité.

Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude. L'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons pas en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. L'inclination nous enchaîne, et nous jette dans

[1] *Jerem.*, II, 25.

1 937668

une prison ; l'habitude nous y enferme, et mure la porte sur nous pour ne nous laisser plus aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum; et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit*[1]. De sorte que le misérable pécheur, qui ne fait que de vains efforts, et retombe toujours dans l'abîme, désespérant d'en sortir, s'abandonne enfin à ses passions, et ne prend plus aucun soin de les retenir : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis, in avaritiam*[2].

Ce que peut désirer un homme que son naturel tyrannise, c'est qu'on le change, qu'on le renouvelle, qu'on fasse de lui un autre homme. C'est ce que nous dit tous les jours cet ami colère, lorsque nous le reprenons de ses promptitudes, de ses emportements, de ses violences. Il répond qu'il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui le domine; qu'il y résiste quelquefois, mais qu'à la longue ce penchant l'entraîne ; que si l'on exige de lui d'autres mouvements, il faut donc nécessairement le faire un autre homme. Or, ce que demande, mes frères, la nature faible et impuissante, c'est ce que la grâce lui offre pour se réformer : car la conversion du pécheur est une nouvelle naissance. On renouvelle l'homme jusqu'à son principe, c'est-à-dire, jusqu'à son cœur ; on brise le cœur ancien, et on lui donne un cœur nouveau : *Qui finxit singillatim corda eorum*[3] : « C'est lui qui a formé le cœur de chacun d'eux. » « Pour créer un cœur pur, il faut, dit saint Augustin, « briser le cœur impur : » *Ut creatur cor mundum, conteratur immundum*[4]. La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours.

[1] *S. Aug. in Ps.* CVI, n° 5. — [2] *Ephes.*, IV, 19. — [3] *Ps.* XXXII, 15. — [4] *Serm.* XIX, n° 3.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, elle surmontera aussi l'habitude : car l'habitude, qu'est-ce autre chose qu'une inclination fortifiée? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, Dieu fera souffler son esprit, et d'un cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence : *Flabit spiritus ejus, et fluent aquæ*[1]. Que s'il faut faire un plus grand effort, il enverra son « esprit « de tourbillon, qui pousse violemment les murail- « les : » *Quasi turbo impellens parietem*[2]; « son esprit qui « renverse les montagnes, » et déracine les cèdres du Liban : *Spiritus Domini subvertens montes*[3]. Quand vous courriez à la mort avec une précipitation plus impétueuse que le Jourdain ne fait à la mer, il saura bien arrêter ce cours. Fussiez-vous demi pourri dans le tombeau, il vous ressuscitera comme le Lazare. Seulement écoutez l'Apôtre, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu : *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.*

Mais il faut avouer, mes frères, qu'on voit peu d'effets de cette grâce; on remarque peu dans le monde ces grands changements de mœurs qui puissent passer pour de nouvelles naissances : et la cause d'un si grand mal, c'est que nous recevons trop mollement la grâce de la pénitence; nous en énervons toute la vigueur par notre délicatesse. Il y a une pénitence lâche et paresseuse, qui n'entreprend rien avec effort : il ne faut pas attendre, mes frères, qu'elle fasse jamais de grands changements, ni qu'elle gagne rien sur les habitudes. Telle est la condition de notre nature, qu'il faut nécessairement que le bien nous coûte. Nous ne pouvons manger notre pain que dans la sueur de notre visage[4] : la pénitence, pour

[1] *Ps.* CXLVII, 7. — [2] *Is.*, XXV, 4. — [3] III. *Reg.*, XIX, 11. — [4] *Genes.*, III, 19.

être efficace, doit nécessairement être violente. Et d'où lui vient cette violence? Chrétiens, en voici la cause : c'est la colère et l'indignation qui fait naître les mouvements violents : or, j'apprends de saint Augustin que « la pénitence n'est autre chose qu'une sainte indi- « gnation contre soi-même : » *Quid est enim pœnitentia, nisi sua in seipsum iracundia*[1]?

Écoutez parler ce saint pénitent : *Afflictus sum et humiliatus sum nimis; rugiebam a gemitu cordis mei*[2] : « Je « me suis affligé avec excès. » Ce n'était pas un gémissement comme celui d'une colombe, mais un rugissement semblable à celui d'un lion : c'était la plainte d'un homme irrité contre ses propres vices, qui ne peut souffrir sa langueur, sa lâcheté, sa faiblesse. Cette colère l'emporte jusqu'à une espèce de fureur : *Turbatus est a furore oculus meus*[3] : « La fureur a rempli mon œil de « trouble. » Car, ne pouvant souffrir ses rechutes, il prend des résolutions extrêmes contre sa lenteur et sa lâcheté : il ne songe plus qu'à se séquestrer des compagnies qui le perdent; il cherche l'ombre et la solitude. Dirai-je le mot du prophète? Il est comme ces oiseaux qui fuient la lumière et le jour, « comme un hibou dans « sa maison : » *Factus sum sicut nycticorax in domicilio*[4]. Dans cette solitude, dans cette retraite, il s'indigne contre soi-même, il frémit contre soi-même; il fait de grands et puissants efforts pour prendre des habitudes contraires aux siennes, « afin, dit saint Augustin, que la « coutume de pécher cède à la violence de la péni- « tence, » *ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo pec candi*[5].

C'est ainsi que l'on surmonte, mes frères, et ses in-

[1] *Serm.* XIX, n° 2. — [2] *Ps.* XXXVII, n° 8. — [3] *Ibid.*, VI, 7. — [4] *Ibid.*, CI, 7. — [5] *In Joan. tract.* XLIX, n° 19.

clinations et ses habitudes. Et si vous me demandez pourquoi il faut tant de violence, il est bien aisé de répondre : C'est que la conversion du pécheur est une nouvelle naissance; et c'est la malédiction de notre nature, qu'on ne peut enfanter qu'avec douleur : *In dolore paries filios tuos*[1]. C'est pourquoi la pénitence est laborieuse ; elle a ses gémissements, elle a son travail, parce que c'est un enfantement : *Ibi dolores ut parturientis*, dit saint Augustin[2], *dolores pœnitentis*. Il faut enfanter un nouvel homme, et il faut pour cela que l'ancien pâtisse. Mais parmi ces douleurs, parmi ces détresses, ayez toujours présente en l'esprit cette parole de l'Évangile : « La femme en enfantant a de la tris-« tesse ; mais après qu'elle a enfanté, elle ne se souvient « plus de ses maux, tant son cœur est saisi de joie, parce « qu'elle a mis un enfant au monde[3]. » Parmi ces travaux de la pénitence, songez, mes frères, que vous enfantez; et ce que vous enfantez, c'est vous-mêmes. Si c'est une consolation si sensible d'avoir fait voir la lumière et donné la vie à un autre, qu'elle efface en un moment tous les maux passés, quel ravissement doit-on ressentir de s'être éclairé soi-même, et de s'être engendré soi-même pour une vie immortelle! Enfantez donc, ô pécheurs! et ne craignez pas les douleurs d'un enfantement si salutaire : perpétuez, non votre race, mais votre être propre ; conservez, non pas votre nom, mais le fond même de votre substance.

Vierges de Jésus-Christ, voilà l'enfantement que Dieu vous ordonne ; enfantez l'esprit de salut : renouvelez-vous en Notre-Seigneur parmi les angoisses de la pénitence; continuez à faire voir aux pécheurs qu'on peut surmonter la nature dans ses inclinations les plus fortes :

[1] *Gen.*, III, 16. — [2] *In ps.* XLVII, n° 5. — [3] *Joan.*, XVI. 21.

et afin de les convaincre par votre exemple, déclarez au vice une sainte guerre, et particulièrement à celui qui est le plus caché, le plus délicat, et qui s'élève sur la ruine de tous les autres. Et pour nous, chrétiens, mettons une fois la main sur nos blessures invétérées. Quoi! pauvre blessé, vous tremblez, vous ne pouvez toucher à la plaie, ni vous faire cette violence? Eh! ne vaut-il pas bien mieux, chrétiens, souffrir ici-bas quelque violence? *Ambulate, dum lucem habetis*[1] : « Marchez, tandis que vous voyez encore la lumière; » et n'abusez pas du temps que Dieu vous accorde. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Dieu, qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais plutôt qu'ils se convertissent, ne se contente pas de les exciter par la bouche des prédicateurs; mais il anime, pour ainsi dire, toute la nature pour les inviter à la pénitence : car cette suite continuée de jours et d'années, qu'ils voient si souvent revenir, est comme une voix publique de tout l'univers qui rend témoignage à sa patience, et avertit les pécheurs de ne pas abuser du temps qu'il leur donne. « Ignorez-vous, dit l'Apôtre[2], « que la miséricorde divine vous invite à vous convertir? « méprisez-vous les richesses de sa patience et de sa « bonté, » qui vous donne le temps de vous repentir? C'est principalement cette grâce que l'Apôtre vous avertit de ne laisser pas écouler sans fruit; car il ajoute aussitôt après : « Je vous ai écouté au temps destiné, » *tempore accepto*[3].

Pour bien comprendre, messieurs, le prix et le mérite

[1] *Joan.*, XII, 35. — [2] *Rom.*, II, 4. — [3] II. *Cor.*, VI, 2

d'une telle grâce, remarquons avant toutes choses que l'on peut regarder le temps en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par années, ou en tant qu'il aboutit à l'éternité. Dans cette première considération, je sais que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni consistance, que tout son être est de s'écouler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien. Ma vie est mesurée par le temps, c'est pourquoi ma substance [n'est rien], attachée au temps, qui n'est rien lui-même : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*[1]...

Chose étrange, âmes saintes ! le temps n'est rien, et cependant on perd tout quand on perd le temps. Qui nous développera cette énigme? C'est parce que ce temps, qui n'est rien, a été établi de Dieu pour servir de passage à l'éternité. C'est pourquoi Tertullien a dit : « Le « temps est comme un grand voile et un grand rideau « qui est étendu devant l'éternité, et qui nous la cou- « vre : » *Mundi... species... temporalis, illi dispositioni æternitatis aulæi vice oppansa est*[2]. Pour aller à cette éternité, il faut passer par ce voile. C'est le bon usage du temps qui nous donne droit à ce qui est au-dessus du temps; et je ne m'étonne pas, âmes saintes, si vos règles ont tant de soin de vous faire ménager le temps avec une économie scrupuleuse : c'est à cause que tous ces moments, qui étant pris en eux-mêmes sont moins qu'une vapeur et qu'une ombre; en tant qu'ils aboutissent à l'éternité, deviennent, dit saint Paul[3], d'un poids infini, et qu'il n'est rien par conséquent de plus criminel que de recevoir en vain une telle grâce.

Je ne m'arrêterai pas ici, chrétiens, à vous représen-

[1] *Ps.* XXXVIII, 6. — [2] *Apolog.*, p. 43. — [3] II. *Cor.*, IV, 17.

ter par un long discours combien cette grâce est peu estimée, ni combien facilement on la laisse perdre. Les hommes se font justice sur ce sujet-là, et quand ils nous disent si ouvertement qu'ils ne songent qu'à passer le temps, ils nous découvrent assez avec quelle facilité ils le perdent. Mais d'où vient que l'humanité, qui est naturellement si avare, et qui retient son bien si avidement, laisse écouler de ses mains, sans peine, l'un de ses trésors les plus précieux? C'est ce qui mérite d'être examiné; et j'en découvre deux causes, dont l'une vient de nous, et l'autre du temps.

Pour ce qui nous regarde, mes sœurs, il est bien aisé de comprendre pourquoi le temps nous échappe si facilement: c'est que nous n'en voulons pas observer la fuite. Car, soit qu'en remarquant sa durée nous sentions approcher la fin de notre être, et que nous voulions éloigner cette triste image; soit que, par une certaine fainéantise, nous ne sachions pas employer le temps, toujours est-il véritable que nous ne craignons rien tant que de nous apercevoir de son passage. Combien nous sont à charge ces tristes journées, dont nous comptons toutes les heures et tous les moments! ne sont-ce pas des journées dures et pesantes, dont la longueur nous accable? Ainsi le temps nous est un fardeau que nous ne pouvons supporter quand nous le sentons sur nos épaules. C'est pourquoi nous n'oublions aucun artifice pour nous empêcher de le remarquer : et parmi les soins que nous prenons de nous tromper nous-mêmes sur ce sujet-là, je ne m'étonne pas, chrétiens, si nous ne voyons pas la perte du temps, puisque nous n'en trouvons point de plus agréable que celui qui coule si doucement qu'il ne nous laisse presque pas sentir sa durée.

Mais si nous cherchons à nous tromper, le temps aide aussi à la tromperie; et voici en quoi consiste cette illu-

sion : «Le temps, dit saint Augustin [1], est une imitation de l'éternité. » Faible imitation, je l'avoue ; néanmoins, tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession : c'est ce qui lui donne moyen de nous jouer. Il ôte un jour, il en rend un autre : il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre faible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance ; qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable : et c'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps, dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* [2] : « Rachetez le temps, parce-« que les jours sont mauvais, » c'est-à-dire, malins et malicieux. Il ne paraît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se passe, parce que, quoi-qu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la pénitence.

Toutefois une longue suite découvre son imposture. La faiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament, nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est abîmée et anéantie. Mais prenez garde, mes frères, à la malice du temps ; voyez comme ce subtil imposteur tâche de sauver ici les apparences, comme il affecte toujours l'imitation de l'éternité. C'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état ; le temps, pour en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu : il nous

[1] *De musica*, lib. VI, n° 29. — [2] *Ephes.*, V, 16.

dérobe si subtilement, que nous ne sentons pas son larcin; il nous mène si finement aux extrémités opposées, que nous y arrivons sans y penser. Ézéchias ne sent point écouler son âge; et, dans la quarantième année de sa vie, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer succidit me*[1] : « Il a coupé ma trame dès le commence-« ment de mes jours. » Ainsi la malignité trompeuse du temps fait insensiblement écouler la vie, et on ne songe point à sa conversion. Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les bras de la mort : nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. Et voici encore ce qui nous abuse : c'est que, si loin que nous puissions porter notre vue, nous voyons toujours du temps devant nous. Il est vrai, il est devant nous, mais peut-être que nous ne pourrons pas y atteindre.

Parmi ces illusions, nous sommes tellement trompés, que nous ne [nous] connaissons pas nous-mêmes; nous ne savons que juger de notre vie : tantôt elle est longue, tantôt elle est courte, selon le gré de nos passions; toujours trop courte pour nos plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence : car, dans nos ardeurs insensées, nous pensons volontiers que la vie est courte. Écoutez parler les voluptueux : *Non prætereat nos flos temporis; coronemus nos rosis antequam marcescant*[2] : « Ne perdons pas la fleur de notre âge; couronnons-« nous de roses devant qu'elles soient flétries. » Pensez-vous qu'on osât troubler leurs délices par la pensée de la mort? et un si triste objet ne leur donnerait-il pas du chagrin? Ils y pensent eux-mêmes, n'en doutez pas, pour se presser davantage à goûter ces plaisirs qui passent. « Mangeons et buvons, ajoutent-ils, parce que « notre fin est proche[3]. »

[1] *Is.*, XXXVIII, 12. — [2] *Sap.*, II, 7, 8. — [3] *Is.*, XXII, 13.

Hé bien! je me réjouis de ce que vous avez enfin reconnu la brièveté de la vie : pensez donc enfin à la pénitence que vous différez depuis si longtemps, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. Ils vont aussitôt changer de langage; et cette vie, qui leur semble courte pour les voluptés, devient tout d'un coup si longue, qu'ils croient pouvoir encore avec sûreté consumer une grande partie de leur âge dans leurs plaisirs illicites. *Filii hominum, usquequo gravi corde*[1]? « Jusques à quand, « ô enfants des hommes, laisserez-vous aggraver vos « cœurs? » jusques à quand vous laisserez-vous abuser à l'illusion du temps qui vous trompe? quand reconnaîtrez-vous de bonne foi que la vie est courte? voulez-vous attendre le dernier soupir? Mais en quelque état que vous soyez, soit que votre âge soit dans sa fleur, soit qu'il soit déjà dans sa force, l'Apôtre dit à tout le monde, que « le temps est proche. » Les jours se poussent les uns les autres : on recule celui de la pénitence, et enfin il ne se trouve plus. O temps qu'un Dieu patient accorde aux pécheurs pour leur être un port salutaire, faut-il que tu leur serves d'écueil! Nous avons du temps, convertissons-nous : nous avons du temps, péchons encore. Là est le port, et là est l'écueil : considère, ô pécheur, le bon usage du temps qui nous est donné; c'est le port où se sauvent les sages : considère l'attente indiscrète de ceux qui diffèrent toujours, c'est l'écueil où se perdent les téméraires.

Mais nous avons encore du temps devant nous : ô Dieu! qu'y aura-t-il désormais que les hommes ne veuillent savoir? et que n'attentera pas leur témérité? Voici une chose digne de remarque. Le Fils de Dieu nous enseigne que la science des temps est l'un des secrets que le

[1] *Ps.* IV, 3.

Père a mis en sa puissance[1]. Pour arrêter à jamais la curiosité humaine, Jésus-Christ, interrogé sur l'ordre des temps, dit lui-même qu'il ne le sait pas[2]. Entendons saintement cette parole. Il parle comme ambassadeur du Père céleste et son interprète envers nous : ce qui n'est pas de son instruction, [ce qu'il n'a pas appris pour le manifester aux hommes, lui est inconnu dans sa qualité d'envoyé et de député vers eux, quoiqu'il le sache parfaitement comme égal à son Père, participant à sa science, d'une même nature avec lui]. Mais de quelque sorte que nous l'entendions, toujours devons-nous conclure que la science des temps, et surtout la science du dernier moment, est l'un des mystères secrets que Dieu veut tenir cachés à ses fidèles : c'est par une volonté déterminée qu'il « cache le dernier jour, afin que « nous observions tous les jours : » *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies*[3]. Et cependant, encore une fois, que n'entreprendra pas l'arrogance humaine? L'homme audacieux veut philosopher sur ce temps, veut pénétrer dans cet avenir.

Mes paroles sont inutiles; parlez vous-même, ô Seigneur Jésus! et confondez ces cœurs endurcis. Quand on leur parle des jugements [de Dieu], « Cette vision, « disent-ils en Ézéchiel, ne sera pas sitôt accomplie : » *In tempora longa iste prophetat*[4]. Quand on tâche de les effrayer par les terreurs de la mort, ils croient qu'on leur donne encore du temps. Jésus-Christ les veut serrer de plus près, et voici qu'il leur représente la justice divine irritée toute prête à frapper le coup : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est*[5] : « La cognée est « déjà posée à la racine de l'arbre. »

[1] *Act.* I, 7. — [2] *Marc.*, XIII, 32. — [3] *S. Aug. Serm.*, XXXIX, n° 1. — [4] *Ezech.*, XII, 27. — [5] *Matth.*, III, 10.

Mais je veux bien t'accorder, pécheur, qu'il te reste encore du temps : pourquoi tardes-tu à te convertir? pourquoi ne commences-tu pas aujourd'hui? crains-tu que ta pénitence ne soit trop longue d'un jour? Quoi! non content d'être criminel, tu veux durer longtemps dans le crime! tu veux que ta vie soit longue et mauvaise! tu veux faire cette injure à Dieu, toujours demander du temps, et toujours le perdre! car tu rejettes tout au dernier moment. C'est le temps des testaments, dit saint Chrysostome[1], et non pas le temps des mystères. Ne sois pas de ceux qui diffèrent à se reconnaître quand ils ont perdu la connaissance, qui attendent presque que les médecins les aient condamnés pour se faire absoudre par les prêtres, qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne pensent à la sauver que lorsque le corps est désespéré.

Faites pénitence, mes frères, tandis que le médecin n'est pas encore à votre côté, vous donnant des heures qui ne sont pas en sa puissance, mesurant les moments de votre vie par des mouvements de tête, et tout prêt à philosopher admirablement sur le cours et la nature de la maladie, après la mort. N'attendez pas, pour vous convertir, qu'il vous faille crier aux oreilles, et vous extorquer par force un oui ou un non : que le prêtre ne dispute pas près de votre lit avec votre avare héritier, ou avec vos pauvres domestiques, pendant que l'un vous presse pour les mystères, et que les autres sollicitent pour leur récompense, ou vous tourmentent pour un testament[2]. Convertissez-vous de bonne heure; n'attendez pas que la maladie vous donne ce conseil salutaire : que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison et non de la nécessité, de l'autorité

[1] *In Act. Apost.*, *homil.* I, n° 7. — [2] *S. Gregor. Naz.*, *orat.* XL.

divine, et non de la force. Donnez-vous à Dieu avec liberté, et non avec angoisse et inquiétude. Si la pénitence est un don de Dieu, célébrez ce mystère dans un temps de joie, et non dans un temps de tristesse. Puisque votre conversion doit réjouir les anges, c'est un fâcheux contre-temps de la commencer quand votre famille est éplorée. Si votre corps est une hostie qu'il faut immoler à Dieu, consacrez-lui une hostie vivante : si c'est un talent précieux qui doit profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le négoce; et n'attendez pas pour le lui donner qu'il faille l'enfouir en terre. Après avoir été le jouet du temps, prenez garde que vous ne soyez le jouet de la pénitence; qu'elle ne fasse semblant de se donner à vous, que cependant elle ne vous joue par des sentiments contrefaits, et que vous ne sortiez de cette vie après avoir fait, non une pénitence chrétienne, mais une amende honorable qui ne vous délivrera pas du supplice. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*[1] : « Voilà le temps favorable, voici les jours de salut. » [Évitez] l'écueil [où vous conduit] l'impénitence; [cherchez] le port où la bonté de Dieu vous invite, où vous trouverez la miséricorde éternelle.

[1] II. *Cor.*, VI, 2.

SERMON

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

SUR L'HONNEUR.

Puérilité de l'honneur qu'on cherche dans les choses vaines. Véritable grandeur de la créature raisonnable. D'où vient que les hommes courent après tant de faux honneurs : combien ils sont peu propres à les élever solidement. Étendue prodigieuse des vanités ; leurs funestes effets. Maximes pernicieuses dont le faux honneur se sert pour autoriser le crime. Mépris des louanges naturel à la vertu chrétienne : efforts de la vaine gloire pour la corrompre. Criminel attentat de celui qui s'attribue les dons de Dieu.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes.

Matth. XXIII, 5.

Je me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugements, se rendent si fort dépendants de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne ; et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement, auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions ; et souvent de grands politiques et des capitaines expérimentés, touchés de ce faux honneur, et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avaient point

mérité, ont ruiné malheureusement, par les sentiments d'autrui, des affaires qu'ils auraient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur, même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires du salut? et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures! C'est pour cela, chrétiens, que, méditant l'évangile où Jésus-Christ nous représente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion; et quand je considère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paraît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentiments qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et, pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons

beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous honorons; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes; autrement la vertu ne serait pas honorée; par exemple, dans la vertu, dans la force et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, messieurs, l'honneur attaché à toutes sortes de choses. Qui ne serait surpris de cette bizarrerie? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvait pas en arriver d'une autre sorte. Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est faible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il était absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises; et parce qu'il n'est ni tout à fait faible ni tout à fait dépravé, il fallait bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même faiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons : premièrement du prix et de la valeur; et par là les choses vaines seront décriées : secondement la conformité avec la raison; et par là les vices perdront leur crédit : troisièmement l'ordre nécessaire;

et par là les biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'Apôtre nous avertit que nous devons être enfants en malice[1]; mais il ajoute, messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentiments; c'est-à-dire, qu'il y a en nous des faiblesses et des pensées puériles que nous devons corriger, afin de demeurer seulement enfants en simplicité et en innocence. Il considérait, chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé que pour y mettre en son temps la dernière main; néanmoins nous ne sommes jamais tout à fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point; et c'est pourquoi les faiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que, pendant

[1] I. *Cor.*, XIV, 20.

qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné quand il a assemblé, pour ainsi dire, autour de lui ce que la nature a de plus rare. « Comme si c'était là, dit saint Augus-« tin[1], le souverain bien et la richesse de l'homme, que « tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-« même : » *Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona, præter seipsum.*

L'éloquent et judicieux saint Jean Chrysostome en rend cette raison excellente, dans la quatrième homélie sur l'évangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles[2] : Je ne puis, dit-il, comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience.

Cette parole de saint Chrysostome me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédait noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvait tout ensemble et grande et heureuse, en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendait tem-

[1] *De Civit. Dei*, lib. III, cap. I. — [2] *Hom.* IV, *in Matth.*

pérante, juste, sage, vertueuse, la rendait aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait jusque sur les sens une joie divine. L'homme avait en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle était la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avait la plénitude, ainsi, en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fond, c'est-à-dire, à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenait attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et, sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et, en effet, pensez-vous, messieurs, que cette femme

vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements, la subsistance d'une infinité de familles; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou, des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cervix circumfert*[1]; et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature? Ainsi l'homme, petit en soi et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas; et, dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est, messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré, et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse; car ne voit-il pas, chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne, et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qu'il n'est pas capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît!

C'est ce que nous montre l'Écriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone, le modèle des âmes vaines,

[1] *De cult. fœm.*, lib. I, n° 8.

ou plutôt la vanité même. Comme « l'orgueil monte « toujours, » dit le roi-prophète, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est : *Superbia eorum... ascendit semper*[1], Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté, il veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut, qui est démenti trop visiblement par notre misérable mortalité, il érige sa magnifique statue, il éblouit les yeux par sa richesse, il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit de sa symphonie, et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle ; et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que sa personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde; et on adore non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paraît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire.

« Jusques à quand, ô enfants des hommes! jusques à « quand aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous « dans le mensonge[2]? » L'homme n'est rien, et il ne poursuit que des riens pompeux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur*[3] : « Il passe comme un « songe, et il ne court aussi qu'après des fantômes. » Que s'il est vrai ce que nous dit saint Jean Chrysostome[4], que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans, que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on vu, où la vanité ait été

[1] *Ps.* LXXIII, 23. — [2] *Ps.* IV, 3. — [3] *Ps.* XXXVIII, 7. — [4] *Homil.*, I *in Ep.* II *ad Thessal.*

plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magnificences? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes? Qui n'a pu avoir la grandeur a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement; et, par un juste retour, cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin ravilie.

Mais encore si les vanités n'étaient simplement que vanités, elles ne nous contraindraient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes, celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici? des aumônes! les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers pour satisfaire à son ambition : encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté; mais enfin vous voulez paraître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité, qui vous paraît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât, et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornements du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de

l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter lorsque, aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrais n'avoir que ces plaintes, je ne les porterais pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses : tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes

des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

DEUXIÈME POINT.

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les crimes soient en honneur, puisque nous les voyons au contraire et détestés et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et certes, les choses humaines ne sont pas encore si désespérées que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux, qui ont quelque mélange de la vertu. L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange? pourquoi tâche-t-on de donner au vice cette couleur empruntée? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord, et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance; car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de la raison et de la droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. De cette vérité, qui est si connue, le docte saint Jean Chrysostome en a tiré cette conséquence.

Comme le mal, dit ce grand évêque[1], n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul; de sorte que s'il n'est soutenu par quelque mélange de bien, il se détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne. Qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passants, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit : il faut un peu de mélange. [Ceux que le monde considère] ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien dans les histoires profanes : leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux, c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde. Par exemple, est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qu'il a rachetée de son sang? Et toutefois, depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines : et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour

[1] *Homil.* II, *in Acta.*

faire une belle dépense, qui paraît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance, qui déchire impitoyablement la réputation du prochain? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense, ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour prendre celui de galanterie? et n'avons-nous pas vu le monde poli traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avaient point de telles attaches? Il est donc vrai, chrétiens, que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice : et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connaissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connaît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme

de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu ; et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu, protecteur de la vertu, ne souffrira pas longtemps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur, et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète : *Discooperui Esaü, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit*[1] : « J'ai découvert Ésaü, j'ai dépouillé cet homme du « monde de ces vains prétextes dans lesquels il s'enve- « loppait; j'ai manifesté toute sa honte, et il ne peut « plus se cacher. » Car dans ce règne de la vérité et de la justice on ne se payera point de prétextes, on ne prendra point le nom pour la chose, ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit, ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action ; et tout l'honneur, que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde, vous tournera en ignominie. Éveillez-vous donc, chrétiens ! le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux, voyez la vertu qui va vous montrer l'honneur véritable, et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti, comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

TROISIÈME POINT.

Jusques ici, chrétiens, j'ai pris facilement mon parti, et rien n'était plus aisé que de mépriser l'honneur qui

[1] *Jerem.*, XLIX, 10.

relève les choses vaines, et de condamner celui qui couronne les mauvaises. Mais devant maintenant parler de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté je voudrais bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit; et d'autre part, la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes il est véritable que si nous combattons avec tant de force l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence; et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un habile courtisan d'un grand empereur, homme d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre, que la plupart des hommes trouvent ridicule d'être loués, à cause qu'ils ont cessé de faire des actions dignes de louanges : *Post quam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus*[1]. Au contraire, saint Augustin a sagement prononcé que « vouloir faire le bien et ne vouloir pas qu'on nous en « loue, c'est vouloir que l'erreur prévale, c'est se dé« clarer ennemi de la justice publique, et s'opposer au « bien général des choses humaines, qui ne sont jamais « établies dans un meilleur ordre, que lorsque la vertu « reconnue reçoit l'honneur qu'elle mérite[2]. » D'ailleurs on ne peut douter qu'il ne soit digne de l'homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non-seulement confirmé, mais encore encouragé par le témoignage des autres. Mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus

[1] *Plin. Epist.*, lib. III, *epist.* XXI. — [2] *De Serm. Dom.*, lib. II, cap. I.

beau spectacle, et ce que pensera la postérité, qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes; et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment par les voies droites.

Mais encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur que de l'en rendre captive. Car c'est, mes frères, une chose assez remarquable que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front, par un certain sentiment que la raison nous inspire; que comme le corps a sa chasteté, que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intégrité de l'âme et de la vertu, qui appréhende d'être violée par les louanges : d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges naturelles à la vertu : je dis à la vertu chrétienne, car on n'en connaît point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et vous devez peser attentivement avec quelle précaution le Fils de Dieu l'oblige de se cacher : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis*[1] : « Prenez garde de ne « pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour « en être regardés : » voulez-vous prier dans le cabinet? fermez la porte. *Orationem tuam fac esse mysterium*[2];

[1] *Matth.*, VI, 1. — [2] *S. Chrysos.*, *Homil.* XIX, *in Matth.*, n° 3.

et ainsi des autres. Voyez donc comme il élève la vertu : il la retire du monde, il la tient dans le cabinet et sous la clef, il la cache non-seulement aux autres, mais à elle-même; « il ne veut pas que la gauche sache l'au- « mône que fait la droite[1]; » enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean Chrysostome compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il[2], au théâtre; on ne la produit pas dans les assemblées; elle n'écoute point les discours des hommes, ni leurs dangereuses flatteries; elle aime la retraite et la solitude, et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu, sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face; elle aime, dis-je, à se cacher, non par honte, mais par modestie; car, mes frères, ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte, que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes et de blâme et de mépris tout ensemble, qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de la professer, et lui donnent moins de liberté de paraître au jour, que le vice même ne s'en attribue. Ainsi la véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir, mais jamais elle ne se montre qu'avec sa simple parure. Bien loin de vouloir surprendre les yeux par des ornements empruntés, elle cache même une partie de sa beauté naturelle : et le peu qu'elle en découvre avec retenue est tellement éloigné de tout artifice, qu'on voit bien qu'elle n'a pas dessein d'être regardée; mais plutôt d'inviter les hommes par sa modestie à glorifier le Père céleste : *ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*[3].

[1] *Matth.*, VI, 3. — [2] *In Matth. Homil.* LXXI. — [3] *Matth.*, V, 16.

Voilà l'idée véritable de la vertu chrétienne : y a-t-il rien de plus sage et de plus modeste? C'est ainsi qu'elle était faite, lorsqu'elle sortait toute récente d'entre les mains des apôtres, formée sur les exemples de Jésus-Christ même. Alors la piété était véritable, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art; elle n'avait pas encore appris à s'accommoder au monde, ni à servir au négoce des ténèbres : simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par l'humilité et la patience. La vaine gloire, dit saint Chrysostome[1], vient gâter cette bonne éducation; elle entreprend de corrompre la pudeur de la vertu. Au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la pousse à rechercher les yeux des hommes. Ainsi cette vierge si sage et si retirée est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : *Sic a lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur*. Fuyons, messieurs, ces excès; et puisque tout le bien vient de Dieu, apprenons à lui rendre aussi toute la gloire. Car, comme dit excellemment le grand saint Fulgence, « encore que ce soit un « orgueil damnable que de mépriser ce que Dieu com- « mande, c'est une audace bien plus criminelle de s'at- « tribuer à soi-même ce que Dieu donne : » *Detestabilis est cordis humani superbia, qua facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[2]. Et si par le premier de ces attentats nous tâchons de nous soustraire à son empire, il semble que nous entreprenons par le second de nous égaler à lui.

C'est, messieurs, ce que Dieu lui-même reproche aux hommes orgueilleux en la personne du roi de Tyr, lorsqu'il lui adresse ces paroles par la bouche de son pro-

[1] *Loco mox citato.* — [2] *Epist.* VI *ad Theodor.*

phète Ézéchiel : « Voici ce qu'a dit le Seigneur Dieu : « Ton cœur s'est élevé démesurément, et tu as dit : Je « suis un Dieu; et quoique tu ne sois qu'un homme « mortel, tu t'es fait un cœur de Dieu par ton audace « insensée : » *Dixisti, Deus ego sum... cum sis homo et non Deus, et dedisti cor tuum quasi cor Dei*[1]. Peut-être aurez-vous peine à comprendre que l'esprit humain soit capable d'un si prodigieux égarement.

Mais, mes frères, ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit parle en ces termes; et il n'est que trop véritable que celui qui se glorifie en lui-même, se fait en effet le cœur d'un Dieu. Car la théologie nous enseigne que comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient, chrétiens, de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin tout entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu, et, malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Être. En effet, cet homme capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence et non la main de Dieu a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement : *Labia nostra a nobis sunt*[2] : » Nos lèvres sont de nous-mêmes; » et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde? Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'établit, et ne fait pas de réflexion sur la Providence divine qui

[1] *Ezech.*, XXVIII, 2. — [2] *Ps.* XI, 5.

l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego fecit memetipsum*[1] : « Tout ce « grand domaine est à moi, je suis l'ouvrier de ma for- « tune, et je me suis fait moi-même? » Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes : « C'est notre main « vigoureuse qui a fait hautement ces choses : » *Manus nostra excelsa*[2].

Malheur à la créature qui, faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire! Dieu se rit de ses vains conseils, et il les dissipe : car c'est lui dont il écrit qu'il réprouve les desseins des peuples, qu'il confond quand il lui plaît les entreprises des grands[3], et qu'il est terrible en conseils par-dessus les enfants des hommes[4]. C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse; c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe[5], qui fait marcher la terreur devant sa face et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde. C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes, et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode, pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu[6]; qui renverse un Nicanor par une poignée de gens « qu'il regardait comme rien, »

[1] *Ezech.*, XXIX, 3. — [2] *Deut.*, XXXII, 27. — [3] *Ps.* XXXII, 10. — [4] *Ps.* LXV, 4. — [5] *Is.*, XLV, 1, 2. — [6] *Act.*, XII, 23.

quos nullos existimaverat, comme dit le texte sacré[1]; qui confond un Antiochus avec son armée par laquelle il croyait pouvoir dominer aux flots de la mer : *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare*[2]. Et quand aurais-je fini, si j'entreprenais de vous raconter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël et de ce monarque du monde?

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement ni consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache aux événements et change avec la fortune? C'est pourquoi je souhaite à notre grand roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils; et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais méditant en moi-même la vanité des choses humaines, qu'il est si digne de votre grande âme d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à Votre Majesté un éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite; enfin une gloire mieux établie que celle que le monde admire : c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

[1] II. *Mach.*, VIII, 35. — [2] *Ibid.*, IX, 8.

SERMON

PRÊCHÉ A LA COUR,

SUR L'AMBITION.

Deux choses nécessaires à la félicité. Déréglement de nos affections, et corruption de nos jugements. Conduite que Dieu nous prescrit, afin que nous devenions grands. Quelle est la puissance que nous devons désirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambitieux. Inconstance et malignité de la fortune. Étrange aveuglement des ambitieux leur juste et déplorable confusion; inutilité de leurs folles précautions.

Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, subiit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul.

Joan., VI, 15.

Je reconnais Jésus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venait se charger d'opprobres devait éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même,

nous devons conclure très-certainement, messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

En effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin[1], c'est qu'il est indigné contre nos péchés; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

C'est vouloir en quelque sorte déserter la cour, que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent; et il pourrait même sembler que c'est ravaler quelque chose de la majesté des princes, que de décrier les présents de la fortune, dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu; et, bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les honore jamais plus intimement que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, chrétiens, de publier hautement dans une cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens qui soit digne de leur estime. Détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache profonde à se

[1] *In Joann. tract.* XLIX, n° 19.

qui s'appelle fortune; et pour cela faisons deux choses. Faisons parler l'Évangile contre la fortune; faisons parler la fortune contre elle-même : que l'Évangile nous découvre ses illusions, qu'elle-même nous fasse voir ses légèretés; que l'Évangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs, elle-même nous convaincra combien elle est accablante dans ses revers : ou plutôt voyons l'un et l'autre dans l'histoire du Fils de Dieu. Pendant que tous les peuples courent à lui, et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore et flétrit son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat, la fortune dans ses faveurs, il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines; et dans l'espace de trois jours on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avait jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien, et que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable : c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

J'ai donc à faire voir dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrais mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance, c'est celui-là qui enchante

les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont le plus jaloux, si petite que soit la part qu'elle leur en fait. Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point peut-être un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans cet examen, tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin, au livre treizième de la Trinité : là ce grand homme pose pour principe une vérité importante : que la félicité demande deux choses, pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut : *Posse quod velit, velle quod oportet*[1]. Le dernier est aussi nécessaire [que le premier]. Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paraît évidemment par cette raison : car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite; de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée, et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que si la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence universelle du bien. Donc il est également nécessaire de désirer ce qu'il faut, que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel de désirer ce qu'il faut que de pouvoir ce que l'on désire; car l'un vous trouble dans l'exécution, l'autre porte le mal jusques au principe.

[1] Cap. XIII, n° 17.

Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère ; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second, toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier, sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue.

Et c'est ici, chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des déréglements de nos affections et de la corruption de nos jugements. Nous laissons la règle, dit saint Augustin[1], et nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-nous? La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder tout entière, pendant que nous faisons une distraction violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas, dimanche dernier, que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? Pourquoi, sinon, chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir, c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison sur une plaie déjà mortelle; c'est le comble? N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déjà les en-

[1] *Loco mox citato.*

trailles? Le Fils de Dieu reconnaît que Pilate a reçu d'en haut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice et la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais parce que sa volonté était corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager, contre sa pensée, dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglements, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, messieurs, nous donne une autre conduite, parce qu'il veut nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien, à régler leurs désirs avant de songer à les satisfaire ; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue. Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne nous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : *Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda sit, sed ordo servandus est, quo prior est justitia*[1]. Réglons

[1] *S. Aug. ubi supra.*

donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs.

Mais il est temps, chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? quoi? que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur que « vous ne savez pas ce que « vous demandez[1]. » Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde qui passe[2]. » Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose : et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce; la plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme : est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même? Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité, *Nam quanta potentia potest esse mortalium?* C'est une sage providence : et ainsi, dit saint Augustin[3], le partage des hommes mortels est d'observer la justice; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité : *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur.*

Aspirons, messieurs, à cette puissance. Si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la

[1] *Matth.*, XX, 22. — [2] I. *Cor.*, VII, 31. — [3] *S. Aug. ubi supra.*

terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens. Songeons en quelle cité nos noms sont écrits, songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissants avant que le règne de notre Père soit arrivé; ce serait un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi, pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne, et contentons-nous, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté, en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance.

Je crois que vous voyez maintenant, messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie : puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu; puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes; ou plutôt, dit saint Augustin[1], puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes : *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans... atque ut hæc veraciter possit, potentiam plane optet, atque appetat ut potens sit in seipso, et miro modo adversus seipsum pro seipso.* O puissance peu enviée! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement, et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre dans une même maison.

[1] *Ubi supra.*

Joseph était esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Égypte y est la maîtresse. Celui-là dans le joug de la servitude n'est pas maître de ses actions, et celle-ci tyrannisée par sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avait honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui commandait au dedans comme à une esclave : Appelle ce jeune homme, confesse ton faible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvait conseiller de pis son plus cruel ennemi? c'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle ne l'est dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous croyons qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; et nous ne soupirons pas quand on met dans les fers la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Éveille-toi, pauvre esclave, qui songes à sauver quelques soldats, et laisses prendre le roi prisonnier; et reconnais enfin cette vérité, que si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune; et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même, que d'avoir autorité sur les autres. Car considérez quelle est la condition des grands de la terre:

qu'est-ce qui grossit leur cour, et qui fait la foule autour d'eux? N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions, l'un sa vengeance, [l'autre], son ambition, son avarice; et pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes? *Qui compescere debuisti cupiditates tuas, explere cogeris alienas*[1].

Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance. En effet, il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir; c'est ce qui fait dire à saint Augustin, qui l'avait bien compris, en l'une de ses épîtres à Macédonius, si je ne me trompe, que pour « guérir la volonté « il faut réprimer la puissance : » *Frænatur facultas... ut sanetur voluntas*[2]. Eh quoi donc! des vices cachés en sont-ils moins vices? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption? Comment donc! est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire; on se remet, on revient à

[1] *S. Aug. epist.* CCXX, *ad Bonif.*, n° 6. — [2] *Ad Maced. ep.* CLIII, n° 16.

soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité; mais enfin comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables? Nous sommes des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée; comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivaient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Ah! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, chrétiens, combien la fortune est trompeuse, puisque, bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté. Que si je pouvais vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne rien voir sur sa tête, et à proportion ce qui en approche. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et se renviant pour ainsi dire sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? la grande puissance, féconde en crimes; la licence, mère de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordi-

naire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux*. Il faut, disent-ils, se distinguer; c'est une

* Mais écoutons, chrétiens, ce que disent ici les ambitieux : Je me modérerai. et comment? Ne porterez-vous pas toujours avec vous cette humeur inquiète et remuante? comme si nous nous gouvernions par raison, et non par humeur; ou comme si l'ambition n'était pas sans comparaison moins traitable, quand on lui laisse prendre goût aux honneurs du monde! Il faut se distinguer par quelque moyen : il leur semble que c'est la marque de peu de mérite, de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, et forcent la destinée. Les exemples les inquiètent.

Donnons quelque conseil aux grands de la terre. Que leur condition est périlleuse! ce que c'est que d'agir par humeur, et non par raison! C'est ce qui cause que les passions sont insatiables, parce que l'humeur nous demeure. Et il faut considérer en ce lieu ce que c'est que l'avarice des passions.

Tel qu'est le péril d'un homme qui, ayant épousé une femme d'une rare et ravissante beauté, serait obligé néanmoins de vivre avec elle comme avec sa sœur, et même de ne la regarder qu'avec réserve; vous ne comprenez que trop son péril : autant est-il difficile de garder la modération dans les dignités[1]. Il y en a néanmoins (qui le font) : Dieu prête de ses serviteurs à l'ordre du siècle. Que feront-ils, chrétiens? il ne faut pas se permettre toutes choses; qu'ils se prêtent au monde, qu'ils se donnent à Dieu; qu'ils se prêtent aux affaires, qu'ils se donnent au ciel; qu'ils imitent la conduite d'Esther, qui disait à Dieu : « Vous savez, Seigneur, que je hais la gloire des injustes... vous savez la nécessité où je me « trouve, et qu'aux jours où je parais dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en « abomination la marque superbe de ma gloire, que je porte sur ma tête; que je « la déteste comme un linge souillé, et qui fait horreur; que je ne la porte point « dans les jours de mon silence; que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni « pris plaisir au festin du roi... et que depuis le temps que j'ai été amenée en ce « palais jusques aujourd'hui, jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, « ô Seigneur Dieu d'Israël! » *Et nosti quia oderim gloriam iniquorum... tu scis necessitatem meam, quod abominer signum superbiæ quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ; et quod non comederim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium regis... et nunquam lætata sit ancilla tua... nisi in te, Deus Israël*[2]!

Mais pour cela, que faire! elle évite ce qu'elle peut; ce qu'elle ne peut éviter

[1] *S. Chrys. Homil.* XL, *in Matth.* — [2] *Esth.*, 14-18.

marque de faiblesse de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent semblent reprocher aux autres leur peu de mérite ; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrais combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner. Je pourrais vous représenter que c'est ici un siècle de confusion, où toutes choses sont mêlées ; qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrais ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abîmer avec tous les [autres] dans le néant commun de la nature ; de sorte que les plus faibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà

elle en éloigne son cœur ; elle fuit les délicatesses exquises et plus que royales de la table du favori ; et pour la table du roi, elle ne pouvait l'éviter étant son épouse ; mais elle détourne son cœur, et au milieu de ses délices royales, elle ne trouve sa joie qu'au Dieu d'Israël. (Il faut) s'examiner de tous côtés, pour voir si l'orgueil ne lève point la tête par quelque endroit. « Seigneur, disait le prophète « roi [1], mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont point « élevés ; » *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei.* (Il nous marque tous les degrés de l'orgueil.) Enflure du cœur, les yeux élevés, se méconnaître, point de réflexion sur soi-même, s'entretenir dans sa grandeur : *ambulavi in magnis ;* des desseins d'emportement : *neque in mirabilibus super me.* Et enfin il la déracine : « Vous savez, Seigneur, que j'ai eu d'humbles sen- « timents de moi-même ; mon âme, qui s'appuie entièrement sur vous, est sem- « blable à un enfant nouvellement sevré, qui se repose uniquement sur sa mère : » *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam ; sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea.*

[1] *Ps.* CXXX.

« blessé comme nous, et vous êtes fait semblable à « nous : » *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es*[1].

Mais, sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent se distinguer. « Faisons tomber, di- « sent les impies, le juste dans nos piéges, parce qu'il « nous est incommode : » *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis*[2]. L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? Il n'y a rien de si sec, ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entièrement inutile. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne ni le saint ni le profane pour entrer dans nos desseins, qui sait remuer les intérêts et les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine. *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt*[3] : « Ils ont cherché à se forti- « fier sur la terre, parce qu'ils ne font que passer d'un « crime à un autre. » [Le vice sait couvrir] une médisance secrètement semée par une calomnie encore plus ingénieuse; une première injustice, par une corruption : il enveloppe la vérité dans des embarras infinis, il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Que fera ici la vertu avec sa froide et impuissante

[1] *Is.*, XIV, 10. — [2] *Sap.*, II, 12. — [3] *Jerem.*, IX, 3.

médiocrité? à peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens; j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. La voie du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes; et le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point des règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi, vous vous ennuierez d'une si grande lenteur; peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout à fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché; et il vous sera bien plus aisé de la retenir que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux : ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux, que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'État! que de grands sentiments pour l'Église! que de saints règlements pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables, et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle, et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre

les occasions, qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainsi parler, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve, pour faire du bien, n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi, sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté ; et dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien, qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

DEUXIÈME POINT.

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies ; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons, qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous

recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis au retour fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors, et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur; il se croirait peut-être assez grand, s'il ne voulait chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui, il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses, qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques; aveugle et malavisé! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune n'étaient pas encore de son ressort et de sa dépendance, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel : *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum*

est cacumen ejus[1] : Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches; les familles de ses domestiques, les peuples se mettaient à couvert sous son ombre; un grand nombre de créatures, et les grands et les petits, étaient attachés à sa fortune : ni les cèdres ni les pins, c'est-à-dire les plus grands de la cour, ne l'égalaient pas : *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei*[2]. Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence! « Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il « a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur c'est « enflé dans sa hauteur : pour cela, dit le Seigneur, « je le couperai par la racine; je l'abattrai d'un grand « coup et le porterai par terre : il viendra une disgrâce, « et il ne pourra plus se soutenir; il tombera d'une « grande chute. Tous ceux qui se reposaient sous son « ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous « sa ruine : » *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum.* « Cependant on le verra couché « tout de son long sur la montagne, fardeau inutile de la « terre : » *Projicient eum super montes*[3], ou, s'il se sou-

[1] *Ezech.*, XXXI, 3. — [2] *Ibid.*, 8, 9. — [3] *Ibid.*, 12.

tient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche : et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se verront rompues « dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus* [1], je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront, en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre? il n'en reste plus qu'un tronc inutile : est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre? je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme! que penses-tu faire? et pourquoi te travailles-tu vainement?

Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. Folle précaution; car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent? O homme! ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop bizarres; et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir être arrêtées de

[1] *Ezech.*, XXXI, 12.

toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre; elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre [frappe] par en haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh quoi! pour dix ans de vie! Mais je regarde ma postérité et mon nom. Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort! Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

Chrétiens, méditez ces choses; chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir; il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie : qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours : son ouvrage, c'est sa fortune, qu'il tâche, autant qu'il est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais

voici l'erreur, c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime : s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel ; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant. O homme, désabuse-toi ! si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même ; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. *Amen*.

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

SUR LA MORT.

Combien les hommes sont peu soigneux de conserver le souvenir de la mort. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait connaître la dignité de notre nature.

Domine, veni, et vide.
Seigneur, venez, et voyez
Joann., XI, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile : Seigneur, venez, et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonne-

ment, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort : Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! et ce lui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes c'est le désir de savoir; et cette curiosité de connaître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche; et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare : *Veni, et vide,* « Venez, et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles ! ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme! Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est; et l'âme, quelque chose de moins : mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel, d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine : alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est

que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de notre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *Veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment méprisable en tant qu'il finit dans le temps; et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible : surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache : et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse; qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel, ô grandeur humaine, de

quelque côté que je t'envisage! sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu, car, en cette sorte, je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère, parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fond sur lequel il s'est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? Pensons-y bien, chrétiens, qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort! car les hommes, trop superbes, ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour : Sire, elle est digne de votre audience : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*[1] : O éternel Roi des siècles! vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être éternellement immuable ni

[1] *Ps.* XXXVIII, 6.

ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « e « voici que vous avez fait mes jours mesurables ; et m « substance n'est rien devant vous. » Non, ma substanc n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'es rien, parce que ce qui se mesure a son terme ; et lors qu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les ef face? Multipliez vos jours, comme les cerfs et les cor beaux, que la Fable ou l'histoire de la nature fait vivr durant tant de siècles ; durez autant que ces grand chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, e qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; en tassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puis que le dernier souffle de la mort, tout faible, tout lan guissant, abattra tout à coup cette vaine pompe ave la même facilité qu'un château de cartes, vain amuse ment des enfants ? et que vous servira d'avoir tant écri dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages d beaux caractères, puisque enfin une seule rature doi tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelque traces, du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernie moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffr du néant : il n'y aura plus sur la terre aucuns vestige de ce que nous sommes. La chair changera de nature le corps prendra un autre nom ; « même celui de ca « davre ne lui demeurera pas longtemps ; il deviendra « dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de non « dans aucune langue : » tant il est vrai que tout meur en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on ex primait ses malheureux restes : *Post totum ignobilitati elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen*

et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem[1].

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez,

[1] *De Ressur. car.*, n° 4.

chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un ; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si, promptement et sans perdre temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! *In imagine pertransit homo*[1]. Ah ! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même : aussi est-il *in imagine, sed et fustra conturbatur*.

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable, que je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni si perpetui portio*[2]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

Præterit figura hujus mundi[3] : « La figure de ce « monde passe, et ma substance n'est rien devant « Dieu : » *et substantia mea tanquam nihilum ante te*[4]. Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, messieurs; et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son

[1] *Ps.* XXXVIII, 7. — [2] *Advers. Gent.* lib. II, *sub init.* — [3] I. *Cor.*, VII, 31. — [4] *Ps.* XXXVIII, 6.

chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos*[1].

SECOND POINT.

N'en doutons pas, chrétiens; quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein, toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a fait la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait

[1] *Ps.* XXXVIII, 6.

faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible, et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme! il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter

quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate? ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot, quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être, qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre de son auteur?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible; et toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain de mourir[1]; » et quelquefois : « Je « me réjouis dans les afflictions[2]? » Ne faut-il pas, chré-

[1] *Philipp.*, 1, 21. — [2] *Coloss.*, 1, 24.

tiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables et à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur! s'est imprimé « en nos âmes : » *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*[1]. C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple; sa vie, c'est de se connaître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection; chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que

[1] *Ps.* IV, 7.

de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin[1], que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et toute matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtiles et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense? Qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans

[1] *Confess.*, lib. XI.

sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs, et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut : et un troisième parti, ne sachant plus que devenir touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières : l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties, avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; peu s'en faut

que je ne m'écrie avec le Prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ*[1]? Est-ce là cette Jérusalem? « Est-ce là cette ville, est-ce là ce tem-« ple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis: Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessin, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier mo-

[1] *Thren.*, II, 15.

dèle : *secundum imaginem ejus qui creavit illum*[1] : « selon « l'image de celui qui l'a créé. »

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle ! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie[2] : qui croit en lui, ne meurt pas ; qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O âme ! console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre ; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché[3], » comme parle le saint Apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu : » *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt*[4]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être

[1] *Coloss.*, III, 10. — [2] *Joan.*, XI, 25, 26. — [3] *Rom.*, VIII, 3. — [4] I. *Cor.*, XV, 50.

renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme, pour ne paraître jamais : *Et mors ultra non erit*[1].

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin Apôtre. « Nous savons, » nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que si cette maison de terre et « de boue, dans laquelle nous habitons, est détruite, « nous avons une autre maison qui nous est préparée « au ciel[2]. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome[3], de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous

[1] *Apoc.*, XXI, 4. — [2] II. *Cor.*, V, 1. — [3] *Hom. in dict. Apost. de dormientibus, etc.*

délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice[1].

[1] Voyez ci-après, dans les *Extraits des sermons*, le fragment sur le *néant de l'homme* (Lef....).

TROISIÈME SERMON

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

SUR LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

Fermeté immobile, magnificence et équité du testament de Jésus. Nécessité de l'effusion de son sang : avec quelle ardeur et quelle profusion il le répand. Motifs que sa passion nous fournit d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie, et d'un généreux détachement de la créature. Raison des souffrances qu'il endure, et de l'ignominie dont il est couvert. Impression que nous devons ressentir de ses douleurs, pour avoir part à la grâce qu'elles nous ont méritée. Peinture vivante de Jésus-Christ mourant, dans les pauvres : sa passion retracée dans leur personne.

Hic est sanguis meus novi testamenti.

C'est ici mon sang, le sang du nouveau testament.

Matth., XXVI, 28.

Le testament de Jésus-Christ a été scellé et cacheté durant le cours de sa vie; il est ouvert aujourd'hui publiquement sur le Calvaire, pendant que l'on y étend Jésus à la croix : c'est là qu'on voit ce testament gravé en caractères sanglants sur sa chair indignement déchirée; autant de plaies, autant de lettres; autant de gouttes de sang qui coulent de cette victime innocente, autant de traits qui portent empreintes les dernières volontés de ce divin Testateur. Heureux ceux qui peuvent entendre cette belle et admirable disposition que Jésus a faite en notre faveur, et qu'il a confirmée par sa mort cruelle! Nul ne peut connaître cette écriture, que l'esprit de Jésus ne l'éclaire, et que le sang de Jésus ne le purifie. Ce testament est ouvert à tous : et les Juifs et les gentils voient le sang et les plaies de Jésus crucifié; « mais ceux-là n'y voient que scandale, et ceux-ci n'y

« voient que folie[1]. » Il n'y a que nous, chrétiens, qui apprenons de Jésus-Christ même que le sang qui coule de ses blessures est le sang du nouveau testament; et nous sommes ici assemblés, non tant pour écouter, que pour voir nous-mêmes dans la passion du Fils de Dieu la dernière volonté de ce cher Sauveur, qui nous a donné toutes choses, quand il s'est lui-même donné pour être le prix de nos âmes.

Il y a dans un testament trois choses considérables : on regarde en premier lieu si le testament est bon et valide : on regarde en second lieu de quoi dispose le testateur en faveur de ses héritiers : et on regarde en trosième lieu ce qu'il leur ordonne. Appliquons ceci, chrétiens, à la dernière volonté de Jésus mourant : voyons la validité de ce testament mystique, par le sang et par la mort du testateur : voyons la magnificence de ce testament, par les biens que Jésus-Christ nous y laisse : voyons l'équité de ce testament, par les choses qu'il nous y ordonne. Disons encore une fois, afin que tout le monde l'entende, et proposons le sujet de tout ce discours. J'ai dessein de vous faire lire le testament de Jésus, écrit et enfermé dans sa passion : pour cela, je vous montrerai combien ce testament est inébranlable, parce que Jésus l'a écrit de son propre sang : combien ce testament nous est utile, parce que Jésus nous y laisse la rémission de nos crimes : combien ce testament est équitable, parce que Jésus nous y ordonne la société de ses souffrances : voilà les trois points de ce discours. Le premier nous expliquera le fond du mystère de la passion; et les deux autres en feront voir l'application et l'utilité : c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

[1] I. *Cor.*, I, 23.

PREMIER POINT.

Comme toutes nos prétentions sont uniquement appuyées sur la dernière disposition de Jésus mourant, il faut établir avant toutes choses la validité de cet acte, qui est notre titre fondamental : ou plutôt, comme ce que fait Jésus-Christ se soutient assez de soi-même, il ne faut pas tant l'établir qu'en méditer attentivement la fermeté immobile, afin d'appuyer dessus notre foi. Considérons donc, chrétiens, quelle est la nature du testament de Jésus : disons en peu de paroles ce qui sera de doctrine, et seulement pour servir d'appui ; et ensuite venons bientôt à l'application. Un testament, pour être valide, doit être fait selon les lois : chaque peuple, chaque nation a ses lois particulières. Jésus, soumis et obéissant, avait reçu la sienne de son Père ; et comme, dans l'ordre des choses humaines, il y a des testaments qui doivent être écrits tout entiers de la propre main du testateur, celui de notre Sauveur a ceci de particulier, qu'il devait être écrit de son propre sang, et ratifié par sa mort, et par sa mort violente. Dure condition qui est imposée à ce charitable Testateur ; mais condition nécessaire, que saint Paul nous a expliquée dans la divine épître aux Hébreux. « Un testament, dit ce grand apôtre[1], n'a de force que par le « décès de celui qui teste : tant qu'il vit, le testament « n'a pas son effet ; de sorte que c'est la mort qui le « rend fixe et invariable : » c'est la loi générale des testaments. « Il fallait donc, dit l'Apôtre, que Jésus « mourût, afin que le nouveau testament, qu'il a fait « en notre faveur, fût confirmé par sa mort. » Une mort commune ne suffisait pas ; il fallait qu'elle fût tragique

[1] *Hebr.*, IX, 10. 17.

et sanglante; il fallait que tout son sang fût versé et toutes ses veines épuisées, afin qu'il nous pût dire aujourd'hui : « Ce sang, que vous voyez répandu pour la « rémission des péchés, c'est le sang du nouveau testa- « ment, » qui est rendu immuable par ma mort cruelle et ignominieuse : *Hic est enim sanguis meus novi testamenti... in remissionem peccatorum*[1].

Que si vous me demandez pourquoi ce Fils bien-aimé avait reçu d'en haut cette loi si dure, de ne pouvoir disposer d'aucun de ses biens, que sous une condition si onéreuse; je vous répondrai, en un mot, que nos péchés l'exigeaient ainsi. Oui, Jésus eût bien pu donner, mais nous n'étions pas capables de rien recevoir; notre crime nous rendait infâmes, et entièrement incapables de recevoir aucun bien : car les lois ne permettent pas de disposer de ses biens en faveur de criminels condamnés, tels que nous étions par une juste sentence. Il fallait donc auparavant expier nos crimes : c'est pourquoi le charitable Jésus, voulant nous donner ses biens qui nous enrichissent, il nous donne auparavant son sang qui nous lave, afin qu'étant purifiés, nous fussions capables de recevoir le don qu'il nous a fait de tous ses trésors. Allez donc, ô mon cher Sauveur, allez au jardin des Olives, allez en la maison de Caïphe, allez au prétoire de Pilate, allez enfin au Calvaire, et répandez partout avec abondance ce sang du nouveau testament, par lequel nos crimes sont expiés et entièrement abolis.

C'est ici qu'il faut commencer à contempler Jésus-Christ dans sa passion douloureuse, et à voir couler ce sang précieux de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés : et ce qui se présente d'abord à mes yeux, c'est que ce divin sang coule de lui-même dans

[1] *Matth.*, XXVI, 28.

le jardin des Olives; les habits de mon Sauveur sont percés, et la terre tout humectée de cette sanglante sueur qui ruisselle du corps de Jésus. O Dieu! quel est ce spectacle qui étonne toute la nature humaine? ou plutôt quel est ce mystère qui nettoie et qui sanctifie la nature humaine? Je vous prie de le bien entendre.

N'est-ce pas que notre Sauveur savait que notre salut était dans son sang, et que, pressé d'une ardeur immense de sauver nos âmes, il ne peut plus retenir ce sang, qui contient en soi notre vie bien plus que la sienne? Il le pousse donc au dehors par le seul effort de sa charité; de sorte qu'il semble que ce divin sang, avide de couler pour nous, sans attendre la violence étrangère, se déborde déjà de lui-même, poussé par le seul effort de la charité. Allons, mes frères, recevoir ce sang : « Ah! terre, ne le cache pas; » *Terra ne operias sanguinem istum*[1] : c'est pour nos âmes qu'il est répandu, et c'est à nous de le recueillir avec une foi pieuse.

Mais cette sueur inouïe me découvre encore un autre mystère. Dans ce désir infini que Jésus avait d'expier nos crimes, il s'était abandonné volontairement à une douleur infinie de tous nos excès : il les voyait tous en particulier, et s'en affligeait sans mesure, comme si lui-même les avait commis; car il en était chargé devant Dieu. Oui, mes frères, nos iniquités venaient fondre sur lui de toutes parts, et il pouvait bien dire avec David : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*[2] : « Les « torrents des péchés m'accablent. » De là ce trouble où il est entré, lorsqu'il dit : « Mon âme est troublée[3] : » de là ces angoisses inexplicables qui lui font prononcer ces mots, dans l'excès de son accablement : « Mon âme « est triste jusqu'à mourir : » *Tristis est anima mea usque*

[1] *Job.*, XVI, 19. — [2] *Ps.*, XVII, 5. — [3] *Joan.*, XII, 27.

ad mortem[1]. Car en effet, chrétiens, la seule immensité de cette douleur lui aurait donné le coup de la mort, s'il n'eût lui-même retenu son âme, pour se réserver à de plus grands maux, et boire tout le calice de sa passion. Ne voulant donc pas encore mourir dans le jardin des Olives, parce qu'il devait, pour ainsi dire, sa mort au Calvaire, il laisse néanmoins déborder son sang, pour nous convaincre, mes frères, que nos péchés, oui, nos seuls péchés, sans le secours des bourreaux, pouvaient lui donner la mort. L'eussiez-vous pu croire, ô pécheur, que le péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Ah! si nous ne voyions défaillir Jésus qu'entre les mains des soldats qui le fouettent, qui le tourmentent, qui le crucifient, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a pour persécuteurs que nos péchés, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, et tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis de frayeur, ayant en nous-mêmes, au dedans du cœur, une cause de mort si certaine? Si le seul péché suffisait pour faire mourir un Dieu, comment pourraient subsister des hommes mortels, ayant un tel poison dans les entrailles? Non, non, nous ne subsistons que par un miracle continuel de miséricorde; et la même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'âme du Sauveur pour accomplir son supplice, retient la nôtre pour accomplir, ou plutôt pour commencer notre pénitence.

Après que notre Sauveur a fait couler son sang par le seul effort de sa charité affligée, vous pouvez bien croire, mes frères, qu'il ne l'aura pas épargné entre les mains

[1] *Matth.*, XXVI, 38.

des Juifs et des Romains, cruels persécuteurs de son innocence. Partout où Jésus a été pendant la suite de sa passion, une cruauté furieuse l'a chargé de mille plaies : si nous avons dessein de l'accompagner dans tous les lieux différents où il a paru, nous verrons partout les traces sanglantes qui nous marqueront les chemins : et la maison du pontife, et le tribunal du juge romain, et le gibet et les corps de garde où Jésus a été livré à l'insolence brutale des soldats, et enfin toutes les rues de Jérusalem sont teintes de ce divin sang qui a purifié le ciel et la terre.

Je ne finirais jamais ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes les cruelles circonstances où ce sang innocent a été versé : il me suffit de vous dire qu'en ce jour de sang et de carnage, en ce jour funeste et salutaire tout ensemble, où la puissance des ténèbres avait reçu toute licence contre Jésus-Christ, il renonce volontairement à tout l'usage de la sienne; si bien qu'en même temps que ses ennemis sont dans la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et il resserre en même temps toute la puissance de son Fils : pendant qu'il déchaîne contre lui toute la fureur des enfers, il retire de lui toute la protection du Ciel, afin que ses souffrances montent jusqu'au comble, et qu'il s'expose lui-même nu et désarmé, sans force et sans résistance, à quiconque aurait envie de lui faire insulte.

Après cela, chrétiens, faut-il que je vous raconte le détail infini de ses douleurs? faut-il que je vous décrive comme il est livré sans miséricorde, tantôt aux valets, tantôt aux soldats, pour être l'unique objet de leur dérision sanglante, et souffrir de leur insolence tout ce qu'il

y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse? Faut-il que je vous le représente, ce cher Sauveur, lassant sur son corps, à plusieurs reprises, toute la force des bourreaux, usant sur son dos toute la dureté des fouets, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? O testament mystique du divin Jésus! que de sang vous coûtez à cet Homme-Dieu, afin de vous faire valoir pour notre salut.

Tant de sang répandu ne suffit pas pour écrire ce testament; il faut maintenant épuiser les veines pour l'achever à la croix. Mes frères, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit : méditez vous-mêmes Jésus crucifié, et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien les paroles ne sont pas capables de vous faire entendre : contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; qui, ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps entièrement abattu par la perte du sang; qui, parmi cet excès de peines, ne semble élevé si haut que pour découvrir de loin un peuple infini, qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Et après cela, chrétiens, ne vous étonnez pas si Jésus dit « qu'il n'y a point de douleur semblable à la sienne[1]. »

Laissons attendrir nos cœurs à cet objet de pitié, ne sortons pas les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. Il n'y a point de cœur assez dur pour voir couler le sang humain sans en être ému. Mais le sang de Jésus porte dans les cœurs une grâce de componction, une émotion de pénitence : ceux qui demeurèrent au pied de sa

[1] *Thren.*, I, 12.

croix, et qui lui virent rendre les derniers soupirs, « s'en « retournèrent, dit saint Luc, frappant leur poitrine[1]. » Jésus-Christ mourant d'une mort cruelle, et versant sans réserve son sang innocent, avait répandu sur tout le Calvaire un esprit de componction et de pénitence. Ne soyons pas plus durs que les Juifs : faisons retentir le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos péchés; irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons cette vie mondaine et licencieuse; portons en nous la mort de Jésus-Christ; rendons-nous dignes par la pénitence d'avoir part à la grâce de son testament : il est fait, il est signé, il est immuable; Jésus a donné tout son sang pour le valider. Je me trompe; il en reste encore : il y a une source de sang et de grâce qui n'a pas encore été ouverte. Venez, ô soldat! percez son côté; un secret réservoir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure : voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus, c'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes! mais, mes frères, elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus, dont elle tire toute sa vertu. Coulez donc, ondes bienheureuses de la pénitence; mais coulez avec le sang de Jésus, pour être capables de laver les âmes. Chrétiens, j'entends le mystère; je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur, prodiguant tant de sang avant sa mort, nous en gardait encore après sa mort même : celui qu'il répand avant sa mort faisait le prix de notre salut; celui qu'il répand après, nous en montre l'application par les sacrements de l'Église. Disposons-nous donc, chrétiens, à nous

[1] *Luc.*, XXIII, 48.

appliquer le sang de Jésus, ce sang du nouveau testament, en méditant qu'il nous est donné pour la rémission de nos crimes : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ, pour nous mériter la rémission de nos crimes, nous en a premièrement mérité la haine; et les douleurs de sa passion portent grâce dans les cœurs, pour les détester. Ainsi, pour nous rendre dignes de mériter ce pardon, cherchons dans sa passion les motifs d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie.

Pour cela il nous faut entendre ce que le péché en général, et ce que tous les crimes en particulier, ont fait souffrir au Fils de Dieu, et apprendre à détester le péché, par le mal qu'il a fait à notre Sauveur. Le péché en général porte séparation d'avec Dieu, et attache très intime à la créature. Deux attraits nous sont présentés, avec ordre indispensable de prendre parti : d'un côté le bien incréé, de l'autre le bien sensible; et le cœur humain, par un choix indigne, abandonne le Créateur pour la créature. Qu'a porté le divin Sauveur pour cette indigne préférence? La honte de voir Barabbas, insigne voleur, préféré publiquement à lui-même par le sentiment de tout un grand peuple. Ne frémissons pas vainement contre l'aveugle fureur de ce peuple ingrat : tous les jours, pour faire vivre en nos cœurs une créature chérie, nous faisons mourir Jésus-Christ; nous crions qu'on l'ôte, qu'on le crucifie; nous-mêmes nous le crucifions de nos propres mains, « et nous foulons « aux pieds, dit le saint apôtre[1], le sang du nouveau « testament, répandu pour laver nos crimes. »

Mais l'attache aveugle à la créature, au préjudice du

[1] *Hebr.*, x. 29.

Créateur, a mérité à notre Sauveur un supplice bien plus terrible; c'est d'avoir été délaissé de Dieu; car écoutez comme il parle : « Mon Dieu, mon Dieu, dit Jésus, « pourquoi m'avez-vous abandonné[1]? » Arrêtons ici, chrétiens; méditons la force de cette parole, et la grâce qu'elle porte en nous, pour nous faire détester nos crimes.

C'est un prodige inouï qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable : c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte âme de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant; et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu, pour y chercher son soutien, elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse, qu'il l'abandonne, qu'il la livre tout entière en proie aux fureurs de sa justice irritée. Où sera votre recours, ô Jésus? Poussé à bout par les hommes avec la dernière violence, vous vous jetez entre les bras de votre Père; et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse, lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances. Chrétiens, quel est ce mystère? Nous avons délaissé le Dieu vivant, et il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain, par un sentiment de colère, par un sentiment de justice : de dédain, parce que nous l'avons méprisé; de colère, parce que nous l'avons outragé; de justice, parce que nous avons violé ses lois, et offensé sa justice. Créature folle et fragile, pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu, et la colère d'un Dieu, et la justice d'un Dieu? Ah! tu serais accablée sous ce poids terrible. Jésus se présente pour le porter : il porte le dédain d'un Dieu,

[1] *Matth.*, XXVII, 46.

parce qu'il crie, et que son Père ne l'écoute pas; et la colère d'un Dieu, parce qu'il prie, et que son Père ne l'exauce pas; et la justice d'un Dieu, parce qu'il souffre, et que son Père ne s'apaise pas. Il ne s'apaise pas sur son Fils; mais il s'apaise sur nous. Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix s'achevait; on avançait pas à pas la conclusion d'un si grand traité : « Et Dieu « était en Christ, dit le saint apôtre[1], se réconciliant le « monde. »

Comme on voit quelquefois un grand orage; le ciel semble s'éclater, et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps on voit qu'il se décharge peu à peu, jusqu'à ce qu'il reprenne enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation : ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante; et, par un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent, pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables, pour l'amour de son Fils innocent.

Jetons-nous donc, chrétiens, dans les horreurs salutaires du délaissement de Jésus; comprenons ce que c'est que de délaisser Dieu, et d'être délaissé de Dieu. Nos cœurs sont attachés à la créature; elle y règne, elle en exclut Dieu : c'est pour cela que cet outrage est extrême, puisque c'est pour le réparer que Jésus s'expose à porter pour nous le délaissement et le dédain de son propre Père. Retournons à Dieu, chrétiens, et recevons aujour-

[1] II. *Cor.*, v, 19.

d'hui la grâce de réunion avec Dieu, que ce délaissement nous mérite.

Mais poussons encore plus loin, et voyons dans la passion de notre Sauveur tous les motifs particuliers que nous avons de nous détacher de la créature. Il faut donc savoir, chrétiens, qu'il y a dans la créature un principe de malignité, qui a fait dire à saint Jean, non-seulement que « le monde est malin, mais qu'il n'est « autre chose que malignité[1]. » Mais pour haïr davantage ce monde malin, et rompre les liens qui nous y attachent, il n'y a rien, à mon avis, de plus efficace que de lui voir répandre contre le Sauveur toute sa malice et tout son venin. Venez donc connaître le monde en la passion de Jésus; venez voir ce qu'il faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes, de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices, de leur appui, de leur abandon, de leur probité et de leur injustice : tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction et en croix; et Jésus nous en est un exemple.

Oui, mes frères, tout se tourne en croix; et premièrement les amis : ou ils se détachent par intérêt, ou ils nous perdent par leurs tromperies, ou ils nous quittent par faiblesse, ou ils nous secourent à contre-temps, selon leur humeur, et non pas selon nos besoins; et toujours ils nous accablent.

Le perfide Judas nous fait voir la malignité de l'intérêt, qui rompt les amitiés les plus saintes. Jésus l'avait appelé parmi ses apôtres; Jésus l'avait honoré de sa confiance particulière, et l'avait établi le dispensateur de toute son économie : cependant, ô malice du cœur humain! ce n'est point ni un ennemi ni un étranger, c'est

[1] I. *Joan.*, v, 19.

Judas, ce cher disciple, cet intime ami, qui le trahit, qui le livre, qui le vole premièrement, et après le vend lui-même pour un léger intérêt : tant l'amitié, tant la confiance est faible contre l'intérêt. Ne dites pas : Je choisirai bien : qui sait mieux choisir que Jésus? Ne dites pas : Je vivrai bien avec mes amis : qui les a traités plus bénignement que Jésus, la bonté et la douceur même? Détestons donc l'avarice, qui a fait premièrement un voleur, et ensuite un traître même d'un apôtre, et n'ayons jamais d'assurance où nous voyons l'entrée au moindre intérêt.

C'est toujours l'intérêt qui fait les flatteurs; et c'est pourquoi ce même Judas, que le démon de l'intérêt possède, s'abandonne par cette même raison à celui de la flatterie. Il salue Jésus, et il le trahit; il l'appelle son maître, et il le vend; il le baise, et il le livre à ses ennemis : c'est l'image parfaite d'un flatteur, qui n'applaudit à toute heure à celui qu'il nomme son maître et son patron, que pour trafiquer de lui, comme parle l'apôtre saint Pierre. « Ce sont ceux-là, dit ce grand apôtre, qui, « poussés par leur avarice, avec des paroles feintes, « trafiquent de nous : » *In avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur*[1] : toutes leurs louanges sont des piéges; toutes leurs complaisances sont des embûches. Ils font des traités secrets dans lesquels ils nous comprennent sans que nous le sachions : ils s'allient avec Judas : « Que me donnerez-vous, et je vous le mettrai entre les « mains[2]? » Ainsi ordinairement ils nous vendent, et assez souvent ils nous livrent. Défions-nous donc des louanges et des complaisances des hommes. Regardez bien ce flatteur qui épanche tant de parfums sur votre tête : savez-vous qu'il ne fait que couvrir son jeu, et

[1] II. *Petr.*, II, 3. — [2] *Matth.*, XXVI, 15.

que par cette immense profusion de louanges, qu'il vous donne à pleines mains, il achète la liberté de décrier votre conduite, ou même de vous trahir sans être suspect? Qui ne te haïrait, ô flatterie, corruptrice de la vie humaine, avec tes perfides embrassements et tes baisers empoisonnés, puisque c'est toi qui livres le divin Sauveur entre les mains de ses ennemis implacables?

Mais après avoir vu, messieurs, ce que c'est que des amis corrompus, voyons ce qu'il faut attendre de ceux qui semblent les plus assurés : faiblesse, méconnaissance, secours en paroles, abandonnement en effet; c'est ce qu'a éprouvé le divin Jésus. Au premier bruit de sa prise, tous ses disciples le quittent par une fuite honteuse [1]. O cour, à qui je prêche cet évangile, ne te reconnais-tu pas toi-même dans cette histoire? n'y reconnais-tu pas tes faveurs trompeuses, et tes amitiés inconstantes? Aussitôt qu'il arrive le moindre embarras, tout fuit, tout s'alarme, tout est étonné; ou l'on garde tout au plus un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque apparence d'amitié trompeuse, et quelque dignité d'un nom si saint. Mais poussons encore plus loin, et voyons la faiblesse de cette amitié, lorsqu'elle semble le plus secourante. C'est le faible des amis du monde de nous vouloir aider selon leur humeur, et non pas selon nos besoins.

Pierre entreprend d'assister son Maître, et il met la main à l'épée, et il défend par le carnage celui qui ne voulait être défendu que par sa propre innocence. O Pierre! voulez-vous soulager votre divin Maître? vous le pouvez par la douceur et par la soumission, par votre fidélité persévérante. O Pierre! vous ne le faites pas,

[1] *Marc.*, XIV, 30.

parce que ce secours n'est pas selon votre humeur : vous vous abandonnez au transport aveugle d'un zèle inconsidéré; vous frappez les ministres de la justice, et vous chargez de nouveaux soupçons ce Maître innocent, qu'on traite déjà de séditieux. C'est ce que fait faire l'amitié du monde : elle veut se contenter elle-même, et nous donner le secours qui est conforme à son humeur; et cependant elle nous dénie celui que demanderaient nos besoins.

Mais voici, si je ne me trompe, le dernier coup qu'on peut recevoir d'une amitié chancelante : un grand zèle mal soutenu, un commencement de constance qui tombe dans la suite tout à coup, et nous accable plus cruellement que si l'on nous quittait au premier abord; le même Pierre en est un exemple. Qu'il est ferme! qu'il est intrépide! il veut mourir pour son Maître; il n'est pas capable de l'abandonner : il le suit au commencement; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel par une perfidie plus criminelle! Ah! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changements, accablante dans ses secours à contre-temps, et dans ses commencements de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable! Jésus a souffert toutes ces misères, pour nous faire haïr tant de crimes que nous fait faire l'amitié des hommes, par nos aveugles complaisances. Haïssons-les, chrétiens, ces crimes, et n'ayons d'amitié, ni de confiance, dont Dieu ne soit le motif, dont la charité ne soit le principe.

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourments, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; et ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souf-

frances, la risée dans l'accablement, l'aigreur de la raillerie au milieu de la cruauté.

C'est une chose inouïe que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force; parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funèbres, qui modèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis, pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur, comme un scélérat : en telle sorte, mes frères, que nous voyons régner, dans tout le cours de sa passion, la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

Il le fallait de la sorte, il fallait que mon Sauveur « fût rassasié d'opprobres, » comme avait prédit le prophète[1]; afin d'expier et de condamner par ses saintes confusions, d'un côté ces moqueries outrageuses, de l'autre ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles. Chrétiens, osez-vous vous abandonner à cet esprit de dérision qui a été si outrageux contre Jésus-Christ? Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu? Ne voyez-vous pas, railleurs à outrance, que d'opprobres, et quelle risée vous avez causés au divin Jésus? et ne craignez-vous pas de renouveler ce qu'il y a de plus amer dans sa passion?

Mais vous, esprits ombrageux, qui faites les importants, et qui croyez vous faire valoir par votre délicatesse et par vos dédains, dans quel abîme de confusion a été plongé le divin Jésus par cette superbe sensibilité? Pour expier votre orgueil et votre dédain,

[1] *Thren.*, III, 30.

il faut que son supplice, tout cruel qu'il est, soit encore beaucoup plus infâme; il faut que ce Roi de gloire soit tourné en ridicule de toute manière par ce roseau, par cette couronne, et par cette pourpre; il faut que l'insulte de la raillerie le poursuive jusque sur la croix, et dans les approches mêmes de la mort; et enfin, qu'on invente dans sa passion une nouvelle espèce de comédie, dont toutes les plaisanteries soient, pour ainsi dire, teintes de sang, dont la catastrophe soit toute tragique.

« Mes frères, dit le saint apôtre[1], nous sommes bap- « tisés en sa mort; » et puisque sa mort est infâme, nous sommes baptisés en sa confusion; nous avons pris sur nous, par le saint baptême, toute cette dérision et tous ces opprobres. Eh quoi! tant de honte, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions, dans lesquelles nous sommes plongés par le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous les cruelles délicatesses du faux point d'honneur? et sera-t-il dit que des chrétiens immoleront encore à cette idole, et tant de sang, et tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées? Ah! sire, continuez à seconder Jésus-Christ, pour empêcher cet opprobre de son Église, et cet outrage public qu'on fait à l'ignominie de sa croix.

Je voulais encore vous représenter ce que font les indifférents; et je vous dirai, en un mot, qu'entraînés par la fureur, qui est toujours la plus violente, ils prennent le parti des ennemis. Ainsi les Romains, que les promesses du Messie ne regardaient pas encore, à qui sa venue et son Évangile étaient alors indifférents, épousent la querelle des Juifs passionnés; et c'est l'un des effets les plus remarquables de la malignité de

[1] *Rom.*, VI, 3.

l'esprit humain, qui, dans le temps où il est, pour ainsi parler, le plus balancé par l'indifférence, se laisse toujours gagner plus facilement par le penchant de la haine. Je n'ai pas assez de temps pour peser cette circonstance; mais je ne puis omettre en ce lieu ce que souffre le divin Sauveur par l'ambition et la politique du monde, pour expier les péchés que fait faire la politique : toujours, si l'on n'y prend garde, elle condamne la vérité, elle affaiblit et corrompt malheureusement les meilleures intentions. Pilate nous le fait bien voir, en se laissant lâchement surprendre aux piéges que tendent les Juifs à son ambition tremblante.

Ces malheureux savent joindre si adroitement à leurs passions les intérêts de l'État, le nom et la majesté de César, qui n'y pensait pas, que Pilate reconnaissant l'innocence, et toujours prêt à l'absoudre, ne laisse pas néanmoins de le condamner. Oh! que la passion est hardie, quand elle peut prendre le prétexte du bien de l'État! oh! que le nom du prince fait souvent des injustices et des violences qui feraient horreur à ses mains, et dont néanmoins quelquefois elles sont souillées, parce qu'elles les appuient, ou du moins qu'elles négligent de les réprimer! Dieu préserve de tels péchés le plus juste de tous les rois, et que son nom soit si vénérable, qu'il soit toujours si saintement et si respectueusement ménagé, que, bien loin d'opprimer personne, il soit l'espérance et la protection de tous les opprimés, jusqu'aux provinces les plus éloignées de son empire!

Mais reprenons le fil de notre discours, et admirons ici, chrétiens, en Pilate la honteuse et misérable faiblesse d'une vertu mondaine et politique. Pilate avait quelque probité et quelque justice : il avait même quelque force et quelque vigueur; il était capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple

mutiné. Combien s'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres! Mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle nous paraisse, n'est pas digne de porter ce nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toute sorte d'épreuves. C'était beaucoup, ce me semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée, malgré tous leurs beaux prétextes; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas, et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile; sa faiblesse a le même effet qu'aurait la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même; ce qu'aurait pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paraît juste. Telles sont les vertus du monde : elles se soutiennent vigoureusement, jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt; mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste! ô vertus, qui n'avez rien par-dessus les vices, qu'une faible et misérable apparence!

Qu'il me serait aisé, chrétiens, de vous faire voir, en ce lieu, que la plupart des vertus du monde sont des vertus de Pilate; c'est-à-dire un amour imparfait de la vérité et de la justice! On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs; mais faiblement et nonchalamment. On demande, à la façon de Pilate : « Qu'est-ce « que la vérité[1]? » et aussitôt on se lève sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant, et seulement pour la forme; mais on ne veut pas pé-

[1] *Joan.*, XVIII, 38.

nétrer le fond. Ainsi l'on ignore la vérité, ou l'on ne la sait qu'à demi; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer tout entière, parce que cette connaissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le monde; et, manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade dans de faibles occasions, qu'on laisse tout à coup tomber dans les occasions importantes.

Jésus donc, étant condamné par cette vertu imparfaite, nous apprend à expier ces défauts et ces faiblesses honteuses. Vous avez vu, ce me semble, toute la malignité de la créature, assez clairement déchaînée contre Jésus-Christ; vous l'avez vu accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui, étant en autorité, devaient protection à son innocence, par l'inconstance des uns, par la cruelle fermeté des autres, par la malice consommée, et par la vertu imparfaite. Il n'oppose rien à toutes ces insultes qu'un pardon universel qu'il accorde à tous, et qu'il demande pour tous. « Père, « dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils « font[1]. » Non content de pardonner à ses ennemis, sa divine bonté les excuse; elle plaint leur ignorance plus qu'elle ne blâme leur malice; et, ne pouvant excuser la malice même, elle donne tout son sang pour l'expier. A la vue d'un tel excès de miséricorde, y aura-t-il quelque âme assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par faiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice? Ah! pardon, mes frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission; et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné

[1] *Luc.*, XXIII, 34.

à Jésus quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale.

Mais, au sujet de ces haines injustes, je me souviens, chrétiens, que je ne vous ai rien dit, dans tout ce discours, de ce que l'amour déshonnête avait fait souffrir au divin Jésus. Toutefois, je ne crains point de le dire, aucun crime du genre humain n'a plongé son âme innocente dans un plus grand excès de douleurs. Oui, ces passions ignominieuses font souffrir à notre Sauveur une confusion qui l'anéantit. C'est ce qui lui fait dire à son Père : « Vous connaissez les opprobres « dont ils m'ont chargé : » *Tu scis improperium meum*[1]. Ce trouble qui agite nos sens émus a causé à sa sainte âme ce trouble fâcheux qui lui a fait dire : « Mon âme « est troublée[2]. » Cette intime attache au plaisir sensible qui pénètre la moelle de nos os, a rempli le fond de son cœur de tristesse et de langueur ; et cette joie dissolue qui se répand dans les sens, a déchiré sa chair virginale par tant de cruelles blessures qui lui ont ôté la figure humaine, qui lui font dire par le saint Psalmiste : « Je suis un ver, et non pas un homme[3]. » Donc, ô délices criminelles, de combien d'horribles douleurs avez-vous percé le cœur de Jésus ! Mais il faut aujourd'hui, mes frères, satisfaire à tous ces excès en nous plongeant dans le sang et dans les souffrances de Jésus-Christ : c'est, messieurs, ce qu'il nous ordonne, et c'est la dernière partie de son testament.

TROISIÈME POINT.

Quiconque veut avoir part à la grâce de ses douleurs, il doit en ressentir quelque impression : car ne croyez

[1] *Ps.* LXVIII, 23. — [2] *Joan.*, XII, 27. — [3] *Ps.* XXI, 6.

pas qu'il ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise, et sans goûter l'amertume de sa passion. Il est vrai qu'il a soutenu le plus grand effort; mais il nous a laissé de moindres épreuves, et toutefois nécessaires pour entrer en conformité de son Esprit et être honorés de sa ressemblance.

C'est dans le sacrement de la pénitence que nous devons entrer en société des souffrances de Jésus-Christ. Le saint concile de Trente dit que les satisfactions que l'on nous impose doivent nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié[1]. Mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré de plaies, votre âme percée de tant de douleurs, je dis souvent en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre, sont-ils capables de me crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains, qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut supporter les peines du corps, que l'Église imposait autrefois à ses enfants par une discipline salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : pour honorer la douleur immense par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs endurcis, par l'effort d'une contrition sans mesure. Jésus mourant nous y presse : car que signifie ce grand cri avec lequel il expire? Ah! mes frères, il agonisait, il défaillait peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante : cependant il fait un dernier effort pour nous inviter à la pénitence; il pousse au ciel un grand cri, qui étonne toute la nature, et que

[1] *De Satisfact. necess., sess.* XIV, cap. VIII.

tout l'univers écoute avec un silence respectueux : il nous avertit qu'il va mourir, et en même temps il nous dit qu'il faut mourir avec lui. Quelle est cette mort? C'est qu'il faut arracher son cœur de tout ce qu'il aime désordonnément, et sacrifier à Jésus ce péché régnant, qui empêche que sa grâce ne règne en nos cœurs.

Chrétiens, Jésus va mourir : il baisse la tête, ses yeux se fixent; il passe, il expire : c'en est fait, il a rendu l'âme. Sommes-nous morts avec lui? sommes-nous morts au péché? allons-nous commencer une vie nouvelle? avons-nous brisé notre cœur par une contrition véritable, qui nous fasse entrer aujourd'hui dans la société de ses souffrances? Qui me donnera, chrétiens, que je puisse imprimer dans vos cœurs ce sentiment de componction? Que si mes paroles n'en sont pas capables, arrêtez les yeux sur Jésus, et laissez-vous attendrir par la vue de ses divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, messieurs, que vous contempliez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ crucifié : j'ai une autre peinture à vous proposer; peinture vivante et parlante qui porte une expression naturelle de Jésus mourant. Ce sont les pauvres, mes frères, dans lesquels je vous exhorte de contempler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; et nous y voyons encore, pour notre malheur, Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devraient courir pour soulager de telles misères; et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens! Voilà donc Jésus délaissé; voici quelque chose de plus :

Jésus se plaint par son prophète, de ce que l'on a ajouté à la douleur de ses plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*[1]; de ce que dans sa soif extrême on lui a donné du vinaigre[2] : n'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère et dans leur extrémité déplorable? Ah! Jésus, que nous voyons dans ces pauvres peuples une image trop effective de vos peines et de vos douleurs! Sera-ce en vain, chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissements de nos misérables frères, et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités?

Sire, Votre Majesté les connaît, et votre bonté paternelle témoigne assez qu'elle en est émue. Sire, que Votre Majesté ne se lasse pas : puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes; puisque Dieu redouble ses fléaux, il faut redoubler les secours, et égaler, autant qu'il se peut, le remède à la maladie. Dieu veut qu'on combatte sa justice par un généreux effort de charité, et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte; il vous recommande vos pauvres peuples : et qui sait si ce n'est pas un conseil de Dieu d'accabler, pour ainsi dire, le monde par tant de calamités, afin que Votre Majesté portant promptement la main au secours de tant de misères, elle attire sur tout son règne ces grandes prospérités que le Ciel lui promet si ouvertement? Puisse Votre Majesté avoir bientôt le moyen d'assouvir son cœur de ce plaisir vraiment chrétien et vraiment royal, de rendre ses peuples heureux : ce sera le dernier trait de votre

[1] *Ps.* LXVIII, 31. — [2] *Ibid.*, 26.

bonheur sur la terre; c'est ce qui comblera Votre Majesté d'une gloire si accomplie, qu'il n'y aura plus rien à lui désirer que la félicité éternelle, que je lui souhaite dans toute l'étendue de mon cœur. *Amen.*

SERMON

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA JUSTICE.

Origine de la justice parmi les hommes. Devoirs communs qu'elle impose à tous : devoirs particuliers qu'elle prescrit à ceux qui ont en main l'autorité publique. Désordres presque universels que l'intérêt propre cause dans le monde. Soins et précautions que les hommes et surtout les grands sont obligés de prendre pour bien connaître la vérité. Charité et condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres. Clémence que les princes doivent faire paraître dans l'exercice de la justice et dans le soulagement de la misère.

Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem : ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem ! votre Roi juste et sauveur vient à vous.

Zach., IX, 9.

La prophétie que j'ai récitée se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des âmes dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce Roi de gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste, et qu'il est sauveur; c'est-à-dire qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce Roi juste et sauveur, je me sens invité, messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice; et de vous la faire voir comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paraît le plus profitable; mais je ne puis vous dissimuler qu'il

m'étonne par son importance, et m'accable presque de son poids : car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. Et, messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non-seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, sire, votre présence, qui devrait m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connaîtraient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendaient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étais dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferais beaucoup davantage en faisant des panégyriques qu'en proposant des instructions : mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix tout entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui, non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en récitant ses divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice, en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop longtemps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps

le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police, la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières : elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres; elle renferme chacun dans ses limites; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires, puisque en effet elle affermit non-seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu sur la raison même : *Justitia firmatur solium*[1].

Faisons paraître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joël « le Docteur de la justice, » enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis Doctorem justitiæ*[2].

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paraître seule : aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence, et la bonté.

La justice doit être attachée aux règles; autrement elle est inégale dans sa conduite : elle doit connaître le

[1] *Prov.*, XVI, 12. — [2] *Joël*, II, 25.

vrai et le faux, dans les faits qu'on lui expose; autrement elle est aveugle dans son application; enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence; autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles; la prudence l'éclaire dans les faits; la bonté lui fait supporter les misères et les faiblesses : ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère; toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Si je voulais remonter jusques au principe, il faudrait vous dire, messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes; sans quoi nous ne pourrions soutenir le nom et la dignité de la justice. C'est là que j'aurais à vous exposer, avec le grave Tertullien, que « la divine bonté ayant fait tant de « créatures, la justice divine les a ordonnées et rangées « chacune en sa place : » *Bonitas operata est mundum, justitia modulata est... Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit*[1]. C'est donc elle qui, ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux éléments, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire par la sage volonté de Dieu : c'est cette même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières, dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous appelons positives, sont faites, ou pour confirmer,

[1] *Adversus Marcion.*, lib. II, n° 12.

ou pour expliquer, ou enfin pour perfectionner les lumières de la nature.

Là il me serait aisé de vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle; et que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois, qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité, qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. Ensuite nous verrions, messieurs, comme la justice découle sur nous de cette source céleste, pour faire en nos âmes l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance; et de là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette constante uniformité de la justice divine. D'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde, et qui, étant pour cette raison appelés dans l'Écriture les dieux de la terre, doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier Être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

Mais comme je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations, pour vous dire, chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté constante et perpétuelle de donner à chacun ce qui lui appartient, » *constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi*[1], il est aisé de connaître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

[1] *Inst.*, lib. I, tit. I.

Et certainement, chrétiens, comme par le non vertus nous prétendons désigner non quelque acte] sager, ou quelque disposition changeante, mais quel chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habit formée, il est aisé de juger que quelque inclination nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le non vertu jusqu'à ce qu'elle se soit affermie constamn dans notre cœur, et qu'elle ait pris, pour ainsi par tout à fait racine. Mais outre cette fermeté que doit t la justice du génie commun de la vertu, elle y est core obligée par son caractère particulier : à c qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tc qui demande, pour se soutenir, un esprit ferme et goureux, qui ne puisse être ébranlé par la comp sance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre faibl humaine, et une résolution arrêtée de ne s'écarter mais des maximes justement posées. Or il est clair pour soutenir cette égalité, il faut quelque chos ferme; autrement on déclinera tantôt à droite et ta à gauche : on regardera les visages contre le préc de la loi[1]; c'est-à-dire qu'on opprimera le faible est sans défense, et qu'on ne craindra d'entrepre que contre celui qui a du crédit.

En effet, il est remarquable que si l'on ne ma d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on même justement devient odieux. Par exemple, si magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances contre ceux qui lui déplaisent; si un bon droit lu rait toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche pa si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut ja se faire entendre, et se voit malheureusement distin d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont comm

[1] *Levit.*, XIX, 15.

c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé; l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien, même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte de ne lui servir que de prétexte; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personne, la justice qu'il refuse à l'un convainc d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice; c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires : tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de fermeté, parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois, c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

Concluons donc, chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable : mais pour descendre au détail de ces obligations, disons que le genre humain étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des autres de garder inviolablement la justice; mais que ceux qui ont en main, ou le tout, ou quelque partie de l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont obligés d'être fermes, non-seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourrait maintenant vous dire de quelle sorte et par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice,

tente la pudeur, affaiblit sa force, et corrompt enfin sa pureté? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible, que de connaître et de condamner les injustices des autres : nous les voyons détestées par une clameur universelle; mais se détacher de soi-même, pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandait ce grand géomètre[1], pour la remuer hors de son centre; mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvements irréguliers que l'intérêt y fait naître? Quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies? Mais, hélas! où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes, et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? La nature ne le donne pas, nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Évangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne faites « point à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit « fait[2]. » Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain : celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre de descendre de sa superbe hauteur, pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur? chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue des autres.

Je parle premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous, de la part de Dieu : O hommes! quels que

[1] Archimède de Syracuse. — [2] *Tob.*, IV, 15. *Luc.*, VI, 51.

vous soyez, et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans le repos d'une vie privée, soit que, vous tirant du pair, elle ait mis sur vos épaules, avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à rendre ; puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum*[1]. « Si « c'est véritablement que vous parlez de la justice, ju- « gez donc droitement, ô enfants des hommes ! » Permettez-moi, chrétiens, de paraphraser ces paroles, sans me départir toutefois du littéral, et de vous dire avec David : O hommes ! vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice ; dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens, on entend partout retentir ce nom sacré ; et si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts, vous ne cesserez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte, si vous regardez la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et que vous croyiez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes équitablement, et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt ; contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car en effet, chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique, que de crier à l'injustice, et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche, pendant que nous ne craignons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui ;

[1] *Ps.* LVII, 1.

que comme si les lois que nous implorons ne servaien qu'à nous protéger, et non pas à nous instruire de no obligations envers les autres ; et que la justice n'eût ét donnée comme un rempart pour nous couvrir, et no comme une borne posée pour nous arrêter, et comm une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réci proques.

Fuyons un si grand excès ; gardons-nous bien d'in troduire dans ce commerce des choses humaines ce abus tant réprouvé par les saintes Lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice : deux mesures deux balances, deux poids inégaux ; une grande mesur pour exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pou rendre ce que nous devons : car, comme dit le prophète « c'est une chose abominable devant le Seigneur[1]. » Ser vons-nous de cette mesure commune qui enferme l prochain avec nous dans la même règle de justice ; j veux dire, « faisons, chrétiens, comme nous voulon « qu'on nous fasse : c'est la loi et les prophètes[2]. » Gar dons l'égalité envers tous, et que le pauvre soit assuré pa son bon droit, autant que le riche par son crédit, et l grand par sa puissance : gardons-la en toutes choses et embrassons par un soin égal tout ce que la justice or donne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passan cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines sorte de dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu d savoir connaître ce que doit fournir notre source, et en suite de dispenser sagement ses eaux par tous les ca naux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordr toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple les dettes du jeu sont privilégiées ; et comme si ses loi

[1] *Prov.*, XX, 23. — [2] *Matth.*, VII, 17.

étaient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle, non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux, mais du moins pour payer exactement; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe : ou bien, si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain : vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, dieu du monde et de la cour, le plus ancien, le plus décrié, et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde : on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire de s'en défier? mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges?

« Parcourez, dit le prophète Jérémie, toutes les rues « de Jérusalem, considérez attentivement, et cherchez « dans toutes ses places, si vous trouverez un homme « droit et de bonne foi. S'il y en a quelqu'un qui jure « par moi, en disant, Vive le Seigneur! il se servira « faussement de ce serment même : » *Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem... Quod si etiam, Vivit Dominus, dixerint, et hoc falso jurabunt*[1]. On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne regarde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience, quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le parjure, di- « sait Salvien, n'était plus un genre de crime, mais une « façon de parler : » *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis*[2]. Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir : on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différents, que la justice, repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se re- « tirer, comme dit le prophète Isaïe : la vérité tombe « par terre, et ne peut plus percer de si grands obstacles,

[1] *Jerem.*, v, 1, 2. — [2] *Sap.*, lib. IV, *de Guber. Dei*, n° 11.

« ni trouver aucune place parmi les hommes : » *Et conversum est rerorsum judicium, et justitia longe stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi*[1].

Dans cette corruption presque universelle, que l'intérêt a faite dans le monde, si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice! ouvrage digne du grand génie du monarque qui nous honore de son audience, puisses-tu être aussi heureusement accomplie, que tu as été sagement entreprise! Il n'y a rien, messieurs, de plus nécessaire au monde, que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice : car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre, que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ses bornes, se met si fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider; et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes pleins d'intérêts et de passions, veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante régularité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire,

[1] *Is.*, LIX, 14.

qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et qui est entièrement inutile. En effet, écoutez, messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis*[1] : « Trompons, disent-« ils, l'homme juste : » remarquez cette raison ; « parce « qu'il nous est inutile : » il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi, comme vous voyez, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser; ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissance du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main; faites-vous honneur, c'est trop peu dire, déchargez votre âme, et délivrez votre conscience en la protégeant : la vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour cela, dit le grand « pape saint Grégoire, que la puissance a été donnée à

[1] *Sap.*, II, 12.

« nos maîtres, afin que ceux qui veulent le bien soient « aidés, et que les voies du ciel soient dilatées : » *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat*[1]. Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice : car il est vrai que c'est la trahir, que de travailler faiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Écriture donne au roi Salomon au commencement de son règne; elle dit ces mots : « Salomon s'assit dans le trône du Seigneur, « en la place de David son père, et il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium Domini, pro David patre suo, et cunctis placuit*[2]. Remarquons ici en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion, mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement

[1] *Epist.* LXV, *ad Mauric. Aug.* — [2] I. *Par.*, XXIX, 23.

une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc, dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires, et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande connaissance, la même Écriture relève son style, et parle de lui en ces termes : « Tout Israël entendit que le roi jugeait droitement, et « ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu « était en lui pour rendre justice : » *Audivit itaque omnis Israël judicium quod rex judicasset, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* [1]. Sa mine haute et relevée le faisait aimer; sa justice le faisait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiraient sous sa protection, et les méchants appréhendaient son bras et ses yeux, qu'ils voyaient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connaître la vérité. La sagesse de Dieu était en lui, et l'amour qu'il avait pour la justice lui faisait trouver les moyens de la bien connaître : c'est la seconde qualité que la justice demande; et j'ai promis aussi de la traiter dans ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Genèse qu'il parla en cette sorte : « Le cri contre « l'iniquité de Sodome et de Gomorrhe s'est augmenté, « et leurs crimes se sont aggravés jusqu'à l'excès. Je « descendrai, et je verrai s'ils ont fait selon la clameur

[1] III. *Reg.*, III, 28.

« qui est venue contre eux jusqu'à moi, ou si leurs « œuvres sont contraires, afin que je le sache au vrai : » *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam et videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint; an non est ita, ut sciam*[1]. Saint Isidore de Damiette et, après lui, le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles[2] : Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles : toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descendrai et je verrai; » afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances; puisque celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition, et vient en personne pour voir. C'est, messieurs, en cette sorte que le Très-Haut se rabaisse pour nous enseigner; et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement, en disant, « Le cri est venu à moi, » il leur montre que leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout; mais en ajoutant après, « Je « descendrai et je verrai, » il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter; mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

[1] *Gen.*, XVIII, 20, 21. — [2] *S. Isidor. Epist.*, lib. I, *ep.* CCCX. *S. Greg. Moral.*, lib. XIX, cap. XXV.

Ajoutons, s'il vous plaît, messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente; il faut chercher de soi-même et aller au-devant de la vérité, si nous voulons la connaître et la découvrir : car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit; il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour monter à cette hauteur où ils sont placés : mais plutôt il faut qu'ils descendent, pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : Je descendrai et je verrai; c'est-à-dire, qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faîte où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnaître les choses de plus près, et recueillir de çà et de là les traces dispersées de la vérité : et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu'il avait le cœur étendu comme le sable de la mer : *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris*[1]; c'est-à-dire qu'il était capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et éviter les surprises.

Il est certain, chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David, pénétré de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir son fils et son successeur, et, parmi plusieurs graves avertissements, il lui

[1] III. *Reg.*, IV, 29.

donne celui-ci, très-considérable : « Prenez garde, lui « dit-il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous « faites, et de quel côté vous vous tournerez : » *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris*[1]. De même que s'il eût dit : Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit, ni vous donner des impressions contraires à la vérité ; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : « afin, dit-il, que le Seigneur soit avec vous, et con- « firme toutes ses promesses touchant la félicité de votre « règne : » *Ut confirmet Dominus universos sermones suos*[2].

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon, son successeur ; et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute élévation où il se voyait, avec ce malheur attaché, que, dans cette multitude infinie qu'il voyait s'empresser autour de lui, il n'y en avait presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance ; et il vit aussi que la défiance jetait l'esprit dans l'incertitude, et fermait d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avait rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu, vous avez fait régner votre serviteur « en la place de David, mon père ; et moi je suis un petit « enfant, qui ne sais ni par où il faut commencer, ni

[1] III. *Reg.*, II, 3. — [2] *Ibid.*, III, 4.

« par où il faut sortir des affaires : » *Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum*[1]. Ne croyez pas, chrétiens, qu'il parlât ainsi par faiblesse : il parlait et il agissait dans ses conseils avec la plus haute fermeté; et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il était le maître. Mais, tout sage et tout absolu qu'il était, il voyait qu'en la présence de Dieu toute cette force n'était que faiblesse, et que toute cette sagesse n'était qu'une enfance : *Ego autem sum puer parvulus;* et il n'attend que du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi, le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, ô Dieu, à votre serviteur « un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, « et discerner entre le bien et le mal : car autrement « qui pourrait conduire cette multitude infinie? » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum : quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum*[2] ?

Vous voyez bien, chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité, et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile : par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu; car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive : c'est donc qu'il considérait que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations; et que ce n'est pas toujours la faiblesse du génie, mais souvent même sa force qui fait que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans

[1] III. *Reg.*, 7. — [2] *Ibid.*, 9.

vouloir jamais revenir. *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus*[1] : « L'in-« sensé ne reçoit point les paroles de prudence, si vous « ne lui parlez selon ce qu'il a dans le cœur : » De là vient que, regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile; c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques, qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile : c'est une des principales parties de la félicité du monde; l'Ecclésiatique l'avait bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui a trouvé un ami fidèle, et qui ra-« conte son droit à une oreille attentive!» *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti*[2]! Ce grand homme a joint ensemble dans ce seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine : l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle à qui l'on puisse demander un bon conseil; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons : « L'oreille qui « écoute et l'œil qui voit, c'est le Seigneur qui les a « faits : » *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque*[3]. Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs; et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quel-

[1] *Prov.*, XVIII, 2. — *Eccl.*, XXV, 12. — *Prov.*, XX, 12.

qu'un; mais il semble que la justice, voulant les récompenser de cette importune nécessité où elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également : qui est celui de prêter l'oreille avec patience, et de peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu.

Mais après avoir exposé de quelle importance il est que les personnes publiques recherchent la vérité, avec quelle force et de quelle voix ne faudrait-il pas nous élever contre ceux qui entreprendraient de l'obscurcir par leurs faux rapports? Qu'attentez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? Quoi! vous voulez ôter la lumière au monde, et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre! Vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres; et, non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes : vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince, est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics; car le vrai trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, messieurs, comme vous parlez, surtout dans la cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air : » *Sermo obscurus*

in vacuum non ibit[1]. Chacun écoute, et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot, qui donne tant à penser par son obscurité affectée peut avoir des suites terribles ; et il n'y a rien de plus criminel que de vouloir couvrir de nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT.

Ce serait ici, chrétiens, qu'il faudrait vous faire voir que la justice n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère ; [qu'elle] doit être exercée avec quelque tempérament, et qu'elle-même devient inique et insupportable, quand elle use de tous ses droits : *Summum jus, summa injuria*[2]. La droite raison, qui est sa guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois ; et il me serait aisé de vous faire voir que la bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais, comme le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts ; autrement, notre nature ayant tant de faible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudrait et que tout le monde rompît avec nous,

[1] *Sap.*, I, 11. — [2] *Terent., Heautontimorum., act.* IV, *scen.* IV.

et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent la même justice qui nous fait entrer en société, nous oblige, en faveur de cette union, à nous supporter en beaucoup de choses[1]. Comme la faiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'Apôtre : « Supportez-vous « mutuellement en charité[2], et portez le fardeau les « uns des autres : » *Alter alterius onera portate*[3]; et cette charité et facilité, qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il faut le dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentiments et à leurs humeurs; et dans ce faîte où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les faiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence; et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevaient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis : *Audivimus quod reges domus Israël clementes sint*[4] : « Les rois de la maison d'Israël ont la réputation « d'être cléments. » Au seul non de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise, et je ne puis

[1] *Eph.*, IV, 2. — [2] *Colos.*, III, 15. — [3] *Gal.*, VI, 2. — [4] III. *Reg.*, XX, 31.

taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : *In hilaritate vultus regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus,* dit le sage Salomon [1] ; c'est-à-dire : « La sérénité du « visage du prince, c'est la vie de ses sujets, et sa clé- « mence est semblable à la pluie du soir. » A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes, qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour, et rafraîchir la terre, que l'ardeur du soleil avait desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes ; puisque c'est là en effet que le jour décline, et que la raison n'éclaire plus ? Selon cette explication, la rosée du matin, ce serait la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir serait le pardon accordé aux fautes ; et ainsi Salomon nous ferait entendre que, pour réjouir la terre, et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui y manquent, pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, messieurs, et en certaines rencontres : car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières ? Ainsi ne nous mêlons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence ; mais contentons-nous de remar-

[1] *Prov.*, XVI, 15.

quer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déracciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et sacrifie à un faux honneur tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées, peut-on être chrétien et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affaiblir les résolutions[1]? Je ne puis presque plus retenir mon cœur; et si je ne songeais où je suis, je me laisserais épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une faiblesse; mais, dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie, et quelquefois il néglige; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables sujets que Théodose le Grand se tenait obligé, dit saint Ambroise, quand on le priait de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux, et illustre par ses conquêtes, non-

[1] Bossuet a ici en vue l'édit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679. [*Édit. de Déforis.*]

moins que par sa piété, jugeait avec Salomon, « qu'il « était plus beau et plus glorieux de surmonter sa co- « lère, que de prendre des villes et de défaire des ar- « mées[1]; et c'est alors, dit le même Père, qu'il était « plus porté à la clémence, quand il se sentait ému par « un plus vif ressentiment : » *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cum rogaretur ignoscere; et tunc propior erat veniæ, cum fuisset commotio major iracundiæ*[2].

Que si les personnes publiques, contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes, à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentiments : la justice chrétienne le demande d'eux, et ne donne point de bornes à leur indulgence. « Par- « donne, dit le Fils de Dieu[3], je ne dis pas jusqu'à sept « fois, mais jusqu'à septante-sept fois; » c'est-à-dire, pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour : c'est là que les vengeances sont infinies; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par politique : on croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre, sur la fin de ce discours, cette maxime antichrétienne, que je pourrais peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère, que nous avons trop méritée : et

[1] *Prov.*, XVI, 32. — [2] *Orat de obit, Theod.*, n° 13. — [3] *Matth.*, XVIII, 22

comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, chrétiens; apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce : car, si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes, et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté : c'est de supporter les faiblesses, et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande : c'est d'épargner la misère : je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation, que d'exiger une dette; et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avait bien compris cette vérité, lorsque, ayant été envoyé par le roi Artaxercès pour être gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non-seulement quels étaient les droits de sa charge, mais encore quelles étaient les forces du peuple : « il vit que les capitaines « généraux, qui l'avaient précédé dans cet emploi, « avaient trop foulé ce pauvre peuple : » *Duces gravaverunt populum;* « mais surtout, comme il est assez or« dinaire, que leurs ministres insolents l'avaient entiè-

« rement épuisé : » *Sed et ministri eorum depresserunt populum*[1]. Voyant donc ce peuple qui n'en pouvait plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager; et, bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avaient fait les généraux ses prédécesseurs, il crut qu'il devait remettre, comme porte le texte sacré[2], beaucoup des droits qui lui étaient dus légitimement : et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-« vous de moi en bien, à proportion des grands avan-« tages que j'ai causés à ce peuple : » *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic*[3]. C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance. C'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant ses autels : et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face[4], a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage ; et croyons que les princes qui ont le cœur grand, sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles ; mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré, en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire

[1] II. *Esdr.*, v. 14, 15. — [2] *Ibid.*, 10, 18. — [3] *Ibid.*, v, 19. — [4] *Cor.*, 1, 29.

beaucoup d'heureux, et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien : car comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé à chrétiens, de leur donner un grand cours, et de leur faire une ouverture large et spacieuse; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit sitôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnaître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les rois même ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent : il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous, qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, chrétiens, mettons plus haut notre confiance. « En Dieu seul est la bonté véritable : » *Nemo bonus, nisi unus Deus*[1]. En lui seul abonde le bien; lui seul le peut et le veut répandre sans bornes, et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon. Ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui : nous n'estimons que les biens du monde; nous n'admirons que les grandeurs de la fortune; et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfants

[1] *Marc.*, x, 18.

est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes, ni les couronnes soient les plus illustres présents du ciel : car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles : voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présents indifféremment à ses ennemis et à ses amis : regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles : voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses : c'est ravilir la majesté que de demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il veut nous donner ; et nous soupirons encore après des biens périssables ! Non, mes frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre, ne lui demandons rien moins que lui-même : nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette Majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté, afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ : un roi juste qui rétablisse les lois ; un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté, avec la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Combien depuis le péché nous sommes naturellement portés au mal, et combien la vertu nous est difficile. Impuissance de la loi pour nous soulager dans nos infirmités; comment n'est-elle propre qu'à augmenter le crime et qu'à nous donner la mort. De quelle manière elle nous fait sentir notre impuissance et le besoin que nous avons de la grâce. Chaste délectation, esprit vivifiant, caractère distinctif de la nouvelle alliance. Pourquoi la crainte ne peut-elle changer les cœurs? Amour que nous devons à Dieu; excès de notre ingratitude.

Littera occidit; Spiritus autem civificat.

La lettre tue ; mais l'Esprit vivifie.

II. Cor., III, 6.

A la vérité, le sang du Sauveur nous avait réconciliés à notre grand Dieu par une alliance perpétuelle; mais il ne suffisait pas pour notre salut que cette alliance eût été conclue, si ensuite elle n'eût été publiée. C'est pourquoi Dieu a choisi ce jour, où les Israélites étaient assemblés par une solennelle convocation, pour y faire publier hautement le traité de la nouvelle alliance qu'il lui plaît contracter avec nous; et c'est ce que nous montrent ces langues de feu qui tombent d'en haut sur les saints apôtres : car d'autant que la nouvelle alliance, selon les oracles des prophéties, devait être solennellement publiée par le ministère de la prédication; le Saint-Esprit descend en forme de langues, pour nous faire entendre par cette figure : qu'il donne de nouvelles langues aux saints apôtres; et qu'autant qu'il remplit de personnes, il établit autant de hérauts qui publieront les articles de l'alliance et les commandements de

la loi nouvelle partout où il lui plaira de les envoyer.

C'est donc aujourd'hui, chrétiens, que la loi nouvelle a été publiée : aujourd'hui la prédication du saint Évangile a commencé d'éclairer le monde : aujourd'hui l'Église chrétienne a pris sa naissance : aujourd'hui la loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste ; les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit envoyé du ciel se fait lui-même des hosties raisonnables et des sacrifices vivants des cœurs des disciples.

Il est très-certain, bienheureuse Marie, que vous fûtes la principale de ces victimes ; impétrez-nous l'abondance du Saint-Esprit qui vous a aujourd'hui embrasée. Sainte mère de Jésus-Christ, vous étiez déjà tout accoutumée à le sentir présent en votre âme; puisque déjà sa vertu vous avait couverte lorsque l'ange vous salua de la part de Dieu, vous disant : *Ave, Maria.*

Entrons d'abord en notre matière; elle est si haute et si importante, qu'elle ne me permet pas de perdre le temps à vous faire des avant-propos superflus. Je vous ai déjà dit, chrétiens, que la fête que nous célébrons en ce jour, c'est la publication de la loi nouvelle : et de là vient que la prédication, par laquelle cette loi se doit publier, est commencée aujourd'hui dans Jérusalem, selon cette prédiction d'Isaïe : « La loi sortira de Sion, « et la parole de Dieu de Jérusalem[1]. » Mais, bien qu'elle dût être commencée dans Jérusalem, elle ne devrait pas y être arrêtée : de là elle devait se répandre dans toutes les nations et dans tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre. Comme donc la loi nouvelle de notre Sauveur n'était pas faite pour un seul peuple, cer-

[1] *Is.*, II, 3.

tainement il n'était pas convenable qu'elle fût publiée en un seul langage. C'est pourquoi le texte sacré nous enseigne que les apôtres prêchant aujourd'hui, bien que leur auditoire fût ramassé d'une infinité de nations diverses, chacun y entendait son propre idiome et la langue de son pays. Par où le Saint-Esprit nous enseigne que si à la tour de Babel, l'orgueil avait autrefois divisé les langues[1], l'humble doctrine de l'Évangile les allait aujourd'hui rassembler; qu'il n'y en aurait point de si rude ni de si barbare, dans laquelle la vérité de Dieu ne fût enseignée; que l'Église de Jésus-Christ les parlerait toutes; et que si, dans le Vieux Testament, il n'y avait que la seule langue hébraïque qui fût l'interprète des secrets de Dieu, maintenant, par la grâce de l'Évangile, toutes les langues seraient consacrées, selon cet oracle de Daniel : « Toutes les langues serviront au Seigneur[2]. » Par où vous voyez, chrétiens, la merveilleuse conduite de Dieu, qui ordonne, par un très-sage conseil, que la loi qui devait être commune à toutes les nations de la terre, soit publiée dès le premier jour en toutes les langues.

Imitons les saints apôtres, mes frères, et publions la loi de notre Sauveur avec une ferveur céleste et divine. Je vous dénonce donc, au nom de Jésus, que, par la descente du Saint-Esprit, vous n'êtes plus sous la loi mosaïque, et que Dieu vous a appelés à la loi de grâce : et afin que vous entendiez quelle est la loi dont on vous délivre, et quelle est la loi que l'on vous impose, je vous produis l'apôtre saint Paul, qui vous enseignera cette différence. « La lettre tue, dit-il, et l'Esprit vivifie. » La lettre, c'est la loi ancienne; et l'Esprit, comme vous le verrez, c'est la loi de grâce : et ainsi, en suivant l'a-

[1] *Genes.*, XI, 9. — [2] *Dan.*, VII, 14.

pôtre saint Paul[1], faisons voir, avec l'assistance divine, que la loi nous tue par la lettre, et que la grâce nous vivifie par l'Esprit.

PREMIER POINT.

Et, pour pénétrer le fond de notre passage, il faut examiner avant toute chose quelle est cette lettre qui tue, dont parle l'Apôtre. Et premièrement il est assuré qu'il parle très-évidemment de la loi : mais d'autant qu'on pourrait entendre ce texte de la loi cérémonielle, comme de la circoncision, et des sacrifices dont l'observation tue les âmes, ou même de quelques façons de parler figurées qui sont dans la loi, et qui ont un sens très-pernicieux, quand on les veut prendre trop à la lettre ; à raison de quoi on peut dire que la loi, en quelques-unes de ses parties, est une lettre qui tue : pour ne vous point laisser en suspens, je dis que l'Apôtre parle du Décalogue, qui est la partie de la loi la plus sainte. Oui, ces dix commandements si augustes qui défendent le mal si ouvertement, c'est ce que l'Apôtre appelle la lettre qui tue ; et je le prouve clairement par ce texte : car après avoir dit que la lettre tue, immédiatement après, parlant de la loi, il l'appelle « un ministère de « mort taillé en lettres dans la pierre : » *ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus*[2]. Le ministère de mort, c'est sans doute la lettre qui tue ; et la lettre taillée dans la pierre, ne sont-ce pas les deux tables données à Moïse, où la loi était écrite du doigt de Dieu ? C'est donc cette loi donnée à Moïse, cette loi si sainte du Décalogue, que l'Apôtre appelle ministère de mort, et par conséquent la lettre qui tue. C'est pourquoi, dans l'épître aux Romains, il l'appelle expressément « une loi de mort[3] »

[1] II. *Cor.* III, 6. — [2] *Ibid.*, III, 7. — [3] *Rom.*, VII, 6.

et une loi de damnation : il dit que « la force du péché « est dans la loi[1]; que le péché est mort sans la loi, et « que la loi lui donne la vie; que le péché nous trompe « par le commandement de la loi[2], » et quantité d'autres choses de même force.

Que dirons-nous ici, chrétiens? Quoi! ces paroles si vénérables : « Israël, je suis le Seigneur ton Dieu; tu « n'auras point d'autres dieux devant moi[3] : » sont-elles donc une lettre qui tue? et une loi si sainte méritait-elle un pareil éloge de la bouche d'un apôtre de Jésus-Christ? Tâchons de démêler ces obscurités, avec l'assistance de cet Esprit Saint qui a rempli aujourd'hui les cœurs des apôtres. Cette question est haute, elle est difficile; mais comme elle est importante à la piété, Dieu nous fera la grâce d'en venir à bout. Pour moi, de crainte de m'égarer, je suivrai pas à pas le plus éminent de tous les docteurs, le plus profond interprète du grand apôtre, je veux dire l'incomparable saint Augustin, qui explique divinement cette vérité dans le premier livre à Simplicien, et dans le livre de l'Esprit et de la lettre. Rendez-vous attentifs, chrétiens, à une instruction que j'ose appeler la base de la piété chrétienne.

Quand l'Apôtre parle ainsi de la loi, quand il l'appelle une lettre qui tue et qui donne au péché de nouvelles forces, croyez qu'il ne songe pas à blâmer la loi; mais il déplore la faiblesse de la nature. Si donc vous voulez entendre l'Apôtre, apprenez premièrement à connaître les langueurs mortelles qui nous accablent depuis la chute du premier père, dans lequel, comme dans la tige du genre humain, toute la race des hommes a été gâtée par une corruption générale.

Et pour mieux comprendre nos infirmités, considé-

[1] I. *Cor.*, XV, 56. — [2] *Rom.*, VII, 8, 9, 11. — [3] *Deut.*, V, 6, 7.

rons, avant toutes choses, quelle était la fin à laquelle notre nature était destinée. Certes, puisqu'il avait plu à notre grand Dieu de laisser tomber sur nos âmes une étincelle de ce feu divin qui éclaire les créatures intelligentes, il est sans doute que nos actions devaient être conduites par la raison. Or il n'y avait rien de plus raisonnable que de consacrer tout ce que nous sommes à celui dont la libéralité nous a enrichis ; et partant, notre inclination la plus naturelle devait être d'aimer et de servir Dieu : c'est à quoi tout l'homme devait conspirer. D'où passant plus outre, je dis que, les sens étant inférieurs à l'intelligence, il fallait aussi que les biens sensibles le cédassent aux biens de l'esprit; et ainsi, pour mettre les choses dans un bon ordre, les affections de l'homme devaient être tellement disposées, que l'esprit dominât sur le corps, que la raison l'emportât sur les sens, et que le Créateur fût préféré à la créature. Vous voyez bien qu'il n'y a rien de plus juste : et si la nature humaine était droite, telles devraient être ses inclinations.

Mais, ô Dieu, que nous en sommes bien éloignés! et que cette belle disposition est étrangement pervertie; puisque, par le désordre de notre péché, nos inclinations naturelles se sont tournées aux objets contraires ! car certainement la plupart des hommes suit l'inclination naturelle. Or il n'est pas difficile de voir qu'est-ce qui domine le plus dans le monde. La première vue, n'est-il pas vrai, c'est qu'il n'y a que les sens qui règnent, que la raison est opprimée et éteinte? elle n'est écoutée qu'autant qu'elle favorise les passions; nous n'avons d'attachement qu'à la créature ; et si nous suivons le cours de nos mouvements, nous en viendrons bientôt à oublier Dieu. Qu'ainsi ne soit! regardez quel était le monde avant que l'on y eût prêché l'Évangile. Où était en ce

temps-là le règne de Dieu, et à qui est-ce qu'on présentait de l'encens? Qui ne sait que l'idolâtrie avait tellement infecté la terre, qu'il semblait que ce grand univers fût changé en un temple d'idoles? Qui n'est saisi d'horreur, en voyant cette multiplicité de dieux inventée pour rendre méprisable le nom de Dieu? qui ne voit en ce nombre prodigieux de fausses divinités l'étrange débordement de notre nature, qui renonçant à son époux véritable, à la manière d'une femme impudique, s'abandonnait à une infinité d'adultères par une insatiable prostitution? Car il est très-certain que l'idolâtrie n'avait rien laissé d'entier sur la terre : c'était le crime de tout le monde; et encore que Dieu se fût réservé un petit peuple dans la Judée, toutefois nous savons que ce peuple, qui était le seul, dans toute la terre habitable, instruit dans la véritable religion, était si fort porté à quitter son Dieu, que ni ses miracles, quoique très-visibles; ni ses promesses, quoique très-magnifiques; ni ses châtiments, quoique très-rigoureux, n'étaient pas capables de retenir cette inclination furieuse qu'ils avaient de courir après les idoles : tant il est vrai que le genre humain, par le vice de son origine, est devenu enclin naturellement à mépriser Dieu; et voyez-le par une expérience si universelle. Et d'où vient cette inclination naturelle, si contraire à notre première institution, sinon de la contagion du premier péché, par lequel la source des hommes étant infectée, la corruption nous est passée en nature?

Ah! fidèles, ne craignons pas de confesser nos infirmités : que ceux-là en rougissent, qui ne savent pas le remède, qui ne connaissent pas le Libérateur. Pour nous, n'appréhendons pas de montrer nos plaies; et avouons que notre nature est extrêmement languissante : et comment pourrions-nous le nier? Quand nous vou-

drions le dissimuler ou le taire, toute notre vie crierait contre nous; nos occupations ordinaires témoignent assez où tend la pente de notre cœur. D'où vient que tous les sages s'accordent que le chemin du vice est glissant? d'où vient que nous connaissons par expérience, que non-seulement nous y tombons de nous-mêmes, mais encore que nous y sommes comme entraînés? au lieu que pour monter à cette éminence, où la vertu établit son trône, il faut se roidir, et bander les nerfs avec une incroyable contention. Après cela, est-il malaisé de connaître où nous porte le poids de notre inclination dominante? et qui ne voit que nous allons au mal naturellement; puisqu'il faut faire effort pour nous en tirer, et que nous n'en pouvons sortir qu'avec peine? De là vient que la doctrine de l'Évangile, qui ne peut repaître que l'entendement, ne tient presque point à notre âme : au contraire, les choses sensibles y font de profondes impressions. J'en appelle, chrétiens, à vos consciences. Quelquefois quand vous entendez discourir des mystères du royaume de Dieu, ne vous sentez-vous pas échauffés? vous ne concevez que de grands desseins : faut-il faire le premier pas de l'exécution, n'est-il pas vrai que le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage qui ne prend pas à sa matière? Il est vrai : nous sentons je ne sais quel instinct en nous-mêmes, qui voudrait, ce nous semble, s'élever à Dieu; mais nous sentons aussi un torrent de cupidités opposées, qui nous entraînent et qui nous captivent. De là les gémissements de l'Apôtre[1] et de tous les vrais serviteurs de Dieu, qui se plaignent qu'ils sont captifs; et que, malgré tous leurs bons désirs, ils éprouvent continuellement en eux-mêmes une

[1] *Rom.*, VII, 23.

certaine résistance à la loi de Dieu, qui les presse et qui les tourmente. Et partant, qui donc serait si superbe, qui, voyant l'apôtre saint Paul ainsi vivement attaqué, ne confesserait pas devant Dieu, dans l'humiliation de son âme, que vraiment notre maladie est extrême, et que les plaies de notre nature sont bien profondes?

Je sais que l'orgueilleuse sagesse du monde ne goûtera pas cette humble doctrine du christianisme. La nature, quoique impuissante, n'a jamais été sans flatteurs, qui l'ont enflée par de vains éloges; parce qu'en effet ils ont vu en elle quelque chose de fort excellent : mais ils ne se sont point aperçus qu'il en était comme des restes d'un édifice très-régulier et très-magnifique, renversé maintenant et porté par terre; mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte. Ainsi nous voyons encore en notre nature, quoique malade, quoique disloquée, quelques traces de sa première institution; et la sagesse humaine s'étant bien voulu tromper par cette apparence, encore qu'elle y remarquât des défauts visibles, elle a mieux aimé couvrir ses maux par l'orgueil, que de les guérir par l'humilité. J'avoue même que les hommes, pour la plupart, ne remarquent pas, comme il faut, cette résistance dont nous parlons; mais combien y a-t-il de malades qui ne sentent pas leur infirmité! Cela, cela, fidèles, c'est le plus dangereux effet de nos maladies, que nous sommes réduits aux abois, et qu'une folle arrogance nous persuade que nous sommes en bonne santé : c'est en cela que je suis plus malade, que je ne sais pas déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur; faible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux.

Et d'ailleurs je ne m'étonne pas si, vivant comme nous vivons, nous ne sentons pas la guerre éternelle

que nous fait la concupiscence. Lorsque vous suivez en nageant le cours de la rivière qui vous conduit, il vous semble qu'il n'y a rien de si doux ni de si paisible; mais si vous remontez contre l'eau, si vous vous opposez à sa chute, c'est alors, c'est alors que vous éprouvez la rapidité de son mouvement. Ainsi je ne m'étonne pas, chrétien, si menant une vie paresseuse, si ne faisant aucun effort pour le ciel, si ne songeant point à t'élever au-dessus de l'homme, pour commencer à jouir de Dieu, tu ne sens pas la résistance de la convoitise; c'est qu'elle t'emporte toi-même avec elle : vous marchez ensemble d'un même pas, et vous allez tous deux dans la même voie : ainsi son impétuosité t'est imperceptible.

Un saint Paul, un saint Paul la sentira mieux; parce-qu'il a ses affections avec Jésus-Christ : les inclinations charnelles le blessent, parce qu'il aime la loi du Sauveur; tout ce qui s'y oppose, lui devient sensible. Aspirons à la perfection chrétienne : suivons un peu Jésus-Christ dans la voie étroite, et bientôt notre expérience nous fera reconnaître notre infirmité. C'est alors qu'étant fatigués par les opiniâtres oppositions de la convoitise, nous confesserons que les forces nous manquent si la grâce divine ne nous soutient. Car enfin ce n'est pas un ouvrage humain de dompter cet ennemi domestique qui nous persécute si vivement, et qui ne nous donne aucun relâche. Étant ainsi déchirés en nous-mêmes, nous nous consumons par nos propres efforts; plus nous pensons nous pouvoir relever par notre naturelle vigueur, et plus elle se diminue; comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire, il s'imagine qu'en se levant il sera un peu allégé; il achève de perdre son peu de force par un travail qu'il ne peut supporter; et, après qu'il s'est beaucoup tour-

menté à traîner ses membres appesantis avec une ex trême contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais. Ainsi en est-il de nos volontés, si elles ne sont secourues par la grâce. Or la grâce n'est point par la loi : car si la grâce était par la loi, c'es en vain que Jésus-Christ serait mort; et ce grand scan dale de la croix serait inutile. C'est pourquoi l'évan géliste nous dit : « La loi a été donnée par Moïse; mais « la grâce et la vérité a été faite par Jésus-Christ[1]. » D'où je conclus que, sous le Vieux Testament, tous ceux qui obéissaient à la grâce, c'était par le mérite de Jésus-Christ; et de là ils appartenaient au christianisme, parce que la grâce ni la justice n'est point par la loi. Et de là, pour revenir à mon texte, j'infère avec l'Apôtre : que « la lettre tue. » Voyez si je prouverai bien ce que je propose, et renouvelez vos attentions.

Insistons toujours aux mêmes principes. Et ainsi, pour revenir à notre passage, figurez-vous cet homme malade, que je vous dépeignais tout à l'heure; cet homme tyrannisé par ses convoitises, cet homme impuissant à tout bien, qui, selon le concile d'Orange, « n'a « rien de son crû que le mensonge et le péché[2] : » que produira la loi en cet homme, puisqu'elle ne peut lui donner la grâce? elle parle, elle commande, elle tonne, elle retentit aux oreilles d'un ton puissant et impétueux; mais que sert de frapper les oreilles, puisque la maladie est au cœur? Je ne craindrai point de le dire : si vous n'ajoutez l'esprit de la grâce; je ne craindrai point de le dire, tout ce bruit de la loi ne fait qu'étourdir le pauvre malade : elle l'effraye, elle l'épouvante; mais il vaudrait bien mieux le guérir, et c'est ce que la loi ne

[1] *Joan.*, I, 17. — [2] *Conc. Arausic.*, II, *Can.*, XXII, *Labb.*

peut faire. Quel est donc l'avantage qu'apporte la loi? Elle fait connaître le mal, elle allume le flambeau devant le malade, elle lui montre le chemin de la vie : « Fais ceci et tu vivras, » lui dit-elle : *Hoc fac, et vives*[1]. Mais à quoi sert de montrer à ce pauvre paralytique qui est au lit depuis trente-huit ans; à quoi sert que vous lui montriez l'eau miraculeuse qui peut le guérir? *Hominem non habeo*[2] : « Je n'ai personne, » dit-il; il est immobile, il faut le porter : et il est impossible que la loi le porte.

Mais la loi, direz-vous, n'a-t-elle donc aucune énergie? Certes, son énergie est très-grande; mais très-pernicieuse à notre malade. Que fait-elle? Elle augmente la connaissance, et cela même augmente le crime : elle me commande de la part de Dieu, elle me fait comprendre ses jugements. Avant la loi, je ne connaissais pas que Dieu fût mon juge, ni qu'il prît la qualité de vengeur des crimes; mais la loi me montre bien qu'il est juge, puisqu'il daigne bien être législateur. Mais enfin que produit cette connaissance? Elle fait que mon péché est moins excusable, et ma rébellion plus audacieuse. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que « le péché « a abondé par la loi[3], » qu'elle lui donne de nouvelles forces, « qu'elle le fait vivre[4]; » parce qu'à tous les autres péchés elle ajoute la désobéissance formelle, qui est le comble de tous les maux. De cette sorte, que fait la loi? Elle lie les transgresseurs par des malédictions éternelles; parce qu'il est écrit dans cette loi même : « Maudit est celui qui n'observe pas ce qui est commandé « dans ce livre[5]. »

A présent, ne voyez-vous pas clairement toute la force

[1] *Luc.*, x, 28. — [2] *Joan.*, v, 7. — [3] *Rom.*, v, 20. — [4] *Ibid.*, vii, 9. — [5] *Deut.*, xxvii, 26.

du raisonnement de l'Apôtre? car la loi ne nous touchant qu'au dehors, elle n'a pas la force de nous soulager; et sortant de la bouche de Dieu, elle a la force de nous condamner. La loi donc, considérée en cette manière, qu'est-ce autre chose qu'une lettre qui ne soutient pas l'impuissance, mais qui condamne la rébellion; « qui « ne soulage pas le malade, mais qui témoigne contre « le pécheur? » *non adjutrix legentium, sed testis peccantium*, dit saint Augustin[1] : mais cet excellent docteur passe bien plus outre, appuyé sur la doctrine du saint apôtre.

Achevons de faire connaître à l'homme l'extrémité de sa maladie, afin qu'il sache mieux reconnaître la miséricorde infinie de son médecin. Nous avons dit que notre plus grand mal, c'est l'orgueil. Que fait le commandement à un orgueilleux? Il fait qu'il se roidit au contraire, comme une eau débordée qui s'irrite par les obstacles : et d'où vient cela? C'est à cause que l'orgueilleux n'affecte rien tant que la liberté, et ne fuit rien tant que la dépendance: c'est pourquoi il se plaît à secouer le joug; il aime la licence, parce qu'elle semble un débordement de la liberté. Notre âme donc étant inquiète, indocile et impatiente, la vouloir retenir par la discipline, c'est la précipiter davantage. Avouons la vérité, chrétiens; nous trouvons une certaine douceur dans les choses qui nous sont défendues : tel ne se souciera pas beaucoup de la chair, qui la trouvera plus délicieuse pendant le carême. La défense excite notre appétit, et par ce moyen fait naître un nouveau plaisir; et quelle est la cause de ce plaisir, si ce n'est celle que je viens de vous rapporter : c'est-à-dire cette vaine ostentation d'une liberté indocile et licencieuse qui est si douce à un orgueilleux,

[1] *De divers. Quest. ad Simplician.* lib. I, Quæst. v, n° 7.

et qui fait que l'objet de ses passions « lui plaît d'au-« tant plus qu'il lui est moins permis ? » *Tanto magis libet, quanto minus licet*, dit saint Augustin[1]; et c'est ce que veut dire l'Apôtre aux Romains : « Le péché, prenant « occasion du commandement, m'a trompé, et m'a fait « mourir[2]. » Le péché prenant occasion du commandement, il m'a trompé par cette fausse douceur que la défense fait naître. Elle est vaine, elle est fausse, il est vrai, mais très-charmante à une âme superbe ; et c'est par cette raison qu'elle trompe facilement. Reprenons donc maintenant ce raisonnement : La loi, par la défense, augmente le plaisir de mal faire, et par là excite la convoitise ; la convoitise me donne la mort : et partant la loi me donne la mort, non point certes par elle-même, mais par la malignité du péché qui domine en moi. « En sorte que la concupiscence est devenue, par « le commandement même, une source plus abondante « de péché : » *Ut fiat supra modum peccans peccatum per mandatum*, continue le même saint Paul[3].

Ne voyez-vous pas maintenant, plus clair que le jour, que non-seulement les préceptes du Décalogue, mais encore, par une conséquence infaillible, tous les enseignements de la loi, et même toute la doctrine de l'Évangile, si nous n'impétrons l'esprit de la grâce, ne sont qu'une lettre qui tue, qui pique la convoitise par la défense, et comble le péché par la transgression ? Et quelle est donc l'utilité de la loi ? Ah ! c'est ici, mes frères, où il nous faut recueillir le fruit des doctes enseignements de l'Apôtre. Ne croyons pas qu'il nous ait voulu débiter une doctrine si délicate à la manière des rhétoriciens. Saint Augustin a bien compris sa pensée. Il a

[1] *De divers. Quæst. ad Simplician.*, lib. I, quæst. v, n° 17. — [2] *Rom.*, VII, 11. — [3] *Ibid.*, 13.

voulu, dit-il, faire voir à l'homme combien était grande son impuissance, et combien déplorable son infirmité, puisqu'une loi si juste et si sainte lui devenait un poison mortel ; « afin que, par ce moyen, nous reconnus« sions humblement qu'il ne suffit pas que Dieu nous « enseigne, mais qu'il est nécessaire qu'il nous soulage ; » *non tantum doctorem sibi esse necessarium, verum etiam adjutorem Deum*[1]. C'est pourquoi le grand docteur des gentils, après avoir dit de la loi toutes les choses que je vous ai rapportées, commence à se plaindre de sa servitude. « Je me plais, dit-il[2], à la loi de Dieu selon « l'homme intérieur ; mais je sens une loi en moi-même « qui répugne à la loi de l'esprit, et me captive sous la « loi du péché : car je ne fais pas le bien que je veux ; « mais je fais le mal que je hais. Malheureux homme « que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? La « grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » C'est là enfin, fidèles, c'est à cette grâce que notre impuissance doit nous conduire. La loi ne fait autre chose que nous montrer ce que nous devons demander à Dieu, et de quoi nous avons à lui rendre grâces ; et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin[3] : « Faites ainsi, Seigneur ; faites « ainsi, Seigneur miséricordieux : commandez ce qui ne « peut être accompli ; ou plutôt commandez ce qui ne « peut être accompli que par votre grâce : afin que tout « fléchisse devant vous ; et que celui qui se glorifie, se « glorifie seulement en Notre-Seigneur. »

C'est là la vraie justice du christianisme ; qui ne vient pas en nous par nous-mêmes, mais qui nous est donnée par le Saint-Esprit : c'est là cette justice qui est par la foi, que l'apôtre saint Paul élève si fort ; non pas comme

[1] *De Spirit. et litt.*, n° 9. — [2] *Rom.*, VII, 15, 22, 23, 24, 25. — [3] *In Ps.* CXVIII, *Serm.* XVII, n° 3.

l'entendent nos adversaires, qui disent que toute la vertu de justifier consiste en la foi. Ils n'ont pas bien pris le sens de l'Apôtre; et je le prouvre démonstrativement en un mot que je vous prie de retenir, pour les combattre dans la rencontre. « Si, dit saint Paul[1], j'ai « toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, et « que je n'aie pas la charité, je ne suis rien. » S'il n'est rien, donc il n'est pas juste, donc la foi ne justifie pas sans la charité : et toutefois il est véritable que c'est la foi de Jésus-Christ qui nous justifie; parce qu'elle n'est pas seulement la base, mais la source qui fait découler sur nous la justice qui est par la grâce. Car, comme dit le grand Augustin, « ce que la loi commande, la foi l'im- « pètre : » *Fides impetrat quod lex imperat*[2]. La loi dit : « Tu ne convoiteras pas[3]; » la foi dit avec le Sage : « Je « sais, ô grand Dieu, et je le confesse, que personne « ne peut être continent, si vous ne le faites[4]. » Dieu dit par la loi : « Fais ce que j'ordonne; » la foi répond à Dieu : « Donnez, Seigneur, ce que vous ordonnez[5]. » La foi fait naître l'humilité, et l'humilité attire la grâce, « et c'est la grâce qui justifie[6]. » Ainsi notre justification se fait par la foi, la foi en est la première cause; et en cela nous différons du peuple charnel qui ne considérait que l'action commandée, sans regarder le principe qui la produit. Quand ils lisaient la loi, ils ne songeaient à autre chose qu'à faire; et ils ne pensaient point qu'il fallait auparavant demander. Pour nous, nous écoutons, à la vérité, ce que Dieu ordonne; mais la foi en Jésus-Christ nous enseigne que c'est de Dieu même qu'il le faut attendre. Ainsi notre justice ne vient pas des œuvres en tant qu'elles se font par nos propres forces; elle

[1] I. *Cor.*, XIII, 2. — [2] *In Ps.* CXVIII, *Serm.*, XVI, n° 2. — [3] *Rom.*, VII, 7. — [4] *Sap.*, VIII, 21. — [5] *S. Aug. Confess.*, lib. X, cap. XXIX. — [6] *Tit.*, III, 7.

naît de la foi, « qui, opérant par la charité, fructifie « en bonnes œuvres, » comme dit l'Apôtre[1].

En effet, croire en Jésus-Christ n'est-ce pas croire au Sauveur, au Libérateur? et quand nous croyons au Libérateur, ne sentons-nous pas notre servitude? quand nous confessons le Sauveur, ne confessons-nous pas que nous sommes perdus? Ainsi, reconnaissant devant Dieu que nous sommes perdus en nous-mêmes, nous courons à Jésus-Christ par la foi, cherchant notre salut en lui seul : c'est là cette foi qui nous justifie, si nous croyons, si nous confessons que nous sommes morts, et que c'est Jésus-Christ qui nous rend la vie. Chrétien, le crois-tu de la sorte? le croyons-nous ainsi, chrétiens? Si tu ne le crois pas, tu renies Jésus-Christ pour Sauveur; Jésus n'est plus Jésus, et toute la vertu de sa croix est anéantie. Que si nous confessons cette vérité, qui n'est pas un article particulier, mais qui est le fondement et la base qui soutient tout le corps du christianisme; avec quelle humilité, avec quelle ardeur, avec quelle persévérance devons-nous approcher de notre grand Dieu, pour rendre grâce de ce que nous avons, et pour demander ce qui nous manque! Que ma peine serait heureusement employée, si l'humilité chrétienne, si le renoncement à nous-mêmes, si l'espérance au Libérateur, si la nécessité de persévérer dans une oraison soumise et respectueuse, demeuraient aujourd'hui gravées dans vos âmes par des caractères ineffaçables! Prions, fidèles, prions ardemment; apprenons de la loi combien nous avons besoin de la grâce. Écoutons le saint concile de Trente, qui assure qu'en commandant « Dieu nous avertit de faire ce que nous pouvons, et « de demander ce que nous ne pouvons pas[2]. » Enten-

[1] *Gal.*, v, 6. *Coloss.* 1, 10. — [2] *Sess.*, vi, cap. xi.

dons, par cette doctrine, qu'il y a des choses que nous pouvons, et d'autres que nous ne pouvons pas; et si nous ne les demandons, elles ne nous seront pas données. Ainsi nous demeurerons impuissants, et notre impuissance n'excusera point notre crime : au contraire, nous serons doublement coupables, en ce que nous se rons tombés dans le crime pour n'avoir pas voulu demander la grâce. Combien donc est-il nécessaire que nous priions, ainsi que de misérables nécessiteux qui ne peuvent vivre que par aumônes! C'est ce que prétend l'apôtre saint Paul, dans cet humble raisonnement que j'ai tâché de vous expliquer : il nous montre notre servitude et notre impuissance, afin que les fidèles étant effrayés par les menaces de la lettre qui tue, ils recourent par la prière à l'Esprit qui nous vivifie. C'est la dernière partie de mon texte, par laquelle je m'en vais conclure en peu de paroles.

DEUXIÈME POINT.

Je vous ai fait voir, chrétiens, par la doctrine de l'apôtre saint Paul, que la grâce et la justice n'est point par la loi; d'autant qu'elle ne fait qu'éclairer l'esprit, et qu'elle n'est pas capable de changer le cœur. Mais, continue le même saint Paul, « ce qui était impossible « à la loi, Dieu l'a fait lui-même en envoyant son Fils, « qui a répandu dans nos âmes l'esprit de la grâce, « afin que la justice de la loi s'accomplît en nous[1] : » ce qui a fait encore dire à l'Apôtre, que « maintenant « nous ne sommes plus sous la loi[2]. » Or, pour entendre plus clairement ce qu'il nous veut dire, considérons une belle distinction de saint Augustin : « C'est « autre chose, dit-il, d'être sous la loi, et autre chose

[1] *Rom.*, VIII, 3, 4. — [2] *Ibid.*, VI, 14.

« d'être avec la loi. Car la loi, par son équité, a deux « grands effets : ou elle dirige ceux qui obéissent, ou « elle rend punissables ceux qui se révoltent. Ceux qui « rejettent la loi sont sous la loi : parce que, encore « qu'ils fassent de vains efforts pour se soustraire de son « domaine, elle les maudit, elle les condamne, elle les « tient pressés sous la rigueur de ses ordonnances : et « par conséquent ils sont sous la loi, et la loi les tue. « Au contraire, ceux qui accomplissent la loi, ils sont « ses amis, dit saint Augustin, ils vont avec elle; parce « qu'ils l'embrassent, qu'ils la suivent, qu'ils l'ai- « ment[1]. » Ces choses étant ainsi supposées, il s'ensuit que les observateurs de la loi ne sont plus sous la loi comme esclaves, mais sont avec la loi comme amis. Et comme dans le Nouveau Testament l'esprit de la grâce nous est élargi, par lequel la justice de la loi peut être accomplie; il est très-vrai, ce que dit l'Apôtre, que « nous ne sommes plus sous la loi : » parce que si nous suivons cet esprit de grâce, la loi ne nous châtie plus comme notre juge; mais elle nous conduit comme notre règle : de sorte que si nous obéissons à la grâce, à laquelle nous avons été appelés, la loi ne nous tue plus; mais plutôt elle nous donne la vie, dont elle contient les promesses, d'autant qu'il est écrit : « Fais ces « choses, et tu vivras[2]. » D'où il s'ensuit très-évidemment que « c'est l'Esprit qui nous vivifie : » car la cause pour laquelle la lettre tue, c'est qu'elle ne fait que retentir au dehors pour nous condamner. Or l'esprit agit au dedans pour nous secourir : il va à la source de la maladie; au lieu de cette brutale ardeur qui nous rend captifs des plaisirs sensibles, il inspire en nos cœurs cette chaste délectation des biens éternels : c'est lui qui

[1] *S. Aug. in Joan. Tract.* III, n° 2. — [2] *Luc.*, X, 28.

nous rend amis de la loi ; parce que, domptant la convoitise qui lui résiste, il fait que son équité nous attire. Vous voyez donc que c'est par l'esprit que nous sommes les amis de la loi, que nous sommes avec elle, et non point sous elle : et ainsi c'est l'esprit qui nous vivifie ; d'autant qu'il écrit au dedans cette loi qui nous tue, quand elle résonne seulement au dehors.

C'est là, mes frères, cette nouvelle alliance que Dieu nous annonce par Jérémie[1]. « Le temps viendra, dit « le Seigneur, que je ferai une nouvelle alliance avec « la maison d'Israël, non point selon le pacte que j'avais « juré à leurs pères ; mais voici l'alliance que je con- « tracterai avec eux : j'imprimerai ma loi dans leurs « âmes, et je l'écrirai en leurs cœurs ; » il veut dire : La première loi était au dehors, la seconde aura toute sa force au dedans : c'est pourquoi j'ai écrit la première loi sur des pierres ; et la seconde, je la graverai dans les cœurs. Bref, la première loi, frappant au dehors, émouvait les âmes par la terreur, la seconde les changera par l'amour ; et pour pénétrer au fond du mystère, dites-moi, qu'opère la crainte dans nos cœurs? Elle les étonne, elle les ébranle, elle les secoue ; mais je soutiens qu'il est impossible qu'elle les change, et la raison en est évidente : c'est que les sentiments que la crainte donne sont toujours contraints. Le loup prêt à se ruer sur la bergerie, voit les bergers armés et les chiens en garde : tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois ; mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le carnage. Que vous rencontriez des voleurs ; si vous êtes les plus forts, ils ne vous abordent qu'avec une civilité apparente : ils sont toujours voleurs, toujours avides de pillerie. La crainte donc

[1] *Jerem.*, XXXI, 31, 32, 33.

étouffe les affections; elle semble les réprimer pour un temps, mais elle n'en coupe pas la racine. Otez cet obstacle, levez cette digue; l'inclination, qui était forcée, se rejettera aussitôt en son premier cours : par où vous voyez manifestement qu'encore qu'elle ne parût point au dehors, elle vivait toujours au secret du cœur; bridée et non éteinte, et retenue plutôt qu'abolie.

C'est pourquoi le grand Augustin parlant de ceux qui gardaient la loi par la seule terreur de la peine, non par l'amour de la véritable justice, il prononce cette terrible mais très-véritable sentence : « Ils ne laissaient pas, dit-« il, d'être criminels, parce que ce qui paraissait aux « hommes dans l'œuvre; devant Dieu, à qui nos profon-« deurs sont ouvertes, n'était nullement dans la volonté : « au contraire, cet œil pénétrant de la connaissance di-« vine voyait qu'ils aimeraient beaucoup mieux com-« mettre le crime, s'ils osaient en attendre l'impunité : » *Coram Deo non erat in voluntate, quod coram hominibus apparebat in opere : potiusque ex illo rei tenebantur quod eos noverat, Deus malle, si fieri posset impune, committere*[1]. Donc, selon la doctrine de ce grand homme, la crainte n'est pas capable de changer le cœur. Considérez, je vous prie, cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi; en est-elle changée, pour contenir des paroles si vénérables? en a-t-elle perdu quelque chose de sa dureté? Qui ne voit que ces saints préceptes ne tiennent qu'à une superficie extérieure? D'où vient que la loi mosaïque est ainsi écrite, sinon parce que c'est une loi de crainte? Et Dieu ne veut-il pas nous faire entendre que si la loi ne nous touche que par la crainte, il en est de nos cœurs comme d'une pierre; qu'ainsi notre dureté n'est point amollie, et que la loi demeure sur la surface?

[1] *De Spir. et littera*, n° 13.

De là vient que le concile de Trente parlant de la crainte des peines définit très-bien, à la vérité contre la doctrine des luthériens, que « c'est une impression de l'Esprit « de Dieu : » car puisque cette crainte est si bien fondée sur les redoutables jugements de Dieu, pourquoi ne viendrait-elle pas de son Saint-Esprit? Mais ces saints Pères s'expliquent après, et nous disent « que c'est une « impression de l'Esprit de Dieu, qui n'habite pas en- « core au dedans; mais qui meut seulement, et qui « pousse : » *Spiritus Sancti impulsum, non adhuc quidem inhabitantis, sed tantum Moventis*[1]. D'où il s'ensuit manifestement que la seule crainte des peines ne peut imprimer la loi dans les cœurs.

Certes, il faut l'avouer, il n'y a que la charité qui les amollisse. Notre maladie, chrétiens, c'est de nous attacher à la créature : donc nous attacher à Dieu, c'est notre santé. C'est un amour pervers qui nous gâte; il n'y a donc que le saint amour qui nous rétablisse : un plaisir désordonné nous captive; il n'y a qu'une sainte délectation qui soit capable de nous délivrer : la seule affection du vrai bien peut arracher l'affection du bien apparent; il n'y a proprement que l'amour qui ait, pour ainsi dire, la clef du cœur. Il faut donc qu'un saint amour dilate le nôtre, qu'il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces divines. Ainsi notre âme sera tout autre; ce ne sera plus une pierre sur laquelle on écrira au dehors, ce sera une cire toute pénétrée et toute fondue par une céleste chaleur.

Par là vous voyez la loi gravée dans les cœurs, selon l'oracle de Jérémie. Y a-t-il rien de plus avant en nos cœurs que ce qui nous plaît? Ce que nous aimons nous tient lieu de loi; et ainsi je ne me tromperai pas quand

[1] *Sess.* XIV, cap. IV.

je dirai que l'amour est la loi des cœurs : et partant un saint amour doit être la loi des héritiers du Nouveau Testament; parce qu'ils doivent porter leur loi dans leurs cœurs. La loi ancienne a été écrite sur de la pierre; il n'est rien de plus immobile; aussi est-ce une loi morte et inanimée. Il nous faut, il nous faut une loi vivante : et quelle peut être cette loi vivante, sinon le vif amour du souverain bien, que le doigt de Dieu, c'est-à-dire son Saint-Esprit, écrit et imprime au fond de nos âmes, quand il y répand l'onction de la charité, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « La charité est répandue en nos « cœurs par le Saint-Esprit, qui nous est donné [1]? » La charité est donc cette loi vivante qui nous gouverne et qui nous meut intérieurement : et c'est pourquoi l'Esprit vivifie; parce qu'il imprime en nous une loi vivante, qui est la loi de la nouvelle alliance : c'est-à-dire la loi de l'amour de Dieu. Par conséquent, qui pourrait douter que la charité ne soit l'esprit de la loi nouvelle, et l'âme, pour ainsi dire, du christianisme; puisqu'il a été prédit si longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, que les enfants du Nouveau Testament auraient la loi gravée en leurs cœurs par l'inspiration de l'amour divin?

Et selon la conséquence de ces principes, où je n'ai fait que suivre saint Augustin, qui ne s'est attaché qu'à saint Paul, je ne craindrai pas de vous assurer que quiconque ne se soumet à la loi que par la seule appréhension de la peine, il s'excommunie lui-même du christianisme, et retourne à la lettre qui tue, et à la captivité de la Synagogue : et pour vous en convaincre, regardez premièrement qui nous sommes. Sommes-nous enfants ou esclaves? Si Dieu vous traite comme des esclaves, contentez-vous de craindre le maître; mais s'il vous envoie

[1] *Rom.*, v, 5.

son propre Fils pour vous dire qu'il daigne bien vous adopter pour enfants, pouvez-vous ne point aimer votre Père? Or, l'apôtre saint Paul nous enseigne que « nous « n'avons pas reçu l'esprit de servitude par la crainte; « mais que Dieu nous a départi l'esprit de l'adoption « des enfants, par lequel nous l'appelons notre Père [1]. » Comment l'appelons-nous tous les jours notre Père qui êtes aux cieux, si nous lui dénions notre amour? Davantage : considérons de quelle sorte il nous a adoptés; est-ce par contrainte ou bien par amour? Ah! nous savons bien que c'est par amour, et par un amour infini. « Dieu a tant aimé le monde, dit Notre-Seigneur [2], qu'il « a donné son Fils unique pour le sauver. » Si donc notre Dieu nous a tant aimés; comment prétendrons-nous payer son amour, si ce n'est par un amour réciproque? « D'autant plus, comme dit saint Bernard [3], que l'amour « est la seule chose en laquelle nous sommes capables « d'imiter Dieu. Il nous juge, nous ne le jugeons pas; « il nous donne, et il n'a pas besoin de nos dons : s'il « commande, nous devons obéir; s'il se fâche, nous de- « vons trembler : et s'il aime, que devons-nous faire? « Nous devons aimer, c'est la seule chose que nous pou- « vons faire avec lui. » Et combien sont criminels les enfants qui ne veulent pas imiter un père si bon!

Est-ce assez considérer Dieu comme père? considérons-le maintenant comme prince. Comme Roi, il nous commande; mais il ne nous commande rien tant que l'amour. « Tu aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de « tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces, « de toute ton âme [4]. » A-t-il jamais parlé avec une plus grande énergie? Et Jésus-Christ : « Qui ne m'aime pas,

[1] *Rom.*, VIII, 15. — [2] *Joan.*, III, 16. — [3] *Serm.* XXXIII *in Cantic.*, n° 4. — [4] *Deut.*, VI, 5.

« nous dit-il, n'observe pas mes commandements[1]. » Donc qui n'aime pas Jésus-Christ, puisqu'il n'observe pas ses commandements, il viole la majesté de son roi.

Voulez-vous que nous parlions maintenant des dons que Dieu fait à ses serviteurs, et que, par la qualité des présents, nous jugions de l'amour qu'il exige? Quel est le grand don que Dieu nous fait? c'est le Saint-Esprit : et qu'est-ce que le Saint-Esprit? n'est-ce pas l'amour éternel du Père et du Fils? Quelle est l'opération propre du Saint-Esprit? n'est-ce pas de faire naître, d'inspirer l'amour en nos cœurs, et d'y répandre la charité? et partant qui méprise la charité, il rejette le Saint-Esprit; et cependant c'est le Saint-Esprit qui nous vivifie. Mais si je voulais poursuivre le reste, quand est-ce que j'aurais achevé cette induction? Il n'y a mystère du christianisme, il n'y a article dans le Symbole, il n'y a demande dans l'Oraison, il n'y a mot ni syllabe dans l'Évangile, qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu.

Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde? avec quel appareil nous est-il venu enseigner? s'est-il caché dans une nuée? a-t-il tonné et éclairé sur une montagne toute fumante de sa majesté? a-t-il dit d'une voix terrible : « Retirez-vous; que mon « serviteur Moïse approche tout seul; et les hommes et « les animaux qui aborderont près de la montagne, « mourront de mort[2]. » La loi mosaïque a été donnée avec ce redoutable appareil. Sous l'Évangile, Dieu change bien de langage : y a-t-il rien eu de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux? Il n'éloigne personne d'auprès de lui : bien plus, non-seulement il y souffre, mais encore il y appelle les plus grands pécheurs; et lui-même il va au-devant : Venez à

[1] *Joan.*, XIV, 24. — [2] *Exod.*, XIX, 12, 13.

moi, dit-il, et ne craignez pas. « Venez, venez à moi, « oppressés, je vous aiderai à porter vos fardeaux[1] : » venez, malades, je vous guérirai; venez, affamés, je vous nourrirai; pécheurs, publicains, approchez : je suis votre libérateur. Il les souffre, il les invite, il va au-devant. Et que veut dire ce changement, chrétiens? d'où vient cette aimable condescendance d'un Dieu qui se familiarise avec nous? Qui ne voit qu'il veut éloigner la crainte servile, et qu'à quelque prix que ce soit il est résolu de se faire aimer, même, si j'ose parler de la sorte, aux dépens de sa propre grandeur? Dites-moi, était-ce pour se faire craindre, qu'il a voulu être pendu à la croix? n'est-ce pas plutôt pour nous tendre les bras, et pour ouvrir autant de sources d'amour comme il a de plaies? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'eucharistie? n'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte? Ne diriez-vous pas, chrétiens, que, ne pouvant souffrir nos froideurs, nos indifférences, nos déloyautés, lui-même il veut porter sur nos cœurs des charbons ardents? Comment donc excuserons-nous notre négligence? Mais où se cachera notre ingratitude? Après cela, n'est-il pas juste de s'écrier avec le grand apôtre saint Paul : « Si quel- « qu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il « soit anathème[2] : » sentence autant juste que formidable? Oui, certes, il doit être anathème, celui qui n'aime pas Jésus-Christ : la terre se devrait ouvrir sous ses pas, et l'ensevelir tout vivant dans le plus profond cachot de l'enfer; le ciel devrait être de fer pour lui; toutes les créatures lui devraient ouvertement déclarer la guerre, à ce perfide, à ce déloyal, qui n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ.

[1] *Matth.*, XI, 29. — [2] I. *Cor.*, XVI, 22.

Mais ô malheur! ô ingratitude! c'est nous qui sommes ces déloyaux. Oserions-nous bien dire que nous aimons Notre-Seigneur Jésus-Christ? Jésus-Christ n'est pas un homme mortel que nous puissions tromper par nos compliments : il voit clair dans les cœurs, et il ne voit point d'amour dans les nôtres. Quand vous aimez quelqu'un sur la terre, rompez-vous toujours avec lui pour des sujets de très-peu d'importance? foulez-vous aux pieds tout ce qu'il vous donne? manquez-vous aux paroles que vous lui donnez? Il n'y a aucun homme vivant que vous voulussiez traiter de la sorte : c'est ainsi pourtant que vous en usez envers Jésus-Christ. Il a lié amitié avec vous; tous les jours vous y renoncez : il vous donne son corps; vous le profanez : vous lui avez engagé votre foi; vous la violez : il vous prie pour vos ennemis; vous le refusez: il vous recommande ses pauvres; vous les méprisez : il n'y a aucune partie de son corps que vos blasphèmes ne déshonorent. Et comment donc pouvez-vous éviter cette horrible mais très-équitable excommunication de l'Apôtre : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-« Christ, qu'il soit anathème? » Et comment la puis-je éviter moi-même, ingrat et impudent pécheur que je suis? Ah! plutôt, ô grand Dieu tout-puissant qui gouvernez les cœurs ainsi qu'il vous plaît, si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites par votre grâce qu'il aime Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Aimons, aimons, mes frères, aimons Dieu de tout notre cœur : nous ne sommes pas chrétiens, si du moins nous ne nous efforçons de l'aimer; si du moins nous ne désirons cet amour, si nous ne le demandons ardemment à ce divin Esprit qui nous vivifie. Je ne veux pas dire que nous soyons obligés, sous peine de damnation éternelle, d'avoir la perfection de la charité. Non, fidèles, nous sommes de pauvres pécheurs : le

sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ excusera devant Dieu nos défauts, pourvu que nous en fassions pénitence. Je ne vous dis donc pas que nous soyons obligés d'avoir la perfection de la charité; mais je vous dis et je vous assure que nous sommes indispensablement obligés d'y tendre, selon la mesure qui nous est donnée, sans quoi nous ne sommes pas chrétiens. Courage! travaillons pour la charité. La charité, c'est tout le christianisme : quand vous épurez votre charité, vous préparez un ornement pour le ciel. Il n'y a, dit saint Paul, que la charité qui demeure au ciel : la foi se perd dans la claire vue; l'espérance s'évanouit par la possession effective : « Il n'y a que la charité qui jamais ne peut être « éteinte : » *Charitas nunquam excidit* [1]. Non-seulement elle est couronnée comme la foi et comme l'espérance : mais elle-même elle est la couronne et de la foi et de l'espérance. La charité seule est digne du ciel, digne de la gloire du paradis; elle seule sera réservée pour briller éternellement devant Dieu comme un or pur, elle seule sera réservée pour brûler éternellement devant Dieu comme un holocauste de bonne odeur. Commençons d'aimer sur la terre, puisque nous ne cesserons jamais d'aimer dans le ciel : commençons la charité dès ce monde, afin qu'elle soit un jour consommée.

[1] I. *Cor.*, XIII, 8.

SERMON

SUR LA NÉCESSITÉ DES LOIS

PRÊCHÉ A LA COUR.

Nécessité des lois : soumission qui leur est due. Dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit en la loi de Dieu.

Luc., II, 22, 23.

Un grand empereur [1] a prononcé qu'il n'y a rien de plus royal ni de plus majestueux qu'un prince qui se reconnaît soumis aux lois, c'est-à-dire à la raison même : et certes le genre humain ne peut rien voir de plus beau, que la justice dans le trône; et on ne peut rien penser de plus grand ni de plus auguste que cette noble alliance de la puissance et de la raison, qui fait concourir heureusement à l'observance des lois et l'autorité et l'exemple.

Que si c'est un si beau spectacle qu'un prince obéissant à la loi, combien est plus admirable celui d'un Dieu qui s'y soumet! Et pouvons-nous mieux comprendre ce que nous devons aux lois, qu'en voyant dans le mystère de cette journée un Dieu fait homme s'y assujettir, pour donner à tout l'univers l'exemple d'obéis-

[1] Théodose, *L.* Digna, *Cod. Justin.* lib. I, *titul.* XIV, *leg.* IV.

Merveilleuse conduite de Dieu ! Jésus-Christ ve-
olir la loi de Moïse par une loi plus parfaite ;
ins, tant qu'elle subsiste, il révère si fort le nom
orité de la loi, qu'il l'observe ponctuellement,
t observer à sa sainte mère. Combien plus devons-
arder les sacrés préceptes de l'Évangile éternel
t venu établir, plus encore par son sang que par
rine !

pense pas, chrétiens, pouvoir rien faire de plus
able à la fête que nous célébrons (1) que de vous
r aujourd'hui combien nous devons dépendre
ı et de ses ordres suprêmes ; et je croirai pouvoir
ersuader une obéissance si nécessaire, pourvu
ainte Vierge, qui nous en donne l'exemple, nous
aussi son secours, que nous lui allons demander
paroles de l'ange : *Ave.*

ı tant de lois différentes auxquelles notre nature
jettie, si nous voulons établir une conduite ré-
ous devons reconnaître, avant toutes choses,
a une loi qui nous dirige, une loi qui nous
e, et une loi qui nous tente et qui nous séduit.
yons dans les Écritures et dans les commande-
divins, la loi de justice qui nous dirige : nous
ons tous les jours dans le cours de nos affaires,
urs conjonctures inévitables, dans toutes les
nalheureuses de notre mortalité, une loi comme
le la nécessité qui nous entraîne : enfin nous
ons en nous-mêmes et dans nos membres mortels
ait puissant et impérieux qui séduit nos sens et
aison ; et cet attrait, qui nous pousse au mal
nt de force, est appelé par l'Apôtre[2] la loi de

urification de la sainte Vierge. — [2] *Rom.*, VII, 23.

« péché, » qui est une continuelle tentation à la fragilité humaine.

Ces trois différentes lois nous obligent aussi, chrétiens, à trois pratiques différentes : car, pour nous rendre fidèles à notre vocation et à la grâce du christianisme, il faut nous laisser conduire au commandement qui nous dirige, nous élever par courage au-dessus des nécessités qui nous accablent; enfin, résister avec vigueur aux attraits des sens qui nous trompent. C'est ce qui nous est montré clairement dans l'évangile que nous traitons, et dans le mystère de cette journée. Jésus-Christ et la sainte Vierge, Siméon, ce vénérable vieillard, et Anne, cette sainte veuve, semblent ne paraître en ce jour, que pour donner aux fidèles toutes les instructions nécessaires au sujet de ces trois lois que j'ai rapportées. Le Sauveur et sa sainte mère se soumettant aux commandements que Dieu a donnés à son peuple. Siméon, vieillard courageux et détaché de la vie, en subissant sans se troubler la loi de la mort, se met au-dessus des nécessités qui accablent notre nature, et nous apprend à les regarder comme des lois souveraines auxquelles nous devons nous accommoder. Enfin, Anne pénitente et mortifiée nous fait voir dans ses sens domptés la loi du péché vaincu. Exemples puissants et mémorables, qui me donnent occasion de vous faire voir aujourd'hui combien nous devons être soumis à la loi de la vérité qui nous règle ; quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne ; comment nous devons résister à l'attrait du mal qui nous tente, et à la loi du péché qui nous tyrannise.

PREMIER POINT.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux, mais tout ensemble le plus décevant et le plus trompeur

de tous ceux qui ont quelque usage dans la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois, ont toujours eu leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes abusent davantage que de leur liberté, ni rien qu'ils connaissent moins que la franchise, encore qu'ils la désirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes; et enfin, que la liberté véritable c'est d'être soumis aux lois.

Quand je vous parle, messieurs, de la liberté véritable, vous devez entendre par là qu'il y en a aussi une fausse; et c'est ce qui paraît clairement dans ces paroles du Sauveur : *Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis*[1] : « Vous serez vraiment libres, dit-il, quand je « vous aurai affranchis. » Quand il dit que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom : c'est-à-dire, à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine : *tunc vere liberi eritis*. C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux; et pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, chrétiens, trois espèces de liberté, que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux; la seconde, c'est la liberté des rebelles; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfants. Les animaux

[1] *Joan.*, VIII, 36.

semblent être libres, parce qu'on ne leur prescrit aucunes lois; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent le joug des lois; les sujets et les enfants de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable, et il nous sera aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte et de ravilir jusque-là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits, ou dirigent leurs mouvements; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement; et appellerons-nous liberté un emportement brut et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfants d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a formées à son image; à Dieu ne plaise, encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée, et que vous consentiez jamais d'être libres d'une manière si basse! Et toutefois, chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté, et que nous ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs désirs d'autres lois que leurs désirs mêmes; tant nous avons ravili l'honneur de notre nature!

Mais au contraire, messieurs, le docte Tertullien en avait bien compris la dignité, lorsqu'il a prononcé cette sentence, au second livre contre Marcion, qui est en vé-

rité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence : « Il a « fallu, nous dit-il, que Dieu donnât des lois à l'homme, « non pour le priver de sa liberté, mais pour lui témoi- « gner de l'estime : » *Legem... bonitas erogavit, consulens homini quo Deo adhæreret, ne non tam liber, quam abjectus videretur*. Et certes cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie : il l'eût traité comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois, que par le peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris : *æquandus famulis suis cæteris animalibus solutis a Deo et ex fastidio liberis*[1].

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudraient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs désirs aveugles, « ils n'entendent pas, dit le saint psalmiste, « quel est l'honneur et la dignité de la nature raison- « nable, puisqu'ils veulent qu'on les compare et qu'on « les mette en égalité avec les animaux bruts, privés de « raison : » *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus*[2]. Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job, en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat*[3] : « L'homme vain et déraisonnable s'emporte par une « fierté insensée, et s'imagine être né libre à la manière « d'un animal fougueux et indompté. » En effet, quels sont vos sentiments, ô pécheurs aveugles, lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie égarée ; lorsque

[1] Lib. II, *adv. Marcion.*, n° 4. — [2] *Ps.* XLVIII, 21. — [3] *Job*, XI, 12.

vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir ni qu'on vous retienne, ni qu'on vous enseigne, ni qu'on vous conduise? n'est-ce pas sans doute que vous vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux; *sicut pullum onagri*, qui n'endurent ni aucun joug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur? O hommes, ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres, je le confesse : mais certes votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de raison et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt*[1] : O Sei- « gneur, envoyez un législateur à votre peuple; » donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers éléments et conduise leur enfance : donnez-leur ensuite un Jésus-Christ, qui les enseigne dans l'âge plus mûr, et les mène à la perfection, « et ainsi vous « ferez connaître que vous les traitez comme des hom- « mes; » c'est-à-dire, comme des créatures que vous avez formées à votre image, et dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que votre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification. Le Sauveur lui-même est porté au temple, parce que la loi le commande; et le

[1] *Ps.* IX, 21.

'ils ne dédaigne pas d'être assujetti à la loi qui a été éta-
lie pour les serviteurs. A cet exemple, messieurs, n'ai-
ons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne
ous persuadons pas que ses saintes lois nous la ravissent.
e n'est pas s'opposer à un fleuve, ni à la liberté de son
ours, que de relever ses bords de part et d'autre, de
eur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la
ampagne; au contraire, c'est lui donner le moyen de
uler plus doucement dans son lit, et de suivre plus
rtainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre
liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des
ornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égare :
est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit
nir : par une telle précaution on ne la gêne pas, mais
n la conduit; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-
à la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son
ours naturel, c'est-à-dire, sa tendance au souverain
ien.

Ainsi la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu :
ar qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité lé-
itime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébel-
on; ce n'est pas franchise, mais insolence? Ouvrons les
eux, chrétiens, et comprenons quelle est notre liberté.
a liberté nous est donnée, non pour secouer le joug,
ais pour le porter avec honneur en le portant volontai-
ment : la liberté nous est donnée, non pour avoir la
ence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne de
loire de faire le bien; non pour dénier à Dieu nos ser-
ices, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous
ommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus, sans
omparaison, que la loi ne met les enfants sous la puis-
ance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien[1], comme

[1] *Adv. Marcion.*, lib. II, n° 6.

émancipés en nous donnant notre liberté et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendants; mais afin que notre soumission fût volontaire, afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligation, et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, chrétiens, que la liberté nous était donnée.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel! et qu'un grand pape a raison de dire que l'homme « est « étrangement déçu par sa propre liberté, » *sua in æternum libertate deceptus*[1]! Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté? c'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; et il n'a pas vu que, pour être libre, il n'était pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, et comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle; il a voulu être libre jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir longtemps de sa liberté licencieuse; car écoutez ce beau mot de saint Augustin : Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière, j'ai contenté mes désirs, j'ai suivi mes passions insensées; mais, hélas! ô liberté malheureuse! en faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas : *Volens quo nollem perveneram*[2]. Voilà en ce peu de mots, messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet, considérez cet homme trop libre dont je

[1] *Innocent. I. Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth. Labb.* — [2] *Confess.*, lib. VIII, cap. V.

Vous parlais tout à l'heure, qui ne refuse rien à ses passions, ni même à ses fantaisies : il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire : il croit respirer un air plus libre en promenant deçà et delà ses désirs vagues et incertains; et il appelle liberté son égarement : à la manière des enfants, qui s'imaginent être libres lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté de l'homme pécheur : il est libre, à son avis; il fait ce qu'il veut : mais que cette fausse liberté le trompe! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le moins. Car, messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées; quiconque méprise leurs règlements, est assujetti à leurs peines : et ainsi ce rebelle inconsidéré qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois; pendant qu'il fait ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il doit le plus avoir en horreur, la damnation, la mort éternelle, la juste et impitoyable vengeance d'un Tout-Puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire prévaricateur de la loi de Dieu! cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses, et reconnais au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue, que tu mets un poids de fer sur ta tête que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu seras réduit à une servitude éternelle, en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et ridicule indépendance.

Par conséquent, chrétiens, vivons dépendants de

Dieu; et croyons que, si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie. Car si l'Apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, « parce que ce n'est pas en vain qu'il porte l'é« pée : » *Non enim sine causa gladium portat*[1]; combien plus devons-nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu est juste; que ce n'est pas en vain qu'il est tout-puissant; que ce n'est pas en vain qu'il lance le foudre, ni qu'il fait gronder son tonnerre! Nous avons ici l'honneur de parler devant les puissances souveraines : apprenons notre devoir envers Dieu par celui que nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince? ne mettons-nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandements, à exposer notre vie pour son service? qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance? Tous ces sentiments sont très-justes, tous ces devoirs, légitimes. Le prince n'a que Dieu au-dessus de soi, après Dieu il est le premier; il a en main sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin il n'est pas juste que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde Majesté, mieux servie et plus révérée que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince ne le fait pas impunément. Le prince a le glaive en main pour se faire craindre : on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes intrigues, « les oiseaux « du ciel lui rapportent tout[2], » et vous diriez qu'il devine : tant il est malaisé de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis*, dit le même Salomon[3]. Après il étend ses bras, et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchaient contre lui un vain asile : sa présence le déconcerte, son autorité les accable. Que si, dans cette fai-

[1] *Rom.*, XIII, 4. — [2] *Eccles.*, X, 20. — [3] *Prov.*, XVI, 10.

blesse de notre mortalité, nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine majesté du Dieu vivant et éternel! Car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle, après tout, s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme? Eh! messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, et de hâter de quelques moments une vie qui se précipite d'elle-même? Si donc nous craignons celui qui, ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage; « combien plus, dit « le Sauveur[1], doit-on redouter celui qui peut envoyer « et l'âme et le corps dans une gêne éternelle! »

Cependant, ô aveuglement! non-seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Étrange dépravation, et révolte insupportable contre Dieu! ses lois qui sont posées pour servir de bornes à nos désirs déréglés, les excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, chrétiens, moins une chose est permise, plus elle a d'attraits; le devoir est une espèce de supplice; ce qui plaît par raison ne plaît presque pas; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux; les viandes défendues nous paraissent plus délicieuses durant le temps de pénitence: la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. « Ainsi le péché « nous trompe par une fausse douceur; parce qu'il nous « paraît d'autant plus agréable, qu'il est moins per- « mis: » *Fallit peccatum fallaci dulcedine... cum tanto magis libet, quanto minus licet*[2]. Il semble que nous nous irritions contre la loi, de ce qu'elle contrarie nos désirs; et que nous prenions plaisir à notre tour à la contrarier par une espèce de dépit: tellement que nous vouloir con-

[1] *Matth.*, x, 28. — [2] *De div. Quæst ad Simplic.*, lib. I.

tenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès, et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre que « le péché prend occasion du précepte pour nous « tromper; » c'est-à-dire, pour nous tenter davantage et plus dangereusement : *Peccatum, occasione accepta per mandatum, seduxit me*[1]. O Dieu, quel est donc notre égarement! et combien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due; puisque même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer!

Paraissez, ô très-sainte Vierge! Paraissez, ô divin Jésus! et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet? Quel prétexte pouvons-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée, par sa pureté angélique, d'une observance qui lui est si peu nécessaire? Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'était que le serviteur, demande une telle exactitude, combien ponctuellement devons-nous garder celle que le Fils lui-même nous a établie! Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête; et, non contents de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ma seconde partie, que je joindrai, pour abréger ce discours, avec la troisième dans une même suite de raisonnement; et je les établirai toutes deux par les mêmes preuves.

[1] *Rom.*, VII, 11.

SECOND POINT.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, messieurs, cette différence, qu'il y en a quelques-unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix, et aussi qu'il y en a d'autres où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Par exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos désirs, sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures, et incapables d'en faire à personne. Mais dans ces choses qu'il veut de nous, et dans les autres semblables qui comprennent la pratique de ses saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissants, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse; mais toutefois il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événements divers qui décident de notre fortune et de notre vie : il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir, et même ordinairement notre prévoyance; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées : « autant que le ciel est éloigné de la terre, autant mes « pensées sont-elles au-dessus des vôtres[1]; » et encore cet autre oracle du même prophète : « Toutes mes vo- « lontés seront accomplies, et tous mes desseins auront

[1] *Is.*, LV, 8, 9.

« leur effet, dit le Seigneur tout-puissant : » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet*[1].

Quand je considère la cause de cette diversité, je trouve que Dieu étant notre souverain, il n'est pas juste, messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste au contraire que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder. C'est pourquoi, s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre ni de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événements bizarres qui se jettent à la traverse; et cette puissance souveraine qui régit le monde ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qu'il puisse disposer à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentît par expérience cette force majeure dont j'ai parlé : force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut, et s'accommode quelquefois à nos volontés; mais qui sait aussi se roidir quand il lui plaît avec une telle fermeté, qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir, et celles où il ne consulte que son bon plaisir : afin que nous ressentions non-seulement notre liberté, mais encore notre dépendance.

[1] *Is.*, XLVI, 10.

Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous craignons d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force; et par là il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événements qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté, qui s'attache trop à elle-même, et qui étend sa liberté jusqu'à la licence; afin de nous soumettre tout à fait à lui, et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée : et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison, est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfants : certainement si leurs volontés étaient aussi durables qu'elles sont ardentes, il n'y aurait pas moyen de les apaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent, sans peser aucune raison! Ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible : il ne leur importe pas si cet acier coupe; c'est assez qu'il brille à leurs yeux, et ils ne songent qu'à se satisfaire : ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui; il suffit qu'il leur plaise pour le désirer, et ils s'imaginent que tout est à eux. Que si vous leur résistez, vous voyez au même moment, et tout leur visage en feu, et tout leur petit corps en action, et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente et cette force, pour ainsi dire, de leurs désirs,

sinon de la faiblesse et de l'imbécillité de leur raison ?

Mais s'il est ainsi, chrétiens, ô Dieu! qu'il y a d'enfants à cheveux gris, et qu'il y a d'enfants dans le monde ! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes faibles en raison et impétueux en désirs. Quelle raison cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accommode, sans autre droit que son intérêt? quelle raison cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu, qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise? ne ressemblent-ils pas à des enfants, qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent? Mais il y a cette différence, que la nature en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfants, leur a donné pour frein leur propre faiblesse; au lieu que les désirs de l'âge plus avancé, encore plus impétueux, n'ayant point de semblables digues, se débordent aussi sans mesure, si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc, chrétiens, que la véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer. Oui, sans doute, on sort de l'enfance, et on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage, qui, comme dit le docte Synésius, ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses désirs, mais qui sait régler ses désirs suivant ses obligations; et qui sachant peser mûrement combien la nature est féconde en mauvaises inclinations, retranche deçà et delà, comme un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu, afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses désirs :

c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-mêmes cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la prophétesse, de cette sainte veuve de notre évangile, pour faire effort contre soi-même, et mortifier par ses jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela, messieurs, que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés : nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps; mais je ne puis pas le couper moi-même : un chirurgien expert me rend cet office, triste, à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent : je le confesse, je le reconnais; mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter : c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidents importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables, parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin il frappe où je suis sensible, il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres

inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne : et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

Si vous savez entendre, ô mortels, comme vous êtes composés, et combien vous abondez en humeurs peccantes, vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux : il y a des maux qui nous affligent, et, chrétiens, qui le pourrait croire? il y a des maux qui nous plaisent. Étrange distinction, mais néanmoins véritable! « Il y a des maux, dit saint Augustin, que la patience supporte : » ce sont les maux qui nous affligent; et « il y en a d'autres, dit le même saint, que la « tempérance modère : » ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam ferimus, alia quæ per temperantiam refrænamus*[1]. O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée! nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités : tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très-grands maux; mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu, où en sommes-nous? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige! « Mal- « heureux homme que je suis! qui me délivrera de ce « corps mortel? » *In felix ego homo! quis me liberabit de*

[1] *S. Aug. contra Julian.*, lib. V, cap. v, n° 22.

corpore mortis hujus? Écoute, homme misérable : « Ce « sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum*[1]. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres : je veux dire que les maux qui fâchent, servent pour modérer ceux qui plaisent; ce qui est forcé pour dompter ce qui est trop libre; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude; mais ne nous plaignons pas de cette conduite : cette peine, c'est un remède; cette rigueur qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égare, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'im-

[1] *Rom.*, VII, 24, 25.

portunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagements les plus doux tant de captivités déplorables. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se tourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur! vous êtes le maître et le souverain; et après tout il est juste que votre créature nous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos âmes, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très-sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre âme, lui dit-il, « ô mère, sera percée d'un glaive; et ce fils, toute votre « joie et tout votre amour, sera posé comme un signe « auquel on contredira, » *in signum cui contradicetur*[1] : c'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet, je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette âme étonnée et éperdue, ne sachant où se tourner, va cher-

[1] *Luc.*, II, 34, 35.

cher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir; et que saint Augustin a raison de dire, qu'il « vaut mieux sans comparaison endurer une seule « mort, que de les appréhender toutes : » *Satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo*[1]. Toutefois, Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties : elle ne lui demande curieusement, ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi, si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables; il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes : nous ressemblerons au bon Siméon; ni la vie n'aura rien qui nous attache, ni la mort tout odieuse qu'elle est n'aura rien qui nous épouvante : nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle, pour décider du jour de notre départ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard : « Seigneur, laissez maintenant mourir en paix « votre serviteur : » *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.*

Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme; ne

[1] *De Civ. Dei*, lib. I, cap. XI.

sortons point de ce monde avant que Jésus nous ait par-u, et que nous puissions dire avec lui : « Mes yeux ont v u « le Sauveur : » *Quia viderunt oculi mei Salutare tuum.* Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur, sur la terre, « ce « lui que Dieu avait destiné pour être exposé en vue à « tous les peuples de l'univers : » *Quod parasti ante faciem omnium populorum.* On l'a vue, cette « lumièr « éclatante qui devait éclairer toutes les nations et com « bler de gloire son peuple d'Israël : » *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israël*[1]. Enfin, ce Sauveur tant de fois promis a rempli l'attente de tout l'univers; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles, il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes frères, ce n'est pas assez; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos désirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'il nous a montrées. Non, « nous n'avons jamais vu sa face, ni nous « n'avons jamais écouté sa voix, ni nous n'avons pas sa « parole demeurante en nous, » puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes : *Neque vocem ejus unquam audistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens*[2]. Car écoutez ce que dit son disciple bien-aimé : « Celui qui dit qu'il le connaît, et ne garde « pas ses commandements, c'est un menteur, et la vé« rité n'est point en lui : » *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est*[3]. Après cela, chrétiens, qui de nous se peut vanter de le connaître? qu'avons-nous donné à son Évangile? quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait des biens et

[1] *Luc.*, II, 29, 30, 31, 32. — [2] *Joan.*, V, 37, 38. — [3] I. *Joan.*, II, 4.

les maux de la vie? Quand Dieu a diminué nos richesses, vons-nous songé en même temps à modérer notre luxe? uand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné otre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni e son empire? Au contraire, n'avons-nous pas été de eux dont il est écrit : *Dissipati sunt, nec compuncti*[1]? Ious avons « été affligés, sans être touchés de componction ; » serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui nous ommes mutinés, même sous la verge : repris et non orrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et on convertis. Après cela si nous osons dire que nous vons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur ue Dieu nous avait promis, le Saint-Esprit nous appelra des menteurs, et nous dira par la bouche de saint an, que la vérité n'est pas en nous.

Craignons donc, chrétiens, craignons de mourir; car ous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas enore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore nbrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, i les saints enseignements de son Évangile. Malheur à ux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur ix! O que la mort leur sera fâcheuse! ô que ses approes leur seront terribles! ô que ses suites leur seront nestes et insupportables! En ce jour, toute leur gloire ra dissipée; en ce jour, tous leurs grands projets seont ruinés; « en ce jour, périront, dit le Psalmiste, toutes leurs hautes pensées : » *In allia die, peribunt nnes cogitationes eorum*[2]; en ce jour, commenceront urs supplices; en ce jour, s'allumeront pour eux des ux éternels; en ce jour, la fureur et le désespoir s'emareront de leur âme : et ce ver qui ne meurt point

[1] *Ps.* XXXIV, 19. — [2] *Ps.* CXLV, 3.

enfoncera dans leur cœur ses dents dévorantes, vermeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah! mes frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort : son âme ne tient presque plus à rien; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort! je t'en remercie : il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau! Tu ne troubles donc pas mes desseins; mais tu les accomplis : tu n'interromps pas mon ouvrage; mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis!* Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix! O que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne peuvent pas nous donner; et afin que fermant les yeux à tout ce qui se passe nous commencions à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit!

SERMON

SUR L'HONNEUR DU MONDE.

ıont les plus grands ornements du triomphe du Sauveur. Comment la vaine e corrompt la vertu en la flattant. Danger des louanges : dans quelles dis- lons nous devons être à leur égard. Pourquoi ceux qui sont dominés par neur, sont-ils infailliblement vicieux. Par quels moyens l'honneur met les en crédit. De quelle manière il nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et érige enfin en de petits dieux. Remède à une si grande insolence. Mépris ıous devons faire du jugement des hommes en voyant celui qu'ils ont porté sus-Christ.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici ton Roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur.

Paroles du prophète Zacharie, rapportées dans l'évangile de ce jour, en saint Matthieu, chap. XXI, 5.

:mi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien éclatant qu'un jour de triomphe : et j'ai appris :rtullien, que ces illustres triomphateurs de l'an- e Rome marchaient au Capitole avec tant de :, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magni- :e, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition .ine, un esclave qui les suivait avait charge de les r qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem mento.* Ils ne se fâchaient pas de ce reproche : tait là, dit Tertullien[1], le plus grand sujet de leur :, de se voir environnés de tant de gloire, que l'on .it sujet de craindre pour eux qu'ils n'oubliassent ils étaient mortels : » *Hoc magis gaudet tanta se ı coruscare, ut illi admonitio conditionis suæ sit aria.*

triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de

olog., n° 33.

cette pompe ; et quand je vois le pauvre équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir qu'il est homme, je trouverais bien plus à propos, chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu : il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël « monté, disent-ils, sur « une ânesse : » *Sedens super asinam*[1]. Ah! messieurs, qui n'en rougirait? Est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres, et prenez possession de leur royaume?

Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines : les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc, pour admirer cette entrée, accoutumons-nous avant toutes choses à la modestie et aux abaissements glorieux de l'humilité chrétienne, et tâchons de prendre ces sentiments aux pieds de la plus humble des créatures, en disant : *Ave.*

Aujourd'hui que notre monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissements de tout le peuple, et que, parmi cette pompe de peu de durée, l'Église commence à s'occuper dans la pensée de sa passion ignominieuse, je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout

[1] *Zach.*, IX, 9. *Matth.*, XXI, 5.

ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle : et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons bientôt changée tout d'un coup en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta;* parce que rien ne paraît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle est toute d'or, » dit l'Écriture [1]; *Fecit statuam auream;* parce que rien ne semble ni plus riche ni plus précieux. « Toutes les langues et tous les peuples adorent cette statue : » *Omnes tribus et linguæ adoraverunt statuam auream* [2]; tout le monde sacrifie à l'honneur : et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée? ne sont-ce pas les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfants de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent; je veux faire tomber sur cette idole le foudre de la vérité évangélique; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parais donc ici, ô honneur du monde! vain fantôme

[1] *Daniel*, III, 1. — [2] *Ibid.*, 7.

des ambitieux et chimère des esprits superbes ; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître ; comme ils ont été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie : c'est à ce tribunal que je te défère ; c'est devant ce Roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, chrétiens ? je vais vous le dire. Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde ; je vous prie de les bien entendre.

Je l'accuse, premièrement, de flatter la vertu et de la corrompre ; secondement, de déguiser le vice, et de lui donner du crédit ; enfin, pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvait, de ses dépouilles : voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, messieurs, qu'on fasse le procès à l'honneur du monde. Dieu me veuille aider par sa grâce à poursuivre vivement une accusation si importante, et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains !

PREMIER POINT.

Donc, mes frères, le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse ; j'ai pour témoin saint Jean Chrysostome, et dans un crime si atroce je suis bien aise de faire parler un si véhément accusateur. Ce grand prédicateur nous apprend que la vertu qui

aime les louanges et la vaine gloire ressemble à une femme impudique qui s'abandonne à tous les passants : ce sont les propres termes de ce saint évêque [1], encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ces paroles : tâchons néanmoins d'entendre son sens, et de pénétrer sa pensée. Pour cela je vous prie de considérer que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges : jugez-en par l'expérience. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste, un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges; en l'une et en l'autre de ces rencontres, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front : on se défend de ses deux attaques par les mêmes armes. Soit que vous vous montriez peu retenu dans la poursuite des plaisirs, soit que ce soit dans la recherche des louanges, on blâme votre impudence. Et d'où vient cela, chrétiens, sinon par un sentiment que la raison nous inspire, que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'âme qui peut être violée par les louanges. C'est pourquoi la même nature nous donne la pudeur et la modestie pour nous défendre de ces deux corruptions; comme s'il y avait du déshonneur dans l'honneur même, et de la honte dans les louanges. Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, si cette âme avide de louanges, qui les cherche et les mendie de tous côtés, est appelée par saint Jean Chrysostome une infâme prostituée : elle mérite bien ce nom, puisqu'elle méprise la modestie et la pudeur.

[1] *Hom.*, XVII, *in Epist. ad Rom.*, n° 4.

Toutefois il faut encore aller plus avant, et rechercher jusqu'à l'origine d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges. Je dis qu'elle est naturelle à la vertu, et je parle de la vertu chrétienne; car nous n'en connaissons point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et si vous pesez attentivement avec quelles précautions le Fils de Dieu l'oblige à se cacher, vous n'aurez peine à le comprendre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis*[1] : « Prenez bien « garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les « hommes, pour en être regardés. Ne va point prier « dans les coins des rues, afin que les hommes te « voient; retire-toi dans ton cabinet, ferme la porte « sur toi, et prie en secret devant ton Père : » *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito*[2] : « Ne sonne pas de la trompette pour « donner l'aumône; je ne t'ordonne pas seulement de la « cacher devant les hommes; mais lorsque la droite la « distribue, que la gauche, s'il se peut, ne le sache « pas : » *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua*[3].

C'est pourquoi, dit très-bien saint Jean Chrysostome[4], toutes les vertus chrétiennes sont un grand mystère. Qu'est-ce à dire? mystère signifie un secret sacré. Autrefois quand on célébrait les divins mystères, comme il y avait des catéchumènes qui n'étaient pas encore initiés, c'est-à-dire qui n'étaient pas du corps de l'Église, qui n'étaient pas baptisés, on ne leur en parlait que par énigmes. Vous le savez, vous qui avez lu les Homélies des saints Pères : ils étaient avec les fidèles, pour

[1] *Matth.*, VI, 1. — [2] *Ibid.*, 6. — [3] *Ibid.*, 3. — [4] *Hom.* XXIX, *in Matth.*, n° 3. *Ibid. Homil.* LXXI n° 4.

entendre la prédication et le commencement des prières. Venait-on aux mystères sacrés, c'est-à-dire à l'action du sacrifice? le diacre mettait dehors les catéchumènes, et fermait la porte de l'église. Pourquoi? C'était le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous prier? fermez votre porte, c'est un mystère que vous célébrez. Jeûnez-vous? « oignez votre face et lavez « votre visage, de peur qu'il ne paraisse que vous « jeûniez : » *Unge caput tuum, et faciem tuam lava* [1] : c'est un mystère entre Dieu et vous; nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu, qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir.

Selon cette doctrine de l'Évangile, je compare la vertu chrétienne à une fille chaste et pudique, élevée dans la maison paternelle dans une retenue incroyable : on ne la mène point aux théâtres, on ne la produit point dans les assemblées : elle garde le logis, et travaille sous la conduite, sous les yeux de son Père, qui est Dieu, qui se plaît à la regarder dans ce secret, charmé principalement de sa retenue, *Videt in abscondito* [2]; qui lui destine un époux, c'est Jésus-Christ, et qui veut qu'elle lui donne un cœur pur, et qui n'ait point été corrompu par d'autres affections; qui lui prépare un jour de grandes louanges, et qui ne veut pas, en attendant, qu'elle se laisse gâter par celles des hommes, ni cajoler par leurs douceurs. C'est pourquoi elle fuit leur compagnie, elle aime son secret et sa solitude. Que si elle paraît quelquefois, comme un si grand éclat ne peut pas demeurer toujours caché, il n'y a que sa simplicité qui la rende recommandable : elle ne veut point attirer les yeux; tous ceux qui admirent sa beauté, elle les avertit par sa modestie de « glorifier son Père céleste : »

[1] *Matth.*, VI, 17. — [2] *Ibid.*, 18.

Glorificent Patrem[1]. Voilà quelle est la vertu chrétienne, c'est ainsi qu'elle est élevée : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste?

Que fait ici la vaine gloire? Cette impudente, dit saint Jean Chrysostome[2], vient corrompre cette bonne éducation, elle entreprend de prostituer sa pudeur; au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison, elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes : *A thalamo paterno eam educit; cumque pater jubeat eam ne sinistræ quidem apparere, notis ignotisque et obviis quibuscumque passim se ipsam ostentat :* elle lui enseigne à se farder, à se contrefaire, pour arrêter les spectateurs. « Ainsi cette fille si sage est sollicitée par cette « impudente à des amours déshonnêtes : » *Sic a lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur*. Vive Dieu! infâme, cette innocente se gâterait entre tes mains. O Jésus crucifié! voilà le crime que je vous défère : jugez aujourd'hui la vaine gloire, condamnez aujourd'hui l'honneur du monde, qui entreprend de corrompre la vertu, qui ose bien la vouloir vendre, et encore la vendre à si vil prix, pour des louanges : jugez, jugez, ô Seigneur! et condamnez en dernier ressort un crime si noir et si honteux.

Et pour vous, mes chers frères, vous qui, écoutant cette accusation, apprenez qu'il y a une corruptrice qui s'efforce de ruiner tout ce qu'il y a de vertu en vous; au nom de Dieu, veillez sur vous-mêmes; au nom de Dieu, prenez garde de ne point faire votre justice devant les hommes, pour en être vus et admirés. *Attendite*, dit-il; remarquez ces termes : « Prenez garde. » Cet ennemi dont je vous parle ne viendra pas vous attaquer ouvertement : il se glisse comme un serpent, il se

[1] *Matth.*, v, 16. — [2] *Hom.* LXXI, *in Matth.* n° 5.

coule sous des fleurs et de la verdure, il s'avance à l'ombre de la vertu, pour faire mourir la vertu même. *Attendite, attendite :* « Prenez garde. » Ah! qu'il est difficile aux hommes de mépriser la louange des hommes! Étant nés pour la société, nous sommes nés en quelque sorte les uns pour les autres; et, par conséquent, qu'il est dangereux que nous ne nous laissions trop chatouiller aux louanges que nous donnent nos semblables!

Saint Augustin, messieurs, nous représente excellemment ce péril dans le second livre qu'il a fait du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne : « Il est très-pernicieux, nous dit-il, de mal vivre : de bien vivre maintenant, et ne vouloir pas que ceux qui nous voient « nous en louent, c'est se déclarer leur ennemi; parce « que les choses humaines ne sont jamais en un état « plus pitoyable, que lorsque la bonne vie n'est pas estimée; » *Siquidem non recte vivere, perniciosum est : recte autem vivere et nolle laudari, quid est aliud quam inimicum esse rébus humanis, quæ utique tanto sunt miseriores, quanto minus placet recta via hominum*[1]? Jusques ici, messieurs, la louange n'a rien que de beau; mais voyez la suite de ces paroles. « Donc, dit ce grand docteur, si les hommes ne vous louent pas quand vous « faites bien, ils sont dans une grande erreur; et s'ils « vous louent, vous êtes vous-même dans un grand péril : » *Si ergo inter quos vivis te recte viventem non laudaverint, illi in errore sunt : si autem laudaverint, tu in periculo*[2]. Vous êtes en effet dans un grand péril; parce que votre amour-propre vous fait aimer naturellement le bruit des louanges, et que votre cœur s'enfle, sans y penser, en les entendant : mais vous êtes encore dans un grand péril; parce que non-seulement l'amour de vous-

[1] *De Serm. Domin. in mont.*, lib. II, n° 1. — [2] *Ibid.*

même, mais encore l'amour du prochain, vous oblige quelquefois, dit saint Augustin, à approuver les louanges que l'on vous donne. Vous faites une grande aumône, vous obligez le public par quelque service considérable : ne vouloir pas qu'on vous loue de cette action, c'est vouloir qu'on soit aveugle ou méconnaissant; la charité ne le permet pas. Vous devez donc souhaiter, pour l'amour des autres, qu'on loue les bonnes œuvres que Dieu fait en vous. Qui doute que vous ne le deviez, puisque vous devez désirer leur bien? Mais ce que vous devez désirer pour eux, vous devez le craindre pour vous-même : c'est là qu'est le grand péril, en ce que devant désirer et craindre la même chose par différents motifs, chrétiens, qu'il est dangereux que vous ne preniez aisément le change; qu'en pensant regarder les autres, vous ne vous arrêtiez en vous-mêmes! *Attendite* : « Prenez garde à vous, ô justes! voici votre péril; prenez garde que dans les œuvres de votre justice, les louanges du monde ne vous plaisent trop, et qu'elles ne corrompent en vous la vertu.

Et ne me dites pas que vous sentez bien en vous-mêmes que vous ne recherchez pas les louanges, que ce n'est pas l'amour de la vaine gloire qui vous a fait entreprendre cette œuvre excellente : je veux bien le croire sur votre parole; mais sachez que ce n'est pas là tout votre péril. « Il est assez aisé, dit saint Augustin, de se passer « des louanges, quand on les refuse; mais qu'il est dif- « ficile de ne s'y plaire pas, quand on les donne! » *Et si cuiquam facile est laude carere, dum denegatur; difficile est ea non delectari, cum offertur*[1]! Lorsque les louanges se présentent comme d'elles-mêmes, et que venant ainsi de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur

[1] *Epist.* XXII, n° 8.

que nous les méritons d'autant plus que nous les avons moins recherchées, mes frères, qu'il est malaisé de n'être pas surpris par cet appât!

Mais peut-être que vous me direz que ce n'est pas aussi un si grand crime que de se laisser charmer par ces douceurs innocentes. Qu'entends-je, chrétiens? que me dites-vous? Quoi! vous n'avez pas encore compris combien l'amour des louanges est contraire à l'amour de la vertu? Si vous n'en avez pas cru l'Évangile, au moins croyez-en le monde même. Ne croyez-vous pas, par expérience, qu'on refuse les véritables louanges à ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur? Pourquoi cela, messieurs, si ce n'est par un certain sentiment que celui qui aime tant les louanges n'aime pas assez la vertu; qu'il la met au rang des biens que la seule opinion fait valoir, ou du moins qu'il n'en a pas l'estime qu'il doit, puisqu'il ne juge pas qu'elle lui suffise? Ainsi l'empressement qu'il a pour l'honneur fait croire qu'il n'aime pas la vertu, et ensuite le fait paraître indigne de l'honneur. Que si le monde même le croit de la sorte, quelle doit être la délicatesse d'un chrétien sur le plaisir des louanges? Tremblez, tremblez, fidèles, et craignez cet ennemi qui vous flatte : ne croyez pas que ce soit assez de ne rechercher pas les louanges; le monde même en a honte, les idolâtres mêmes de l'honneur n'osent pas témoigner qu'ils le recherchent.

Le chrétien, mes frères, doit aller plus loin; c'est une vérité de l'Évangile. Le Fils de Dieu lui apprend que, bien loin de le rechercher, il ne doit pas le recevoir quand on le lui offre. Ce n'est pas moi qui le dis; qu'il écoute parler Jésus-Christ lui-même. Il ne se contente pas de nous dire : Je ne recherche pas la gloire des hommes; mais il dit : « Je ne reçois pas la gloire des

« hommes : » *Claritatem ab hominibus non accipio*[1]. Et si vous trouvez peut-être que ce passage n'est pas assez décisif, en voici un autre qui est plus pressant. *Clarifica me tu, Pater*[2] : « O Père, que ce soit vous qui me « glorifiiez ; » que ce soit vous, et non pas les hommes.

t s'il vous reste encore quelque doute, voici qui ne souffre point de réplique. *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis*[3]? « Comment pouvez-vous croire, « vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et ne « recherchez pas la gloire qui est de Dieu seul? » Ce n'est pas un crime médiocre, puisqu'il vous empêche de croire.

Mais remarquez bien cette opposition : vous recevez la gloire qui vient des hommes, vous ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu. N'est-ce pas nous dire manifestement : Celle-ci doit être désirée, celle-là ne doit pas même être reçue : il faut rechercher celle-ci, quand on ne l'a pas, et refuser l'autre, quand on la donne. Doctrine de l'Évangile, que tu es sévère! Quoi! il faut, au milieu des louanges, étouffer cette complaisance secrète qui flatte le cœur si doucement! Défendez-nous, ô Seigneur, de rechercher cet encens; mais comment le refuser quand on nous le donne? Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. Mais puis-je m'empêcher de la recevoir? puis-je contraindre la langue de ceux qui veulent parler en ma faveur? Laissons-les discourir à leur fantaisie; mais disons toujours avec Jésus-Christ : *Claritatem non accipio*. Non, non, je ne reçois pas la gloire des hommes; c'est-à-dire, je ne la reçois pas en payement, je ne me repais pas de cette fumée. *Clarifica me tu, Pater* : « Que ce soit vous ô Père cé-

[1] *Joan.*, v, 41. — [2] *Ibid.*, xv, 5. — [3] *Ibid.*, v, 44.

« leste, qui me glorifiiez ! » Vaine gloire, qui sollicites mon cœur à écouter tes flatteries, je connais le danger où tu me veux mettre; tu veux me donner les yeux des hommes, mais c'est pour m'ôter les yeux de Dieu; tu feins de vouloir me récompenser, mais c'est pour me faire perdre ma récompense; je l'attends d'un bras plus puissant et d'une main plus opulente : corruptrice de la vertu, je ne reçois point tes fausses douceurs; ni tes applaudissements, ni ta vaine pompe, ne peuvent pas payer mes travaux. *In Domino laudabitur anima mea, audiant mansueti, et lætentur*[1] : « Mon âme sera louée en « Notre-Seigneur; que les gens de bien l'entendent, et « s'en réjouissent ! » Je t'ai convaincue devant Jésus-Christ d'attenter sur l'intégrité de la vertu, c'est assez pour obtenir ta condamnation; mais je veux te convaincre encore de vouloir donner du crédit au vice : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice, en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde sont toujours infailliblement vicieux : il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas[2], vient d'un jugement déréglé : or je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons; puisque, se proposant l'honneur pour leur but et leur fin dernière, il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même : et jugez quel égarement. La vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux; l'honneur est un présent des

[1] *Ps.* XXXIII, 2 — [2] 2. 2. *Quæst.* LIII art. 6.

hommes, encore n'est-ce pas le plus grand. Et vous préférez, ô superbe aveugle, ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus précieux! N'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé? n'y a-t-il pas du trouble et du renversement? Premièrement, ô honneur du monde, tu es convaincu sans réplique que tu ne peux engendrer que des vicieux.

Mais il faut remarquer, en second lieu, que les vicieux qu'il engendre ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer le vice qui n'est que vice, qui montre toute sa laideur sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut : les choses humaines ne sont pas encore si désespérées; les vices que l'honneur du monde couronne, sont des vices plus honnêtes; ou plutôt, pour parler plus correctement, car quelle honnêteté dans les vices? ce sont des vices plus spécieux, il y a quelque apparence de la vertu : l'honneur, qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille; et il lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il soit assez connu par expérience, je veux le rechercher jusques à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, remarquez, messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas là la vertu du monde : il l'honore en passant, il lui donne quelques louanges pour la forme; mais il ne la pousse pas dans les grands emplois : elle n'est pas propre aux affaires, il faut quelque chose de plus souple

pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée; et si elle ne s'embarque dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu.

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une vertu ajoutée, non point à la règle, elle serait trop austère; mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains; c'est-à-dire, c'est la vertu de ceux qui n'en ont point, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David[1] : il l'a promise à celui qui tuerait le géant Goliath[2], il faut satisfaire le public et dégager sa parole; mais il saura bien dans l'occasion trouver des prétextes pour la lui ôter[3]. Il chasse les sorciers et les devins de toute l'étendue de son royaume[4]; mais lui-même, qui les bannit en public, les consultera en secret dans la nécessité de ses affaires[5]. Jéhu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres; il n'en laisse, dit l'Écriture[6], pas un seul en vie. Voilà une belle action : « mais il mar« cha néanmoins, dit l'Écriture, dans toutes les voies « de Jéroboam; il conserva les veaux d'or » que ce prince impie avait élevés : *Verumtamen a peccatis Jeroboam qui peccare fecit Israël, non recessit, nec dereliquit*

[1] I. *Reg.*, XVIII, 27. — [2] *Ibid.*, XVII, 25. — [3] *Ibid.*, XXV, 44. — [4] *Ibid.*, XXVIII, 3. — [5] *Ibid.*, 8. — [6] IV. *Reg.*, X, 17, 25, 26, 27.

vitulos aureos[1]. Pourquoi ne les détruisait-il pas, aussi bien que Baal et son temple? C'est que cela nuisait à ses affaires, et il se souvenait de cette malheureuse politique de Jéroboam : « Si je laisse aller les peuples en « Jérusalem pour sacrifier à Dieu dans son temple, ils « retourneront aux rois de Juda, qui sont leurs légiti- « mes seigneurs[2]. » Je bâtirai ici un autel; je leur donnerai des dieux qu'ils adorent, sans sortir de mon royaume, et mettre ma couronne en péril.

Telle est, messieurs, la vertu du monde; vertu trompeuse et falsifiée, qui n'a que la mine et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, puisqu'on veut être vicieux sans restriction? « C'est à cause, dit saint Chrysos- « tome[3], que le mal ne peut subsister tout seul : il est « ou trop malin, ou trop faible; il faut qu'il soit sou- « tenu par quelque bien, il faut qu'il ait quelque or- « nement, ou quelque ombre de la vertu. » Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne; que ce voleur tue ses compagnons pour les voler, on le fuira comme une bête farouche : de tels vicieux n'ont pas de crédit, mais il leur est bien aisé de s'en acquérir : pour cela il n'est pas nécessaire qu'ils se couvrent du masque de la vertu, ni du fard de l'hypocrisie; le vice peut paraître vice; et pourvu qu'il y ait un peu de mélange, c'est assez pour lui attirer l'honneur du monde. Je veux bien que vous me démentiez, si je ne dis pas la vérité.

Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables, et il vit dans une avarice sordide; tout le monde le méprise; mais il tient bonne table à ses mines, à la ville et à la campagne; cela paraît libéralité,

[1] IV. *Reg.*, x, 29. — [2] III. *Reg.*, xii, 26 et suiv. — *Hom.* ii, *in Act. Apost.*, n° 5.

c'est un fort honnête homme, il fait belle dépense du bien d'autrui. Et vous, vous vous vengez par un assassinat; c'est une action indigne et honteuse : mais ç'a été par un beau duel; quoique les lois vous condamnent, quoique l'Église vous excommunie, il y a quelque montre de courage; le monde vous applaudit et vous couronne, malgré les lois et l'Église. Enfin y a-t-il aucun vice que l'honneur du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait soin de se contrefaire? L'impudicité même, c'est-à-dire, l'infamie et la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se couvrir des belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? ne semble-t-elle pas digne des héros? ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour s'appeler gentillesse et galanterie? Eh quoi! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes? ne fallait-il que ce peu de mélange pour faire changer de nom aux choses, et mériter de l'honneur à ce qui est en effet si digne d'opprobre? Non, il n'en faut pas davantage : je m'en étonnais au commencement; mais ma surprise est bientôt cessée, après que j'ai eu médité que ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat, et que le monde se connaît si peu en vertu, que la moindre apparence éblouit sa vue : de sorte qu'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde, que de donner crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise, et jouit de la réputation publique. Que si, troublé en sa conscience par les reproches qu'elle lui fait, il se dénie à lui-même l'honneur que tout le monde lui donne à l'envi, voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table, venez faire reten-

tir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur [pour donner] du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même ; car ces flatteurs industrieux, âmes vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au dedans : ces flatteurs qui sont au dehors s'accordent avec celui qui parle au dedans, et qui a le secret de se faire entendre à toute heure : ils étudient ses sentiments, et le prennent si dextrement par son faible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur : il n'aime que ce miroir qui le flatte; et, pour parler avec saint Grégoire, « s'oubliant de ce qui est en lui-même, il « se va chercher dans les discours des autres, et s'ima- « gine être tel que la flatterie le représente : » *Oblitus sui in voces se spargit alienas, talemque se credit qualem se foris audit*[1]. Certainement Dieu s'en vengera, et voici quelle sera sa vengeance : il fera taire tous les flatteurs, et il abandonnera le pécheur superbe aux reproches de sa conscience.

Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde, qui fait que le vice plaît aux autres, qui fait même que le vice se plaît à lui-même. Vous le ferez, je le sais bien. Il viendra, le jour de son jugement : en ce jour il arrivera ce que dit le prophète Isaïe : *Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ*[2] : Enfin il est cessé, le bruit de ces applaudissements; ils se sont tus, ils se sont tus, et ils sont devenus muets, ceux qui semblaient si joyeux en célébrant vos louanges, et dont les continuelles acclamations faisaient

[1] *Pastor.*, part. II, cap. VI. — [2] *Is.*, XXIV, 8.

résonner à vos oreilles une musique si agréable. Quel sera ce changement, chrétiens; et combien se trouveront étonnés ces hommes accoutumés aux louanges, lorsqu'il n'y aura plus pour eux de flatteurs! l'Époux paraîtra inopinément; les cinq vierges qui ont de l'huile viendront avec leurs lampes allumées; leurs bonnes œuvres brilleront devant Dieu et devant les hommes; et Jésus, en qui elles mettaient toute leur gloire, commencera à les louer devant son Père céleste. Que ferez-vous alors, vierges folles, qui n'avez point d'huile et qui en demandez aux autres, à qui il n'est point dû de louanges, et qui en voulez avoir d'empruntées? En vain vous vous écrierez : Eh! « donnez-nous de votre huile : » *Date nobis de oleo vestro* [1]; nous désirons aussi des louanges, nous voudrions bien aussi être célébrées par cette bouche divine qui vous loue avec tant de force : et il vous sera répondu : Qui êtes-vous? « On ne vous con« naît pas : » *Nescio vos*[2]. Mais je suis cet homme si chéri, auquel tout le grand monde applaudissait, et qui était si bien reçu dans toutes les compagnies. On ne sait pas ici qui vous êtes, et on se moquera de vous en disant : *Ite, ite potius ad vendentes, et emite vobis*[3] : Allez, allez-vous-en à vos flatteurs, à ces âmes mercenaires qui vendent des louanges aux fous, et qui vous ont autrefois tant donné d'encens; qu'ils vous en vendent encore. Quoi! ils ne parlent plus en votre faveur! au contraire, se voyant justement damnés pour avoir autorisé vos crimes, ils s'élèvent maintenant contre vous.

Vous-même, qui étiez le premier de tous vos flatteurs, vous détestez votre vie, vous maudissez toutes vos actions : toute la honte de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères

[1] *Matth.*, XXV, 8. — [2] *Ibid.* 12. — [3] *Ibid.*, 9.

sera éternellement devant vos yeux. Qu'est donc devenu cet honneur du monde qui palliait si bien tous vos crimes? Il s'en est allé en fumée. O que ton règne était court, ô honneur du monde! que je me moque de ta vaine pompe et de ton triomphe d'un jour! que tu sais mal déguiser les vices, puisque tu ne peux empêcher qu'ils ne soient bientôt reconnus à ce tribunal devant lequel je t'accuse! Après avoir poursuivi mon accusation, je demande maintenant sentence : tu n'auras point de faveur en ce jugement, parce que, outre que tes crimes sont inexcusables, tu as encore entrepris sur les droits de celui qui y préside, pour en revêtir ses créatures : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Comme tout le bien appartient à Dieu, et que l'homme n'est rien de lui-même, il est assuré, chrétiens, qu'on ne peut rien aussi attribuer à l'homme, sans entreprendre sur les droits de Dieu, et sur son domaine souverain. Cette seule proposition, dont la vérité est si connue, suffit pour justifier ce que j'avance : que le plus grand attentat de l'honneur du monde, c'est de vouloir ôter à Dieu ce qui lui est dû, pour en revêtir la créature. En effet, si l'honneur du monde se contentait seulement de nous représenter nos avantages, pour nous en glorifier en Notre-Seigneur, et lui en rendre nos actions de grâces, nous ne l'appellerions pas l'honneur du monde, et nous ne craindrions pas de lui donner place parmi les vertus chrétiennes. Mais l'homme, qui veut qu'on le flatte, ne peut entrer dans ce sentiment : il croit qu'on le dépouille de ses biens quand on l'oblige de les attribuer à une autre cause; et les louanges ne lui sont jamais assez agréables, s'il

n'a de la complaisance en lui-même, et s'il ne dit en son cœur : C'est moi qui l'ai fait.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'exprimer assez combien cette entreprise est audacieuse, il nous en faut néanmoins former quelque idée par un raisonnement de saint Fulgence. Ce grand évêque nous dit que l'homme s'élève contre Dieu en deux manières : ou en faisant ce que Dieu condamne, ou en s'attribuant ce que Dieu donne. Vous faites ce que Dieu condamne, quand vous usez mal de ses créatures; vous vous attribuez ce que Dieu donne, quand vous présumez de vous-même. Sans doute ces deux entreprises sont bien criminelles; mais il est aisé de comprendre que la dernière est sans comparaison la plus insolente : et encore qu'en quelque manière que l'homme abuse des dons de son Dieu, on ne puisse assez blâmer son audace, elle est néanmoins beaucoup plus extrême lorsqu'il s'en attribue la propriété que lorsqu'il en corrompt seulement l'usage. C'est pourquoi saint Fulgence a raison de dire : *Detestabilis est cordis humani superbia, qua facit homo Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[1] : « A la vérité, dit ce grand docteur, encore que « ce soit un orgueil damnable de mépriser ce que Dieu « commande, c'est une audace bien plus criminelle de « s'attribuer ce que Dieu donne. » Pourquoi? Le premier est une action d'un sujet rebelle qui désobéit à son souverain, et le second est un attentat contre sa personne, et une entreprise sur son trône; et si par le premier crime, on tâche de se soustraire de son empire, on s'efforce par le second à se rendre en quelque façon son égal, en s'attribuant sa puissance.

[1] *Epist.* VI, *ad Thod.*, cap. VII.

Peut-être que vous croyez, chrétiens, qu'une entreprise si folle ne se rencontre que rarement parmi les hommes, et qu'ils ne sont pas encore si extravagants que de vouloir s'égaler à Dieu; mais il faut aujourd'hui vous désabuser. Oui, oui, messieurs, il le faut dire, que ce crime, à notre honte, n'est que trop commun : depuis que nos premiers parents ont si volontiers prêté l'oreille à cette dangereuse flatterie, « Vous serez comme des « dieux[1], » il n'est que trop véritable que nous voulons tous être de petits dieux, que nous nous attribuons tout à nous-mêmes, que nous tendons naturellement à l'indépendance. Écoutez, en effet, mes frères, en quels termes le Saint-Esprit parle au roi de Tyr, et en sa personne à tous les superbes. Voici ce qu'a dit le Seigneur : « Ton « cœur s'est élevé, et tu as dit : Je suis un Dieu » : *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum*[2]. Est-il possible, messieurs, qu'un homme s'oublie jusqu'à ce point, et qu'il dise en lui-même : Je suis un Dieu? Non, cela ne se dit pas si ouvertement : nous voudrions bien le pouvoir dire; mais notre mortalité ne le permet pas. Comment donc disons-nous, Je suis un Dieu? Les paroles suivantes nous le font entendre. « C'est, dit-il, que « tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*[3]. Qu'il y a de sens dans cette parole, si nous le pouvions développer!

Tâchons de le faire, et disons que comme Dieu est le principe universel et le centre commun de toutes choses; comme il est, dit un ancien, le trésor de l'être, et possède tout en lui-même dans l'infinité de sa nature, il doit être plein de lui-même, il ne doit penser qu'à lui-même, il ne doit s'occuper que de lui-même. Il vous sied bien, ô roi des siècles, d'avoir ainsi le cœur rempli

[1] *Gen.*, III, — [2] *Ezech.* XXVIII, 2. — [3] *Ibid.*, 3.

de vous-même : ô source de toutes choses! ô centre!... Mais le cœur de la créature doit être composé d'une autre sorte : elle n'est qu'un ruisseau qui doit remonter à sa source; elle ne possède rien en elle-même, et elle n'est riche que dans sa cause; elle n'est rien en elle-même, et elle ne se doit chercher que dans son principe. Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée; tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei;* tu cherches ton honneur en toi, tu ne te remplis que de toi-même.

En effet, jugeons-nous, messieurs, et ne nous flattons point dans notre orgueil. Cet homme rare et éloquent, qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par ses discours; lorsqu'il ne remonte point à la cause, et qu'il croit que son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne lui dit-il pas tacitement: « Nos lèvres « sont de nous-mêmes : » *Labia nostra a nobis sunt*[1]? et celui qui ayant achevé de grandes affaires, au milieu des applaudissements qui l'environnent, ne rend pas à Dieu l'honneur qu'il lui doit, ne dit-il pas en son cœur : « C'est ma main, c'est ma main, et non le Seigneur, qui « a fait cette œuvre : » *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia*[2]? et celui qui par son adresse et par son intrigue a établi enfin sa fortune, et ne fait pas de réflexion sur la main de Dieu qui l'a conduit, ne dit-il avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*[3] : « Tout cela est à moi, et c'est le fruit de mon « industrie, et je me suis fait moi-même? » Voyez donc que l'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux.

Eh bien, ô superbe, ô petit dieu, voici, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme

[1] *Ps.* XI, 4. — [2] *Deut.*, XXXII, 27. — [3] *Ezech.*, XIX, 5.

se fait Dieu par orgueil, Dieu se fait homme par humilité : l'homme s'attribue faussement ce qui est à Dieu; et Dieu, pour lui apprendre à s'humilier, prend véritablement ce qui est à l'homme. Voilà le remède de l'insolence; voilà la confusion de l'honneur du monde. Je l'ai accusé devant ce Dieu-Homme, devant ce Dieu humilié : vous avez ouï l'accusation, écoutez maintenant la sentence. Il ne la prononcera point par sa parole; c'est assez de le voir, pour juger que l'honneur du monde a perdu sa cause. Désabusez-vous pour toujours des hommes et de l'estime que vous faites de leur jugement, en voyant ce qu'ils ont jugé de Jésus-Christ. Il condamne le jugement des hommes, nouvelle manière de les condamner. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même : et ayant rendu sur sa personne le plus inique jugement qui fut jamais, l'excès de cette iniquité a infirmé pour jamais toutes leurs sentences. Tout le monde généralement en a mal jugé; c'est-à-dire, les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savants et les ignorants, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir d'insensé et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux et d'injuste, de dépravé et de corrompu, d'aveugle et de précipité dans les jugements les plus déréglés, Jésus-Christ l'a voulu subir; et pour vous désabuser à jamais de toutes les bizarreries de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune.

Voulez-vous voir, avant toutes choses, la diversité prodigieuse des sentiments? écoutez tous les murmures du peuple dans un seul chapitre de l'Évangile de saint Jean[1]. C'est un prophète, ce n'en est pas un; c'est un

[1] *Joan.*, VII, 12 et seq.

homme de Dieu, c'est un séducteur; c'est le Christ, il est possédé du malin esprit. Qui est cet homme? d'où est-il venu? où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit? *Dissensio itaque facta est in turba propter eum :* O Jésus! Dieu de paix et de vérité! « il y eut sur votre sujet une « grande dissension parmi le peuple. » Voulez-vous voir la bizarrerie qui ne se contente de rien? Jean-Baptiste est venu, retiré du monde, menant une vie rigoureuse, et on a dit : « C'est un démoniaque[1] : » le Fils de l'Homme est venu, mangeant et conversant avec les hommes, et on a dit encore : « C'est un démoniaque[2]. » Entreprenez de contenter ces esprits mal faits. Voulez-vous voir, messieurs, un désir opiniâtre de le contredire? Quand il ne se dit pas le Fils de Dieu, ils le pressent violemment pour le dire : *Si tu es Christus, dic nobis palam*[3] : « Si vous êtes le Christ, dites-le-nous claire- « ment; » et après qu'il le leur a dit, ils prennent des pierres pour le lapider[4]. Malice obstinée, qui, étant convaincue, ne veut pas se rendre : Il est vrai, nous ne pouvons le nier, il chasse les malins esprits; mais « c'est au nom de Béelzébub, qui en est le prince[5]. » Une humeur fâcheuse et contrariante, qui cherche à reprendre dans les moindres choses : Quel homme est celui-ci? « ses « disciples ne lavent pas leurs mains devant le repas[6]; « qui tourne les plus grandes en un mauvais sens : « c'est un méchant qui ne garde pas le sabbat[7]; » il a délivré un démoniaque, il a guéri un paralytique, il a éclairé un aveugle le jour du repos.

Mais ce que je vous prie le plus de considérer, dans les jugements des hommes, c'est ce changement soudain et précipité qui les fait passer en si peu de temps aux

[1] *Matth.*, XI, 18. — [2] *Joan.*, VII, 48. — [3] *Ibid.*, X, 24. — [4] *Ibid.*, 31. — [5] *Luc.*, XI, 15. — [6] *Matth.*, XV, 2. — [7] *Joan.*, IX, 16.

extrémités opposées. Ils courent au-devant du Sauveur, pour le saluer par des cris de réjouissance; ils courent après lui pour le charger d'imprécations. « Vive le Fils « de David[1]! » « Qu'il meure! qu'il meure! qu'on le cru- « cifie[2]! » « Béni soit le roi d'Israël[3]! » « Nous n'avons « point de roi que César[4]. » Donnez des palmes et des rameaux verts; qu'on cherche des fleurs de tous côtés pour les semer sur son passage : donnez des épines pour percer sa tête, et un bois infâme pour l'y attacher. Tout cela se fait en moins de huit jours; et pour comble d'indignité, pour une marque éternelle du jugement dépravé des hommes, la comparaison la plus injuste, la préférence la plus aveugle : « Lequel des deux voulez- « vous, Jésus ou Barabbas[5], » le Sauveur ou un voleur, l'auteur de la vie ou un meurtrier? et la préférence la plus injuste : *Non hunc, sed Barabbam* : « Nous ne vou- « lons point de celui-ci, mais donnez-nous Barabbas : » « Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie! » nous voulons qu'on délivre le meurtrier, et qu'on mette à mort l'auteur de la vie.

Après cela, mes frères, entendrons-nous encore des chrétiens nous battre incessamment les oreilles par cette belle raison : Que dira le monde, que deviendra ma réputation? on me méprisera, si je ne me venge; je veux soutenir mon honneur, il m'est plus cher que mes biens, il m'est plus cher même que ma vie. Tous ces beaux raisonnements, par lesquels vous croyez pallier vos crimes, ne sont que de vaines subtilités, et rien ne nous est plus aisé que de les détruire; mais je ne daignerais seulement les écouter. Venez, venez les dire au Fils de Dieu crucifié; venez vanter votre honneur du monde à

[1] *Matth.*, XXI, 9. — [2] *Joan.*, XIX, 15. — [3] *Ibid.*, XII, 13. — [4] *Ibid.*, XIX, 15. — [5] *Matth.*, XXVII, 11. *Joan.*, XVIII, 40

la face de ce Dieu rassasié, soûlé d'opprobres; osez lui soutenir qu'il a tort d'avoir pris si peu de soin de plaire aux hommes, ou qu'il a été bien malheureux de n'avoir pu mériter leur approbation. C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du monde : et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil, taisons-nous, taisons-nous, et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, « sortons, sortons avec « lui, portant sur nous-mêmes son opprobre : » *Exeamus igitur cum illo extra castra improperium ejus portantes*[1]. Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le à nous-mêmes; reprochons-nous à nous-mêmes nos déréglements et la honte de notre vie, et participons comme nous pouvons à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. *Amen.*

[1] *Hebr.*, XIII, 13.

NOTICE

SUR MADAME DE LA VALLIÈRE,

DUCHESSE DE VAUJOUR.

Louise-Françoise de la Baume-le-Blanc de La Vallière, qualifiée depuis du titre de duchesse de Vaujour, était fille du marquis de La Vallière, gouverneur d'Amboise. Elle naquit en 1644. Après la mort de son père, sa mère s'étant remariée à M. de Saint-Remy, premier maître d'hôtel du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, elle fut élevée à la cour de ce prince, qui résidait habituellement à Blois. Tous les mémoires publics et particuliers déposent unanimement qu'elle avait, dès ses premières années, un caractère de sagesse qui la faisait singulièrement remarquer; et le duc d'Orléans le témoigna plus d'une fois lui-même dans les termes les plus flatteurs pour elle, et les plus honorables.

Quand Monsieur, frère unique de Louis XIV, épousa en 1661 Henriette d'Angleterre, mademoiselle de La Vallière fut placée auprès de cette princesse comme une de ses filles d'honneur. Elle plut beaucoup à la cour, moins encore par ses charmes extérieurs que par les qualités de son âme bonne, douce et naïve. Mais, sensible à l'excès, elle y vit un objet qui fit sur son cœur une impression funeste. Personne n'ignore qu'elle fut aimée de Louis XIV, et qu'elle eut de lui deux enfants, le comte de Vermandois, qui mourut en 1683, dans sa dix-septième année, et mademoiselle de Blois, mariée au prince de Conti. Elle a avoué depuis que, dans ces temps d'illusion et lorsque tout semblait conspirer à l'agrément et au bonheur de sa vie, elle avait toujours senti au dedans d'elle-même un trouble et une humiliation qui ne lui permettaient pas de jouir en repos d'aucun plaisir. Vertueuse, s'il était possible, au milieu de ses égarements, elle gémissait de sa faiblesse, et conservait le désir comme l'espérance de rentrer un jour dans le droit chemin qu'elle avait quitté.

Plusieurs personnes d'une grande piété demandaient à Dieu sa conversion : elles l'obtinrent. Dieu la disposa peu à peu, par de sa-

lutaires dégoûts, à rompre ses liens : le maréchal de Bellefonds et Bossuet contribuèrent beaucoup à l'affermir dans cette sainte résolution.

Elle crut devoir embrasser la vie religieuse pour y faire pénitence de ses fautes passées, et pour y trouver, dans l'éloignement du monde, le meilleur préservatif contre la rechute. L'austérité de la règle des Carmélites lui fit préférer cet ordre à tous les autres. Elle y entra en 1674, n'ayant pas encore trente ans, y prit le nom de *sœur Louise de la Miséricorde*; et dans son noviciat comme pendant tout le reste de sa vie, qui fut longue et pleine de souffrances, elle ne mit pas de bornes aux macérations et privations de toute nature qu'elle crut devoir s'imposer. Un seul trait en fera juger.

Un jour de vendredi saint étant au réfectoire, elle se ressouvint que, dans le temps qu'elle était à la cour, elle se trouva, dans une partie de chasse, pressée d'une soif dévorante; mais qu'on lui apporta aussitôt des rafraîchissements et des liqueurs délicieuses, dont elle but avec le plus grand plaisir. Ce souvenir, joint à la pensée du fiel et du vinaigre dont Jésus-Christ avait été abreuvé dans sa soif sur la croix, la pénétra d'un si vif sentiment de repentir et d'humiliation, qu'elle résolut dans le moment de ne plus boire du tout. Elle fut près de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour qu'un demi-verre. Cette rude pénitence, dont on ne s'aperçut pas, la fit tomber malade; et, depuis ce temps, elle eut des maux d'estomac violents qui la réduisirent quelquefois à des faiblesses extrêmes. A des maux de tête continuels se joignirent des rhumatismes douloureux, et une sciatique qui lui déboîta la hanche; mais, malgré tous ces maux, elle ne cessa pas, jusqu'à la fin de sa vie, de partager les pénibles travaux de la communauté, et de se lever chaque jour deux heures avant toutes les autres pour aller se prosterner au pied des autels.

On ne saurait trop s'étonner qu'une femme élevée et nourrie si longtemps dans la délicatesse et l'opulence ait pu, au milieu de tant d'infirmités, supporter pendant trente-six ans d'aussi rudes épreuves. Elle mourut en 1710, âgée de près de soixante-six ans.

On a d'elle un livre plein d'onction, intitulé *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*. Il fut imprimé sans son aveu.

SERMON

POUR LA PROFESSION

DE MADAME DE LA VALLIÈRE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE LE 4 JUIN 1675.

Et dixit qui sedebat in throno. Ecce nova facio omnia.

Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses. (Apoc., XXI, 5.)

MADAME [1],

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône, d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle ; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus ; ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous ? quel état ! et quel état !

[1] A la reine.

Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau; et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante[1] dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié, que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour; que j'en efface tous les traits et toute la gloire; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs; et Dieu donne, par ses ministres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire; et

[1] C'était la troisième fête de la Pentecôte.

obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connaître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un « cœur nouveau[1]; » et il est écrit : « Faites-vous un « cœur nouveau[2] : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei; amor Dei usque ad contemptum sui*[3] : l'un est « l'amour de « soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu; » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même; » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

[1] *Ezech.*, XXXVI, 26. — [2] *Ibid.*, XVIII, 31. — [3] *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XXVII; t. VII, col. 370.

Mais prenez bien garde, messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. « Le sage qui entend, dit-il[1], une parole « sensée, la loue, et se l'applique à lui-même : » il ne regarde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens, suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès; voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas, qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière; je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

PREMIER POINT.

L'homme que vous voyez si attache à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avait fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était pas fait pour lui-même; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul, et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons se trouveraient obligés à

[1] *Eccli.*, XXI, 18.

partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme! vous connaissez et vous aimez; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui est la vérité même? et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connaissance et par son amour; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît lui-même, il s'aime lui-même; et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi, par sa naturelle constitution, elle était unie à son auteur, et devait faire sa félicité de celle d'un être si parfait et si bienfaisant; en cela consistait sa doctrine et sa force. Enfin, c'est par là qu'elle était riche; parce que, encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son auteur; c'est-à-dire qu'elle le possédait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévé-

ramment pour le posséder toujours; puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme, qui était heureuse parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas! qu'elle s'est trompée! et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même; car voilà que déjà elle commence à se méconnaître : transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence[1].

En effet, il est véritable que, pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même; ou plutôt, je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais, comme ici son orgueil la

[1] *Ezech.*, XXVIII, 2; XXIX, 9.

rompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère : il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter aussitôt qu'elle est seule avec elle-même; sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvait remplir; si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir : tant il est vrai que Dieu la punit par son propre déréglement, et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté : ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur; pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce

corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir, dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Faible et trompeuse image sans doute; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte; en un mot, d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisque, en poursuivant le plaisir, elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison, en effet, n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côté

tés ; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens, pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue ; à combien d'objets extérieurs elle nous attache! tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas « vos pensées et vos yeux, vous souillant et vous cor- « rompant ; » disons le mot du Saint-Esprit : « vous « prostituant vous-mêmes à tous les objets qui se pré- « sentent[1]. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande : nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend : cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornements; pour la parer toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare; notre vanité se repaît de cette fausse abondance; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un

[1] *Num.*, XV, 39.

songe : on veut parler, la voix ne suit pas; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut; son argent, qu'elle appelle son bien, est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre; elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui : cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'a-« varice, dit saint Paul, est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas*[1]. En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire : par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaisirs; chacun, enfin, de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire : il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie! de quel joug elle est chargée! et, pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive!

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire; il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes; et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants; choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des

[1] I. *Tim.*, VI, 10.

rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité ce grand Alexandre? et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé; personne n'en a tant fait : dans l'Égypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre; il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles; les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges : il a eu ce qu'il demandait; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu « leur récompense, » dit le Fils de Dieu [1]; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les Gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur; et, « vains, ils ont reçu une récom- « pense aussi vaine que leurs désirs : » *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam...; ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam* [2].

Vous voyez, messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et

[1] *Matth.*, VI, 2. — [2] *In ps.* CXVIII, *Serm.* XII, n° 2; tom. IV, col.

des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu sous le péché : » *Venumdatus sub peccato*[1]; livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois, le malheureux, il ne peut s'en passer; car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable, et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah! plutôt la mort!), si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion : que feront-elles? O Dieu! qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable?

Non, messieurs; nous avons expliqué l'énigme. Ce

[1] *Rom.*, VII, 14.

qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu : mais nous avons dit, il est vrai, qu'il ne pouvait éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme, qui s'est éloignée de la source de son être, ne connaît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin[1], dans toutes les choses qu'elle aime ; et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée; on se tourmente, et on dit, Je suis perdu ! ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu ! Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu ! L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit, Je suis perdu, n'est pas le corps : car le corps de lui-même est sans sentiment; et l'âme, qui dit qu'elle est perdue,

[1] *De Trin.*, l. x, n° 7; tom. VIII, col. 893.

ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme au seul appui de son être; et, attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle! Mais, comme dit saint Augustin[1], s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit, Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image. O âme! voilà le comble de tes maux : en te cherchant, tu t'es perdue; et toi-même tu te méconnais. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis filii Israël*[2]! O âme! reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étais si profondément retirée!

SECOND POINT.

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née; et, recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant

[1] *De Trin.* l x n° 11, col. 895. — [2] *Isaï.*, XXXI, 6.

à son Auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir; mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas : mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion la tête levée, « marchant d'un pas affecté, avec des contenances étu- « diées, et faisant signe des yeux à droite et à gauche : « pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs « cheveux[1]. » Quelle sorte de vengeance! Quoi! fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je ferai tomber leurs che- « veux; je détruirai, poursuit-il, et les colliers, et les « bracelets, et les anneaux, et les boîtes à parfums, et « les vestes, et les manteaux, et les rubans, et les bro- « deries, et ces toiles si déliées, » vaines couvertures qui ne cachent rien; et le reste : car le Saint-Esprit a voulu

[1] *Isaï.*, III, 16, 17.

descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité ; s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme, qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi ! Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure ? Pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller ; entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connaît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil, et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne : elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile ; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre ! tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts ; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connaître à tous les autres. Ah ! « j'aime mieux avoir la dernière place « dans la maison de mon Dieu, que de tenir les plus « hauts rangs dans la demeure des pêcheurs [1]. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures ; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même : mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? n'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate ! Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend,

[1] *Ps.* LXXXIII, 11.

comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage : grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens; elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce : on déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs ; il n'y en a aucun de si innocent, qui ne devienne suspect : la raison, que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce « serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me*[1]. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes; ces désirs, qui nous semblaient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même : elle est revenue de bien loin.

[1] *Genes.*, III. 13.

et semble avoir fait un grand progrès; mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer : elle se met de tous côtés sous le joug; elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés : mais, de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi, resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu! votre serviteur a trouvé son cœur pour vous « faire cette prière[1]. » L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme, pleine de Dieu, s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène,

[1] II. *Reg.*, VII, 27.

c'est-à-dire par l'amour : là est la force et le courage; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu : là se trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens, qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits : là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même; à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant plus que soi-même; au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même; enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais, en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment; on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore : attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds : le néant, d'où elle est tirée; et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter.

Elle considère que, si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment[1]. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant: de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît, et ne craint plus de périr de la manière dont elle le craignait auparavant: elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu; il faudrait vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire de ses perfections infinies. Là se verrait l'union de l'âme avec un Jésus délaissé; là s'entendrait la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région : mais, pour expliquer cette matière, il faudrait tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, messieurs, si les saintes vé-

[1] *De Gen. ad litt.*, lib. VIII, n° 25; tom. III, part. I, col. 234.

rités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte? peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là-haut[1] qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu; et je ne sais si on peut le connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait. On vous dira de là-haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie? Oui, sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Hé! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connais cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre; celui qui demande, « on lui donne; celui qui cherche, il trouve infailli- « blement[2]. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être

[1] Madame de la Vallière était à la grille d'en haut avec la reine. —
[2] *Matt.*, III,

sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils; vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie? à chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable; parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu, d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie[1] : « Vos paroles se sont élevées contre moi, dit « le Seigneur; et vous avez répondu : Quelles paroles « avons-nous proférées contre vous? Vous avez dit : « Celui qui sert Dieu se tourmente en vain : quel bien « nous est-il revenu d'avoir gardé ses commandements, « et d'avoir marché tristement devant sa face? Les « hommes superbes et entreprenants sont heureux; car « ils se sont établis en vivant dans l'impiété, et ils ont « tenté Dieu en songeant à se faire heureux malgré ses « lois, et ils ont fait leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le « prophète, les gens de bien étonnés se sont parlé se- « crètement les uns aux autres. » Personne sur la terre

[1] *Mal.*, III, 13 et seq.

n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même : « Le Seigneur a prêté « l'oreille à ces choses, dit le prophète, et il les a ouïes : « il a fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le « servent; et en ce jour où j'agis, dit le Seigneur des « armées, c'est-à-dire en ce dernier jour où j'achève « tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde et « ma justice; en ce jour, dit-il, les gens de bien seront « ma possession particulière; je les traiterai comme « un bon père traite un fils obéissant. Alors vous vous « retournerez, ô impies, vous verrez de loin leur féli- « cité, dont vous serez exclus pour jamais; et vous ver- « rez alors quelle différence il y a entre le juste et l'im- « pie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise « ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections les impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui ne servent puissent être heureux : vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc* : « C'est ce que dit le Seigneur; il l'en faut croire : « car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les autres auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur, qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon

pour tout un grand peuple : mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Écoutez-le donc, chrétiens, laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible! et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision dans la foi; un avant-goût de la possession dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend[1] avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

[1] M. l'archevêque de Paris

FIN.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS

QUI FIRENT CONVOQUER

L'ASSEMBLÉE DU CLERGÉ EN 1681[1].

L'affaire de la *régale* fut, dans le dix-septième siècle, la cause d'un grand mouvement, et n'en devint, par la suite des événements, qu'une circonstance accessoire. Mais elle servit d'occasion et de motif pour rappeler et consacrer des maximes d'un bien plus grand intérêt pour la paix de l'Église et la tranquillité des empires.

La *régale* en France était un droit par lequel nos rois jouissaient du revenu des archevêchés et des évêchés pendant leur vacance, et même *conféraient* les bénéfices dépendant de leur *collation* jusqu'à ce que les nouveaux pourvus eussent prêté leur *serment de fidélité*, et l'eussent fait enregistrer à la chambre des comptes de Paris.

Après plusieurs arrêts dont les remontrances du clergé avaient suspendu l'exécution, Louis XIV rendit la *déclaration* de février 1673, par laquelle il déclara « le droit de *régale* inaliénable et imprescriptible dans tous les « archevêchés et évêchés du royaume, » et ordonna « que tous les archevêques et évêques qui n'avaient point fait enregistrer leur *serment de* « *fidélité* seraient tenus de le faire dans deux mois. »

Presque tous les évêques de Languedoc, de Guienne, de Provence et du Dauphiné, qui jusqu'alors s'étaient maintenus dans l'exemption du droit de *régale*, cédèrent à l'autorité du roi.

Plusieurs considérations raisonnables les portèrent à cette condescendance. La protection éclatante que le roi accordait à la religion et à ses ministres, la modération connue de ce monarque, l'inutilité bien évidente d'une résistance indiscrète, et les principes de soumission que le clergé de France se faisait honneur de professer, déterminèrent cette sage et respectueuse conduite. D'ailleurs le droit de *régale* était déjà paisiblement exercé dans la très-grande partie de la France. Il ne s'agissait que d'un droit particulier à quelques églises, et de grands avantages pour la discipline ecclésiastique devaient balancer un sacrifice peu important en lui-même. Mais deux évêques, dont l'opposition était certainement fondée sur les intentions les plus pures et sur des considérations plausibles, crurent devoir se montrer inflexibles. Ce furent les évêques d'Aleth (Nicolas Pavillon) et de Pamiers (François-Étienne Caulet). Ces évêques étaient recommandables par leur piété, leurs vertus et leurs mœurs; et il est certain que, s'il n'eût été ques-

[1] Extrait de l'*Histoire de Bossuet*, par M. le cardinal de Bausset.

tion que d'un droit en litige entre des particuliers, ils auraient pu se présenter avec confiance devant les tribunaux, en s'appuyant sur une longue et antique possession. Mais ils oublièrent qu'il est des circonstances où le sacrifice de quelques prétentions et de quelques droits peu importants est conseillé par la prudence chrétienne.

En conséquence du refus des évêques d'Aleth et de Pamiers de faire enregistrer leur *serment de fidélité*, le roi nomma, en exécution de sa *déclaration* de 1673, aux bénéfices vacants dépendant de leur *collation*. Ils prodiguèrent alors les censures et les excommunications contre les pourvus en *régale*, comme si toutes les lois de l'Église eussent été foulées aux pieds, et la religion attaquée dans ses points les plus essentiels. Les pourvus en *régale* suivirent les formes accoutumées; ils appelèrent de ces sentences à l'archevêque de Narbonne et à l'archevêque de Toulouse, métropolitains d'Aleth et de Pamiers. Les deux métropolitains cassèrent les ordonnances des deux évêques, et prononcèrent la nullité de leurs censures. Les deux évêques interjetèrent appel au saint-siége de leurs métropolitains.

Innocent XI avait les mêmes vertus qu'on admirait dans les évêques d'Aleth et de Pamiers, et les mêmes défauts qu'on pouvait leur reprocher. Au lieu de s'établir médiateur et conciliateur, il se constitua juge suprême dans une contestation qui aurait pu suivre naturellement le cours accoutumé d'une négociation amicale et politique; et il prononça son jugement d'une manière si absolue, que Louis XIV, quelque modéré qu'il fût par caractère, et de quelque respect qu'il fût pénétré pour le saint-siége, dut justement s'offenser d'un procédé si extraordinaire.

Innocent XI ne se contenta pas de casser les ordonnances rendues par les archevêques de Narbonne et de Toulouse; il écrivit au roi deux brefs, en date du 12 mars 1678 et du 21 septembre même année, dans lesquels il s'exhalait en reproches contre les ministres du roi, qui abusaient de sa confiance, par leurs sinistres conseils, pour satisfaire leur intérêt et leur ambition. Ces deux brefs n'ayant point arrêté l'exécution de la *déclaration* de 1673, il lui en adressa un troisième en date du 29 décembre 1679, dont les expressions menaçantes obligèrent Louis XIV à adopter des mesures convenables pour faire respecter la dignité de sa couronne et assurer la tranquillité de ses États.

Au moment où ce bref devint public en France, l'assemblée du clergé de 1680 tenait ses séances à Saint-Germain-en-Laye; et tous les membres qui la composaient crurent devoir manifester hautement leur attachement à Louis XIV, ainsi que leur ferme détermination à défendre la majesté du trône, si le pape se permettait quelque entreprise contre les droits du roi ou contre sa personne.

Le 1er janvier 1681, Innocent XI adressa au chapitre de Pamiers, le siége vacant, un bref dont les dispositions extraordinaires étaient absolument contraires aux maximes reçues en France au sujet des *appellations*, violaient formellement un des articles les plus importants du concordat qui avait été approuvé par le concile de Latran, et tendaient à jeter le trouble

dans les consciences, en les remplissant de scrupules et d'inquiétudes.

Cette infraction éclatante à toutes les règles de discipline établies en France, du consentement et de l'aveu même du saint-siége, exigeait des mesures extraordinaires de la part du clergé et de celle du gouvernement. Les agents du clergé demandèrent au roi, dans un *Mémoire*, la permission d'assembler les évêques qui se trouvaient alors à Paris.

Cette assemblée, composée de quarante-deux évêques, tint ses séances dans le courant du mois de mars et de mai 1681. L'archevêque de Reims (Charles-Maurice Le Tellier) y fit un rapport très-étendu sur les sujets de contestation qui venaient de s'élever entre Rome et la France. Il y donnait les plus justes éloges à la vertu et à la piété d'Innocent XI; mais en même temps il relevait avec force les vices et les irrégularités des procédures et des jugements du pape dans l'affaire de Pamiers, et il proposait de demander au roi « qu'il lui plût de permettre aux évêques de s'assembler en *concile* « *national*, ou du moins de convoquer une *assemblée générale* de tout le « clergé du royaume. » Le rapport et les conclusions de l'archevêque de Reims furent adoptés, et le procès-verbal de cette assemblée fut signé le 7 mai 1681.

Louis XIV se rendit au vœu du clergé; mais il ne crut pas devoir adopter la forme d'un *concile national*, et il préféra de convoquer l'Église de France dans une assemblée générale, composée de deux évêques et de deux députés du second ordre pour chaque métropole. Les lettres de convocation, en date du 16 juin 1681, recommandaient expressément de choisir pour députés du second ordre *les ecclésiastiques les plus distingués par leur piété, leur savoir, leur expérience, et dont le mérite fût le plus connu dans les provinces.*

Ce vœu fut parfaitement rempli, et jamais aucune assemblée n'offrit un plus grand nombre d'évêques et d'ecclésiastiques recommandables par leurs vertus et leurs lumières; et, comme si tous les pas de Bossuet dans sa glorieuse carrière devaient être marqués par des exceptions honorables, l'assemblée métropolitaine de Paris le nomma député à l'assemblée générale du clergé, quoiqu'il n'eût point encore ses bulles de l'évêché de Meaux, et il fut immédiatement désigné pour faire le *Sermon d'ouverture* de cette assemblée.

La disposition générale des esprits en France n'était pas moins favorable à Louis XIV que n'était fondée la juste confiance que lui inspiraient l'attachement et la fidélité de son clergé : cependant Bossuet n'était pas entièrement exempt d'inquiétude; sa lettre à l'abbé de Rancé le laisse assez apercevoir. Il observait que les esprits, agités par la chaleur des discussions qui s'étaient élevées sur des matières d'un bien plus grand intérêt que l'affaire de la *régale*, pouvaient s'égarer sans le vouloir, et peut-être sans le savoir, par un excès de zèle pour l'Église ou pour l'État. Il voyait dans le ministère des dispositions capables de conduire à des mesures extrêmes, qui prépareraient peut-être dans la suite des regrets au gouvernement lui-même. Il voyait dans le clergé des évêques très-recommandables par leurs lumières

et leur piété, et dont l'estime et l'amitié lui étaient chères, s'abandonner inconsidérément à des opinions qui pouvaient les conduire bien au delà du but où ils se proposaient eux-mêmes de s'arrêter. Il ne se dissimulait pas que, parmi ce grand nombre d'évêques, il en était quelques-uns que des ressentiments personnels avaient aigris contre la cour de Rome. Bossuet savait enfin que, dans toutes les assemblées, le plus grand nombre ne fait qu'obéir à l'impulsion qui lui est imprimée, et que tout était à craindre si l'on s'engageait imprudemment dans une fausse direction.

Si jamais Bossuet a bien mérité de la religion et de l'Église, ce fut certainement dans une circonstance si critique. Il ne s'agissait point, à la vue d'un pareil danger, de rechercher les vains succès d'un orateur. Ce qui distingue éminemment Bossuet dans le célèbre *Discours sur l'Unité de l'Église*, c'est la profondeur des vues, et l'habileté ou plutôt la sagesse avec laquelle il posa dès lors tous les fondements de la doctrine que l'assemblée consacra dans les *quatre articles* de 1682. Quelle réunion de science et de sagesse ne fallait-il pas pour marquer le caractère et l'action des deux puissances, en fixer les bornes, éviter toutes les maximes et toutes les résolutions extrêmes, et exposer la véritable doctrine de l'Église de France avec l'exactitude et la précision nécessaires pour calmer les inquiétudes et échapper à la malveillance !

Il est bien certain que ce fut aux principes et aux sentiments que Bossuet exprima dans son *discours* qu'on fut redevable de la parfaite unanimité avec laquelle l'assemblée de 1682 adopta les grandes maximes que l'Église gallicane a toujours professées, et qui concilient avec tant de sagesse et d'équité les droits de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle.

C'est le 19 mars 1682 que l'assemblée du clergé fit cette *déclaration*, qui est un des plus beaux titres de la gloire de Bossuet et de l'Église de France.

DÉCLARATION DU CLERGÉ DE FRANCE

SUR LA PUISSANCE ECCLÉSIASTIQUE.

« Du 19 mars 1682.

« Plusieurs s'efforcent de renverser les décrets de l'Église gallicane, ses libertés qu'ont soutenues avec tant de zèle nos ancêtres, et leurs fondements, appuyés sur les saints canons et sur la tradition des Pères. Il en est aussi qui, sous le prétexte de ces libertés, ne craignent pas de porter atteinte à la primauté de saint Pierre et des pontifes romains ses successeurs, instituée par Jésus-Christ, à l'obéissance qui leur est due par tous les chrétiens, et à la majesté si vénérable aux yeux de toutes les nations du siége apostolique, où s'enseigne la foi et se conserve l'unité de l'Église. Les hérétiques, d'autre part, n'omettent rien pour présenter cette puissance, qui renferme la paix de l'Église, comme insupportable aux rois et aux peuples, et pour séparer par cet artifice les âmes simples de la communion de l'Église et de Jésus-

Christ. C'est dans le dessein de remédier à de tels inconvénients que nous, archevêques et évêques assemblés à Paris par ordre du roi, avec les autres députés, qui représentons l'Église gallicane, avons jugé convenable, après une mûre délibération, d'établir et de déclarer :

I.

« Que saint Pierre et ses successeurs, vicaires de Jésus-Christ, et que toute l'Église même, n'ont reçu de puissance de Dieu que sur les choses spirituelles et qui concernent le salut, et non point sur les choses temporelles et civiles, Jésus-Christ nous apprenant lui-même « que son royaume n'est « point de ce monde; » et en un autre endroit, « qu'il faut rendre à César « ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; » et qu'ainsi ce précepte de l'apôtre saint Paul ne peut en rien être altéré ou ébranlé : « Que toute « personne soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de « puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui ordonne celles qui sont « sur la terre : celui donc qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre de « Dieu. » Nous déclarons en conséquence que les rois et les souverains ne sont soumis à aucune puissance ecclésiastique par l'ordre de Dieu dans les choses temporelles; qu'ils ne peuvent être déposés directement ni indirectement par l'autorité des chefs de l'Église; que leurs sujets ne peuvent être dispensés de la soumission et de l'obéissance qu'ils leur doivent, ou absous du serment de fidélité; et que cette doctrine, nécessaire pour la tranquillité publique, et non moins avantageuse à l'Église qu'à l'État, doit être inviolablement suivie comme conforme à la parole de Dieu, à la tradition des saints Pères, et aux exemples des saints.

II.

« Que la plénitude de puissance que le saint-siége apostolique et les successeurs de saint Pierre, vicaires de Jésus-Christ, ont sur les choses spirituelles, est telle que les décrets du saint concile œcuménique de Constance, dans les sessions IV et V, approuvés par le saint-siége apostolique, confirmés par la pratique de toute l'Église et des pontifes romains, et observés religieusement dans tous les temps par l'Église gallicane, demeurent dans toute leur force et vertu; et que l'Église de France n'approuve pas l'opinion de ceux qui donnent atteinte à ces décrets, ou qui les affaiblissent en disant que leur autorité n'est pas bien établie, qu'ils ne sont point approuvés, ou qu'ils ne regardent que le temps du schisme.

III.

« Qu'ainsi l'usage de la puissance apostolique doit être réglé suivant les canons faits par l'esprit de Dieu, et consacrés par le respect général; que les règles, les mœurs, et les constitutions reçues dans le royaume, doivent être maintenues, et les bornes posées par nos pères demeurer inébranlables; qu'il est même de la grandeur du saint-siége apostolique que les lois et coutumes établies du consentement de ce siége respectable et des Églises subsistent invariablement.

IV.

« Que, quoique le pape ait la principale part dans les questions de foi, et que ses décrets regardent toutes les Églises, et chaque Église en particulier, son jugement n'est pourtant pas irréformable, à moins que le consentement de l'Église n'intervienne [1].

« Nous avons arrêté d'envoyer à toutes les Églises de France, et aux évêques qui y président par l'autorité du Saint-Esprit, ces maximes que nous avons reçues de nos pères, afin que nous disions tous la même chose, que nous soyons tous dans les mêmes sentiments, et que nous suivions tous la même doctrine. »

Cette *déclaration* fut signée par les trente-quatre archevêques et évêques, et par les trente-quatre députés ecclésiastiques qui composaient l'assemblée.

[1] Bossuet a établi dans son *discours* la différence de *l'infaillibilité* du pape d'avec *l'indéfectibilité* du saint-siége, sur ce que, en supposant même qu'un pape vînt à errer, son erreur ne prendrait point racine dans son siége, et serait, suivant la doctrine du concile de Constance, condamnée et réprimée par l'Église assemblée. (F.)

SERMON

SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE,

PRÊCHÉ A L'OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CLERGÉ DE FRANCE, LE 9 NOVEMBRE 1681.

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! *C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert.* (*Au livre des Nombres*, XXIV, 1, 2, 3, 5.)

MESSEIGNEURS,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites; la voir, dis-je, sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers d'un désert immense où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter; heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à

cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards; Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle; Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ; le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature; tout en paix par le concours de ces deux puissances; Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis, à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et au lieu de la maudire, comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et, ravi en admiration, il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël!* « Que vous êtes admirables sous « vos tentes, enfants de Jacob! » quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés! et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée, vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Église univer-

selle se présente à vous. C'est l'Église gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ; Église renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Église gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Église catholique! et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire au successeur de saint Pierre! O que cette union ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite!

Esprit saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée; au moindre bruit de division, nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Église, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été mon-« tré sur la montagne; » c'est ce qui fut dit à Moïse lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle[1]. Mais saint Paul nous avertit[2] que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme, qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle; c'est le vrai

[1] *xod.*, XXV, 40. — [2] *Hebr.*, VIII, 9.

tabernacle de Dieu et des hommes; c'est l'Eglise catholique où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyait dans l'Apocalypse « la sainte cité de Jérusalem[1], » et l'Église qui commençait à s'établir par toute la terre; il la voyait, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins en ont été pris : « Regarde, et fais selon le « modèle qui t'a été montré sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira « qu'il ne fait « rien que ce qu'il voit faire à son Père[2]. » Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Église? Qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Époux, et nul autre que l'Époux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que vous « m'avez donnés, » je vous recommande mon Église; « gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme « nous[3]; » et encore : « Comme vous êtes en moi, et « moi en vous, ô mon Père, ainsi qu'ils soient un en « nous. Qu'ils soient un comme nous; qu'ils soient un « en nous[4]. » Je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Église belle, vous commencez par la faire parfaitement une; car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la Divinité rien n'est plus beau que l'Église, où l'unité divine est représentée. « Un

[1] *Apoc.*, XXI, 10. — [2] *Joan.*, V, 19. — [3] *Ibid.*, XVII, 11. — [4] *Ibid.*, XVII, 21, 22.

« comme nous, un en nous; regardez, et faites suivant « ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouirait; descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser; elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre, et comme disait ce patriarche : « C'est ici le camp de Dieu[1]. » C'est pourquoi dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Mi- « chel et ses anges contre Satan et ses anges[2]. » Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale Dieu? » triomphent des orgueilleux, qui disent : Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes, « regardez, et faites « selon ce modèle; » que la sainte hiérarchie de votre Église soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire[3], « si la seule beauté de l'or- « dre fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y « a point de péché, combien plus doit-il y avoir de « subordination et de dépendance parmi nous, où le « péché mettrait tout en confusion sans ce secours? »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté; et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à

[1] *Genes.*, XXXII, 2. — [2] *Apoc.*, XII, 7. — [3] *S. Greg. Epist.*, lib. V, *epist.* LIV, tom. II, col. 784.

la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges; mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous; malgré notre infirmité, l'orgueil y règne; et, tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église: belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle: belle et une d'une beauté et d'une unité durables; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Église forte, la rend belle; son unité la rend belle,

son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique, l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes; ouvrons l'Évangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile, que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses « disciples, » dit l'Évangile[1] : les voilà tous; « et par« mi eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis. « Et voici les noms des « douze apôtres; le premier est Simon, qu'on appelle « Pierre[2]. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom

[1] *Luc.*, VI, 13. — [2] *Matth.*, X, 2.

la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges; mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous; malgré notre infirmité, l'orgueil y règne; et, tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église: belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle: belle et une d'une beauté et d'une unité durables; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Église forte, la rend belle; son unité la rend belle,

son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique, l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes; ouvrons l'Évangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile, que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses « disciples, » dit l'Évangile[1] : les voilà tous; « et par« mi eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis. « Et voici les noms des « douze apôtres; le premier est Simon, qu'on appelle « Pierre[2]. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom

[1] *Luc.*, VI, 13. — [2] *Matth.*, X, 2.

la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges; mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous; malgré notre infirmité, l'orgueil y règne; et, tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église: belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle: belle et une d'une beauté et d'une unité durables; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Église forte, la rend belle; son unité la rend belle,

son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique, l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes; ouvrons l'Évangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile, que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses « disciples, » dit l'Évangile[1] : les voilà tous; « et par- « mi eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis. « Et voici les noms des « douze apôtres; le premier est Simon, qu'on appelle « Pierre[2]. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom

[1] *Luc.*, VI, 13. — [2] *Matth.*, X, 2.

la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges; mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous; malgré notre infirmité, l'orgueil y règne; et, tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église: belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle: belle et une d'une beauté et d'une unité durables; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé: ce qui rend l'Église forte, la rend belle; son unité la rend belle,

son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique, l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes; ouvrons l'Évangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile, que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses « disciples, » dit l'Évangile[1] : les voilà tous; « et par« mi eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis. « Et voici les noms des « douze apôtres; le premier est Simon, qu'on appelle « Pierre[2]. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom

[1] *Luc.*, VI, 13. — [2] *Matth.*, X, 2.

de Pierre, « que Jésus-Christ, dit saint Marc[1], lui avait « donné; » pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditait d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parlait encore à plusieurs : « Allez, prêchez, je vous envoie; » *Ite, prædicate, mitto vos*[2] : mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné; c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu à Simon fils de Jonas: Jésus-Christ qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-il[3], je te dis à toi, « Tu es Pierre; et, ajoute-t-il, sur cette pierre j'établirai « mon Église; et, conclut-il, les portes de l'enfer ne pré- « vaudront point contre elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant[4] » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui; ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire; c'est

[1] *Marc.*, — III, 16. [2] *Matth.*, X, 6. 7 16. — [3] *Ibid.* XVI 18. — [4] *Ibid.*, 16.

ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine [1].

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Églises; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem la cité sainte où Jésus-Christ a paru; où « l'Église devait commencer [2] » pour continuer la succession du peuple de Dieu; où Pierre par conséquent devait être longtemps le chef de la parole et de la conduite; d'où il allait visitant les Églises persécutées [3], et les confirmant dans la foi; où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir [4], non pas Jacques, quoiqu'il y fût; un si grand apôtre, « frère « du Seigneur [5], » évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'était pas lui que Paul devait venir voir; mais il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée; « le contempler, l'étudier, dit « saint Jean Chrysostome [6], et le voir comme plus grand « aussi bien que plus ancien que lui, » dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient; mais ce n'est rien, la plus illustre Église du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance; vous

[1] *Conc. Chald. Act.* II, III, *Lab.* tom. IV, col. 368, 425. *Relat. ad Leon Ibid.*, col. 833. — [2] *Luc.*, XXIV, 47. — [3] *Act.*, IX, 32. — [4] *Gal.*, I, 18. — [5] *Ibid.*, 10. — [6] *In Epist. ad Gal.*, cap. I, n° 11 tom. X p. 677.

l'avez lu dans les Actes[1]; Église fondée par saint Barnabé et par saint Paul, mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur; l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il fallait que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fît une solennité dans les Églises : par ces deux villes, illustres dans l'Église chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vînt à Rome plus illustre encore : Rome le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire; mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Église, doit devenir par cette raison la propre Église de saint Pierre; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? le mystère en serait long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage, où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul; où Pierre, chargé du tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le Centurion[2], ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils[3]. Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés; que le chef, à qui tout se devait unir, eût le peuple sur lequel le reste devait être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre : car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils; comme chef

[1] *Act.*, XI, 26. — [2] *Ibid.*, X. — [3] *Gal.*, II, 7, 8, 9.

de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Eglise : ce n'est pas tout; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore; quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine; quelque grand que soit saint Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en courage; encore qu'il ait « travaillé plus que « tous les autres apôtres[1], » et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations[2] et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre : c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper, il y a plus de douze cents ans[3] : « Rome, le siége de Pierre, devenue « sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout « l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu « subjuguer par les armes? » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Église gallicane! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Église est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Église romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connaît point d'hérésie. Les donatistes affectèrent d'y avoir un siége[4], et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisait, que la

[1] I. *Cor.*, xv, 10. — [2] II. *Cor.*, ii, 7. — [3] *S. Prosp. Carm., de Ingr.* cap. ii. — [4] *S. Opt. Mil.*, lib. II, n° 4, pag. 29; edit. 1700.

chaire d'unité leur manquait : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Église[1] : les y découvrir seulement a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu, ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi ; consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique ; ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt[2], et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre « de confirmer ses frères[3] : » et quels frères ? les apôtres ; les colonnes mêmes : combien plus les siècles suivants ! Qu'a servi à l'hérésie des Monothélites, d'avoir pu surprendre un pape ? l'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire qu'elle tenta vainement d'occuper ; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : « Pierre a parlé par Agathon[4]. » Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Église romaine est toujours vierge ; la foi romaine est toujours la foi de l'Église ; on croit toujours ce qu'on a cru ;

[1] *S. Leo. Serm.* XLI, cap. V. — [2] *Luc.*, XXII, 61. [3] *Ibid.*, 32. — [4] *Conc. Const.* III, *gen.* VI, *Serm. acclam. ad Imp. Act.* XVIII, tom. VI *Conc.*, col. 1053.

la même voix retentit partout; et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit, et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole.

Mais voyons, encore en un mot, la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es « Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église[1], » il ajoute : « et je te donnerai les clefs du royaume des « cieux. » Toi, qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement; « ce que tu lieras sur la terre sera « lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera « délié dans le ciel. » Tout est soumis à ces clefs, tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement « d'aimer plus que tous les autres « apôtres, » et ensuite « de paître » et gouverner tout, « et les agneaux et les brebis[2], » et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes; pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, « que le « premier soit comme lui, par la charité, le serviteur « de tous les autres[3]. »

Ainsi saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi[4], le premier dans l'obligation d'exercer l'amour[5]; le premier de tous les apôtres

[1] *Matth.*, XVI, 18, 19. — [2] *Joan.*, XXI, 15, 16, 17. — [3] *Marc.*, X, 44. — [4] *Matth.*, XVI, 16. — [5] *Joan.*, XXI, 15 et seq.

qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts, comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple[2]; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres[3]; le premier qui confirma la foi par un miracle[4]; le premier à convertir les Juifs[5]; le premier à recevoir les Gentils[6], le premier partout; mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance : car Jésus-Christ est le seul pontife qui, au-dessus, dit saint Paul[7], du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances; mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous, « Pardonnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Église. Il en avait déjà pris le gouvernement en main, quand saint Paul lui dit en face, « qu'il ne « marchait pas droitement selon l'Évangile[8]; » parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettait quelque espèce de division dans l'Église. Il ne manquait pas dans la foi; mais dans la conduite : je le sais; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisait voir à un si grand apôtre qu'il manquait dans la conduite[9]; et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre qui était chargé du gouvernement; et il écrit la

[1] I. *Cor.*, xv, 5. — [2] *Act.*, ii, 14. — [3] *Ibid.*, i, 15. — [4] *Ibid.*, iii, 6, 7. — [5] *Ibid.*, ii, 14. — [6] *Ibid.*, x. — [7] *Hebr.*, ii, 17, 18; iv, 15; vii, 26. — [8] *Gal.*, ii, 11, 24. — [9] *Ibid.*, 11.

faute de Pierre dans une épître, qu on devait lire éternellement dans toutes les Églises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité! Il fallait que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre, les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleraient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Église. Voilà ce que saint Cyprien[1], saint Augustin[2], et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre, qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons; ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un « grand mystère en Jésus-Christ et en son Église[3]; » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance, et dans l'unité catholique.

[1] *S. Cypr. Epist.* LXXI, p. 127. — [2] *S. Aug. Epist.* LXXXIII, n° 22, tom. II. col. 198. — [3] *Ephes.*, V, 32.

Vous avez vu cette unité dans le saint-siége : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collége épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paraître, et encore dans ces paroles : « Tout ce que tu « lieras sera lié; tout ce que tu délieras sera délié [1]. » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : « Tout « ce que tu lieras sera lié; tout ce que tu délieras sera « délié [2], » a dit la même chose à tous les apôtres; et leur a dit encore : « Tous ceux dont vous remettrez les « péchés, ils leur seront remis; et tous ceux dont vous « retiendrez les péchés, ils leur seront retenus [3]. » Qu'est-ce que lier, sinon retenir; et qu'est-ce que délier, sinon remettre? et le même, qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit-il, « je vous envoie [4]. » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate; aussi souffle-t-il également sur tous; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez « le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les péchés, « ils seront remis [5], » et le reste que nous avons récité.

[1] *Matth.*, XVI, 19. — [2] *Ibid.*, XVIII, 18. — [3] *Joan.*, XX, 23. — [4] *Ibid.*, 21. — [5] *Ibid.*, 22, 23.

C'était donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : « Tout ce que tu « lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous re- « mettrez. » Car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable, outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrais ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire par les lois communes de toute l'Église; de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source, mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue; car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin [1], qui, dans l'hon-

[1] *S. Aug. in Joan. Tract.* CXXIV, tom. III, part. II, col. 822.

« neur de sa primauté, représentait toute l'Église, reçoit « aussi le premier et le seul d'abord les clefs qui dans « la suite devaient être communiquées à tous les au- « tres [1], » afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de l'Église gallicane [2], que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité, et que tous ceux qui auront à l'exercer se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la principauté de « la chaire apostolique, la principauté principale, la « source de l'unité, et dans la place de Pierre l'éminent « degré de la chaire sacerdotale; l'Église mère, qui tient « en sa main la conduite de toutes les autres Églises; le « chef de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouver- « nement; la chaire principale, la chaire unique en « laquelle seule tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine, et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble [3] : et voilà, sans préjudice des lumières divines, extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui était pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fon-

[1] *S. Opt. Mil.*, lib. VII, n° 3, pag. 104. — [2] *S. Cæsar. Arel. Epist. ad Symm.*, tom. I, *Conc. Gall.*, p. 184. — [3] *S. Aug. Epist.* XLIII, tom. II, col. 91. *S. Iren.*, lib. III, cap. III, p. 175. *S. Cypr. Epist.* LV, p. 86. *Theod.*, *Ep. ad Ren.* CXVI, tom. III, p. 989. *S. Avit. Ep. ad Faust.*, tom. I, *Conc. Gal.*, p. 158. *S. Prosp. Carm. de Ingr.*, cap. II, *Conc. Chalc.*, *Relat. ad Leon. Lab.*, tom. IV, col. 837. *Libell. Joan. Const.*, *ibid.*, col. 1486. *S. Opt. Mil.*, lib. II, n° 2, p. 28.

dateurs de toutes les Églises chrétiennes; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Église : et puisque c'était le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution tout est fort dans l'Église, parce que tout y est divin, et que tout y est uni : et, comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles[1], qu'ils agissaient dans leurs Églises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles[2], comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissaient « au nom de Pierre : » *Vice Petri;* « par l'autorité donnée à tous les évêques en la personne de « saint Pierre : » *Auctoritate episcopis per beatum Petrum collata;* « comme vicaires de saint Pierre : » *Vicarii Petri;* et l'ont dit lors même qu'ils agissaient par leur autorité ordinaire et subordonnée ; parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Église, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Église, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

[1] *Conc. Meld. Præf.*, tom. III *Conc. Gall.*, p. 27.— [2] *Synod. Rem.*, tom. VIII *Conc.*, col. 591. *Conc. Vien.*, tom. IX *Conc.*, col. 433. *Conc. Cabil.*, *ib.*, col. 275. *Conc. Rem.*, *ib.*, col. 481. *Conc. Cicest.*, t. X *Conc.*, col. 1182. *Ivo Carn. de Cath. Petr. Ant.*

S'il est ainsi, chrétiens; si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis; si en conséquence de cette doctrine ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Église universelle ne puisse avouer, que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui, mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Église; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique : nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Église catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté; car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères, et dignes d'être adoptées par nos descendants; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Église, et insérées avec honneur dans ces registres immortels où sont compris les décrets qui regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité tout entière!

La comprenez-vous maintenant cette immortelle beauté de l'Église catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs, ont de beau et de glorieux? Que vous êtes belle dans

cette union, ô Église catholique! mais en même temps que vous êtes forte! « Belle, dit le saint Cantique[1], et « agréable comme Jérusalem; » et en même temps, « terrible comme une armée rangée en bataille : » belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef; belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem! et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout à coup devenue terrible : car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi! Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte! lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en-haut et vous unissant; mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action.

[1] *Cant.* VI, 3.

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Église, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'esprit de celui qui dit : « Je tirerai tout à moi[1]; » tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devoient venir les premiers; et, malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres bre- « bis qui ne sont pas de ce bercail[2]. » C'est par vous, ô Pierre! qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple : et que vous dit la voix céleste? « Tue et mange[3], unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

Après les prémices viendra le tout; après l'officier romain, Rome viendra elle-même; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Église a enfanté tant d'autres Églises? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un : et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté, pour réparer les ravages des dernières hérésies

[1] *Joan.*, XII, 32. — [2] *Ibid.*, X, 16. — [3] *Act.*, X, 12, 13.

c'est le destin de l'Église. *Movebo candelabrum tuum :* « Je remuerai votre chandelier, » dit Jésus-Christ à l'Église d'Éphèse[1]; je vous ôterai la foi : « Je le remue« rai; » il n'éteint pas la lumière, il la transporte; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd! mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi, je ne vois pas encore les rois et les empereurs! où sont-ils ces illustres nourriciers, tant de fois promis à l'Église par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps. Ne voyez-vous pas dans un seul psaume[2] le temps « où les nations entrent en fureur, « où les rois et les princes font de vains complots contre « le Seigneur et contre son Christ? » Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc,* « Et main« tenant : » c'est un autre temps qui va paraître. *Et nunc, reges, intelligite :* « Et maintenant, ô rois, enten« dez : » durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Église, et vous l'avez vue triompher malgré vous; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et maintenant, ô rois, entendez; instruisez-vous, ar« bitres du monde, servez le Seigneur en crainte; » et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Église, comme un rocher, devait voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvaient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. « Les Césars, dit-il[3], seraient chrétiens, s'ils « pouvaient être tout ensemble chrétiens et Césars. » Quoi, les Césars ne peuvent pas être chrétiens! ce n'est pas de ces excès de Tertullien; il parlait au nom de toute l'Église dans cet admirable Apologétique, et ce

[1] *Apoc.*, II, 5. — [2] *Ps.* II. — [3] *Tertul. Apolog.*, n° 21.

qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avait le premier temps, où l'on devait voir l'empire ennemi de l'Église, et tout ensemble vaincu par l'Église; et le second temps, où l'on devait voir l'empire réconcilié avec l'Église, tout ensemble le rempart et la défense de l'Église.

L'Église n'est pas moins féconde que la Synagogue: elle doit, comme elle, avoir ses David, ses Salomon, ses Ézéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui : comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce; un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Éléazar; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias; un Joas réparer le temple avec un Joïada; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus, fils de Josedec; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Église commence par la croix et par les martyres; fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme; Venez maintenant, ô Césars, il est temps : *Et nunc intelligite*. Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise; mais tu vaincras par la croix : Rome verra la première ce grand spectacle; un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, chrétiens, l'Église a appris d'en haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu; « pour élargir, disait saint Grégoire[1],

[1] *S. Greg. Epist.*, lib. III, *Epist.* LXV, *ad Mauric. Aug.*, tom. II, col. 676.

« les voies du ciel ; » pour donner un cours plus libre à l'Évangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Église demeure seule, ne craignez rien ; Dieu est avec elle, et la soutient au dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disait un grand pape[1], d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Épouse de Jésus-Christ : l'Église se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Église a fait par sa patience ? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime que d'en souffrir tant sans murmure ? Ce n'était point par faiblesse ; qui peut mourir n'est jamais faible ; mais c'est que l'Église savait jusques où il lui était permis d'étendre sa résistance. *Nondum usque ad sanguinem restitistis* : « Vous n'avez pas encore résisté jusques au sang, » disait l'Apôtre[2] : jusques au sang, c'est-à-dire jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Évangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non possumus*[3] : que prétendez-vous ? « Nous ne

[1] *Innoc.* II, *Ep.* II, tom. X *Conc.*, col. 946. *Conc. Aquis.* II, tom. II *Conc. Gall.*, pag. 576. — [2] *Hebr.*, XII, 4. — [3] *Act.*, IV, 20.

« pouvons pas ; » et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper : de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Évangile, le même sang le rend aussi à cette vérité ; que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes ; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient, puisque les plus beaux temps de l'Église nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Évangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Église leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien ; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils accordent à l'Église, et qu'ils ne pouvaient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes ; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, Messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs, et au cours violent des passions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables ; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la rigueur du salut des hommes ; » *Rigorem*

salutis humanæ[1]. L'Église assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois, pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain; et, convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est-à-dire le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours; de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Église, et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : « Je ne vous puis rien « refuser, puisque je vous dois tout en Jésus-Christ : » *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo*[2] : « Tout ce que votre autorité paternelle a réglé dans son « concile pour le rétablissement de l'Église, je le loue, « je l'approuve, je le confirme comme votre fils; je « veux qu'il soit inséré parmi les lois, qu'il fasse partie « du droit public, et qu'il vive autant que l'Église : » *Et in æternum mansura, et humanis solemniter legibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda hac auctoritate, vivente Ecclesia, victura* : ou d'entendre un roi pieux dans un concile; c'était un roi d'Angleterre : ah! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Église toujours mère ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux? Passons, et écoutons ce saint roi, ce nouveau David dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus*[3] : « J'ai le glaive de Constantin à la main, et vous y avez

[1] *Conc. ad Theodon. vil.*, can. VI. *Conc. Gal.*, t. III, p. 16. *Conc. Meld.*, can. XII; *ibid.*, p. 35. — [2] *Henric.* II *ad Bened.* VIII, tom. IX *Conc.*, col. 831. — [3] *Eadg. Orat. ad Cler.*, t. IX *Conc.*, col. 697.

« celui de Pierre; donnons-nous la main, et joignons le « glaive au glaive. » Que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel, tremblent à la vue du glaive royal. Ne craignez rien, saints évêques; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, « et la puis- « sance royale ne vous manquera jamais. »

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrierait encore une fois avec Balaam : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* O Église catholique, que vous êtes belle! le Saint-Esprit vous anime; le saint-siége unit tous vos pasteurs; les rois font la garde autour de vous : qui ne respecterait votre puissance?

SECOND POINT.

Paraissez maintenant, sainte Église gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très-chrétiens, et venez servir d'ornement à l'Église universelle. Et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette Église de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David, lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple, afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus; quoniam in æternum misericordia ejus*[1]. C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Églises. C'était le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint-siége, afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre

[1] *Ps.* CXXXV, 1.

commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Reims : « La sainte « Église romaine, la mère, la nourrice et la maîtresse « de toutes les Églises, doit être consultée dans tous les « doutes qui regardent la foi et les mœurs, principale- « ment par ceux qui, comme nous, ont été engendrés en « Jésus-Christ par son ministère, et nourris par elle du « lait de la doctrine catholique[1]. »

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre Église de Lyon; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi bien que de son siége; Irénée, digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Éleuthère de la part de l'Église gallicane[2]; ambassadeur de la paix, qui depuis la procura aux saintes Églises d'Asie d'où il nous avait été envoyé; qui retint le pape saint Victor lorsqu'il les voulait retrancher de la communion; et qui présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il était réputé le père, fit connaître à ce saint pape qu'il ne fallait pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux[3]. Mais, comme l'Église est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint-siége que ceux que le saint-siége avait immédiatement envoyés; et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles[4] : « Quand nous expo- « sons la tradition que la très-grande, très-ancienne et « très-célèbre Église romaine, fondée par les apôtres

[1] *Hincm. de divort. Loth. et Teutb.*, tom. I, p. 561. — [2] *Euseb. Hist. Eccl.*, lib. V, cap. III, p. 168, *edit. Val.* — [3] *Ibid.*, lib. V, c. XXIII, XXIV, p. 191, 192. — [4] *S. Iren.*, lib. III, *contr. Hæres.*, cap. III, p. 175.

« saint Pierre et saint Paul, a reçue des apotres, et « qu'elle a conservée jusqu'à nous par la succession de « ses évêques, nous confondons tous les hérétiques, « parce que c'est avec cette Église que toutes les Églises « et tous les fidèles qui sont par toute la terre doivent « s'accorder, à cause de sa principale et excellente « principauté, et que c'est en elle que ces mêmes fidè- « les, répandus par toute la terre, ont conservé la tra- « dition qui vient des apôtres. »

Appuyée sur ces solides fondements, l'Église gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique, cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers; et, malgré l'inégalité de ces deux siéges, les deux évêques furent égaux en gloire comme ils l'étaient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Église gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire; et cette Église, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des apôtres : tant la Providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit, et d'y faire revivre les premières grâces.

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devait tomber en Occident, et que la Gaule devait devenir France, Dieu ne laissa pas longtemps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté; et, voulant transmettre aux rois des Français la garde de son Église, qu'il avait confiée aux empereurs, il donna non-

seulement à la France, mais encore à tout l'Occident, un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde était le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remy vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnait à l'Église d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être « les perpé« tuels défenseurs de l'Église et des pauvres[1]; » digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Églises et à rendre les peuples heureux (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français), il priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avait données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume ils dilateraient celui de Jésus-Christ, et que, s'ils étaient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivait de la part de Dieu[2], l'empire romain leur serait donné; en sorte que des rois de France sortiraient des empereurs dignes de ce nom, qui feraient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remy sur les Français et sur leurs rois, qu'il appelait toujours ses chers enfants; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avait dai-

[1] *Testam. S. Rem. ap. Flod.*, lib. I, cap. XVIII. — [2] *Ibid.*, et cap. XIII.

gné, par le ministère de sa main pécheresse (c'est ainsi qu'il parle), renouveler, à la vue de tous les Français et de leur roi, les miracles qu'on avait vu éclater dans la première fondation des Églises chrétiennes. Tous les saints qui étaient alors furent réjouis; et dans le déclin de l'empire romain, ils crurent voir paraître dans les rois de France « une nouvelle lumière pour tout l'Occi-« dent : » *In occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat*[1]; et non-seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Église, à laquelle ce nouveau royaume promettait de nouveaux progrès. C'est ce que disait saint Avite, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Église romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat; « parce que, disait ce grand homme[2], quand le pape « et le chef de tous les évêques est attaqué, ce n'est pas « un seul évêque, mais l'épiscopat tout entier qui est « en péril. »

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en ce qui touchait la foi et la discipline nos saints prédécesseurs regardaient toujours l'Église romaine, et se gouvernaient par ses traditions[3]. Tel était le sentiment de l'Église gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remy Clovis et les Français dans son sein, leur imprimait dans le fond du cœur ce respect pour le saint-siége, dont ils devaient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs. Les papes connurent

[1] *S. Avit. Vien. Epist. ad Clod.*, t. I *Conc. Gall.*, pag. 154. — [2] *Epist. ad Faust.*, *ibid.*, pag. 158. — [3] *Ep. Syn. Epist. Gall. apud Leon. Concil. Arausc.* II, *Praef.*, tom. I *Conc. Gal.*, pag. 216. *Bonif.* II, *Ep. ad Cæsar. Arel.*, *ibid.*, p. 223. *Conc. Vas.* II, can. III, IV, V, *ibid.*, p. 226, 227. *Conc. Aurel.* III, can. III; XXVI, *ibid.*, p. 248, 253.

d'abord la protection qui leur était envoyée du ciel; et, ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs? Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti « une colonne de fer que Dieu élevait pour le soutien « de sa sainte Église, pendant que la charité se refroi- « dissait partout ailleurs[1]. » Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme des voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint-siége qu'il avait toujours reçue des empereurs[2]; et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque, touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met « autant au-dessus des autres sou- « verains que les souverains sont au-dessus des parti- « culiers[3]. »

Leur foi croissait en effet avec leur empire; et, selon la prédiction de tant de saints, l'Église s'étendait par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin, son premier apôtre. Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord, ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montrait dès lors, par des signes manifestes, ce que les siècles suivants ont confirmé, qu'il voulait que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Église.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remy leur avait marquées : Dieu les rejeta de devant sa face; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut éle-

[1] *Anast.* II, *Ep.* II, *ad Clod.*, tom. IV *Conc.*, col. 1282. — [2] *Pel.* II, *Epist. ad Annach. Autiss.*, tom. I *Conc. Gal.*, p. 376. — [3] *S. Greg. M.*, *Epist.*, lib. VI, *Epist.* VI, t. II, col. 795.

vée sur le trône ; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis, et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Église bénirent Pepin, qui en était le chef[1] ; les bénédictions de saint Remy passèrent à lui : de lui sortit cet empereur, père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu ; et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Église. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition, et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons ; les conciles longtemps négligés furent rétablis[2], et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour mieux faire entendre les saintes Écritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Église romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence furent des lois inviolables[3]. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Église de saint Pierre comme le précieux héritage de sa maison qu'il avait reçu de son père et de son aïeul, et qu'il voulait laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un de ses descendants, que, « quand cette Église imposerait « un joug à peine supportable, il le faudrait souffrir[4], »

[1] *Paul.* I, *Epist.* X, *ad Fr.*, t. II *Conc. Gall.*, p. 59. — [2] *De schol. instit. Capit. Baluz.*, tom. I, p. 202, 203. — [3] *Conc. Francof.*, can. VIII, t. II *Conc. Gall.*, p. 196. *Capit. Aquis. an. Imp.* III, cap. IV, *Baluz.*, t. I, p. 308, 381. *Capit. de divis. Regni*, cap. XV, *ibid.*, p. 444. — [4] *Capit. Car. M., de hon. sed. Apost. an. Imp.* I ; *Baluz.*, t. I, p. 357. *Conc. Tribur. sub Arn. Imp.*, can. XXX, t IX *Conc.*, col. 456. *Capit. Angilr. data*, t. II *Conc.*

plutôt que de rompre la communion avec elle. Elle n'imposait point de tel joug; mais ce sage prince voulait tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste, les canons que lui envoya son sage et intime ami, le pape Adrien, n'étaient qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Église de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés : nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince; et, sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort ni si éclairé; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, et tantôt les deux puissances ensemble[1]. Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne[2], ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatait dans toute l'Église autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause[3]. Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre; mais il savait comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint-siége avant toutes choses; il écouta aussi les autres évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince; c'est

Gall., p. 100. *Epist. can. ab Adr. Car. M. oblat.*, *Conc.*, t. VI, col. 1800.

[1] *Conc. Francof.*, can. I, II; can. III, V; can. IV, V, VI, VII; tom. II *Conc. Gall.*, p. 193 et seq. — [2] *Ibid.*, can. I, p. 193. — [3] *Conc. Francof.*, *Epist. Car. M.*, p. 188.

par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Évangile et l'ancienne tradition de l'Église catholique : c'est de là qu'il apprit ce qu'il fallait croire; et sans discuter davantage la matière dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs[1], il leur envoie « les lettres, les décisions et les dé« crets formés par l'autorité ecclésiastique, les exhor« tant à s'y soumettre avec lui, et à ne se croire pas plus « savants que l'Église universelle, parce que, ajoutait ce « grand prince, après ce concours de l'autorité aposto« lique et de l'unanimité synodale, vous ne pouvez plus « éviter d'être tenus pour hérétiques, et nous n'osons « plus avoir de communion avec vous. »

Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux; voilà tous ses sentiments du temps de Charlemagne; mais Charlemagne les avait reçus de plus haut, et ils étaient venus des anciens Pères, et dès l'origine du christianisme. Le saint-siége principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les apôtres; car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : « Qui vous écoute, m'écoute[2]; » et encore : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre « elle[3]; » et encore : « Vous êtes la lumière du monde[4]; » et encore : « Dites-le à l'Église; et s'il n'écoute pas l'É« glise, qu'il vous soit comme un gentil et un publi« cain[5]; » et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : « Je serai tou« jours avec vous jusqu'à la consommation des siècles[6]. » Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Église; et le

[1] *Conc. Francof. Epist. Car. M.*, p. 180, 190. — [2] *Luc.*, x, 16. — [3] *Matth.*, xvi, 18. — [4] *Ibid.*, v, 14. — [5] *Ibid.*, xviii, 17. — [6] *Ibid.*, xxviii, 20.

ugement du saint-siége et du concile de Francfort levint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du saint-siége et de l'Église romaine? Qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu qui voulait que cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Église. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avaient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avait espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenaient leurs conciles, et d'où ils faisaient entendre leurs oracles par toute l'Église. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Reims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire, pour ne point parler ici de deux conciles univer-

sels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne : tant les papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et les plus authentiques de l'Église, dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Église gallicane.

Cependant la troisième race était montée sur le trône; race encore plus pieuse que les deux autres; qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire; qui seule dans tout l'univers, et depuis le commencement du monde, se voit sans interruption depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante; race enfin qui devait donner saint Louis au monde; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses, et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénite par le saint-siége? Sous cette race la France est « un royaume chéri et béni « de Dieu, un royaume dont l'exaltation est inséparable « de celle du saint-siége[1], » un royaume... Mais si j'entreprenais de tout raconter, le jour n'y suffirait pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre, et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantaient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur état, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense; puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni, ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

[1] *Alex.* III, *Epist.* XXX, tom. X *Conc.*, col. 1212. *Innoc.* III, *Greg.* IX, t. XI *Conc.*, part. I, col. 27, 367

Ces rois aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la faiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchaient volontairement de quelques-uns de leurs droits, plutôt que de troubler la paix de l'Église; et pendant que saint Thomas de Cantorbéry était banni d'Angleterre comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevait dans son sein comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers. L'Église, qu'ils honoraient, les honorait à son tour; et l'égalité, tant recommandée par l'Apôtre, s'entretenait par de mutuelles reconnaissances.

La piété se ralentissait, et les désordres se multipliaient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France : au milieu de la barbarie et de l'ignorance elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat; jamais enfant de l'Église ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Église romaine. Il regardait dans le pape seul tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'un et l'autre Testament; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même[1]. Mais afin qu'une autorité, sur laquelle l'Église est fondée, fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvait, ce qui semblait plutôt la déshonorer que l'agrandir.

[1] *S. Bern., de Consid.*, lib. II, cap. VIII, et lib. IV, cap. VII, tom. I, col. 422, 444.

Tout est à vous, disait-il[1], tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre. On ferait un monstre du corps humain, si on attachait immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au saint-siége : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disait : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas convenable[2]. » Vous avez la plénitude de la puissance; mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Église romaine est la mère des Églises[3], mais non une maîtresse impérieuse; et vous êtes, non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affaiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre, mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ, qui l'a élevé à une si grande puissance, n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat; afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique; puisque si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint-siége a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique[4], le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en

[1] *S. Bern., de Consid.*, lib. III, cap. IV, col. 433. — [2] *I. Cor.*, X, 22.— [3] *S. Bern., de Consid.*, lib. IV, c. VII, col. 444. — [4] *Ibid.*, lib. III, cap. IV, col. 433.

les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disait saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint-siége, et le plus ardent défenseur de la foi romaine (vous reconnaissez saint Louis), à persévérer dans ces maximes, et à publier une Pragmatique pour maintenir dans son royaume « le droit commun et la « puissance des ordinaires, selon les conciles généraux « et les institutions des saints Pères[1]. »

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Église gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connaître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons; et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique que cette profession est magnifique dans nos livres! Quoi qu'il en soit, c'est notre loi; nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le droit com- « mun, » qui est le principe, ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Église; « sous la puissance canonique « des ordinaires, selon les conciles généraux et les ins- « titutions des saints Pères : » état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs nous a jetés; où les priviléges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense : et plût à Dieu que ces formules conservent

[1] *Prag. S. Lud.*

du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir! C'est l'intention du saint-siége; c'en est l'esprit : il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline? Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint-siége, à Dieu ne plaise! c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres, qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude; et, s'il les outre-passait sans mesure aucune, sa plénitude serait un déluge qui ravagerait tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnaître dans le saint-siége est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Église catholique ensemble : encore faut-il savoir connaître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles; mais dans l'un des derniers siècles, un besoin pressant de l'Église, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Église à les expliquer, et à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir; mais la France fut suivie de toute l'Église. Ces maximes, supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous

les fidèles, rétablirent l'autorité du saint-siége, affaiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifiait, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté, sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Église catholique. Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Église s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seraient aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance[1]; mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes. Ah! si le nom de concile œcuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions, mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation, qui jamais n'est achevée durant cette vie! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Église gallicane a trouvées dans la tradition de l'Église universelle, que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs qui ont toujours éclairé l'Église de France, sans que le saint-siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités[2]. Au contraire, c'est en sortant du concile de Bâle, où ces maximes avaient été renouvelées avec

[1] *Sess.* v. — [2] *Urban. VI, Epist.* ii, t. xi *Conc.*, col. 2048.

l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II, qui le savait, puisqu'il avait autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France[1] : « La France a beaucoup d'univer-« sités, parmi lesquelles la vôtre, mon vénérable frère, « est la plus illustre, parce qu'on y enseigne si bien la « théologie, et que c'est un si grand honneur d'y pou-« voir mériter le titre de docteur; de sorte que le floris-« sant royaume de France, avec tous les avantages de « la nature et de la fortune, a encore ceux de la doctrine « et de la pure religion. » Voilà ce que dit un savant pape, qui n'ignorait pas nos sentiments, puisqu'ils étaient alors dans leur plus grande vigueur; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle[2] où, en révoquant ce qu'il avait dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance, dont il embrasse les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savait bien que la France n'abusait point de ces maximes, puisque même elle venait de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges, où, louant les Pères de Bâle qui soutenaient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues; le pape fut reconnu; le schisme fut éteint dans sa naissance; tout fut pacifié : qui fit un si grand ouvrage? un grand roi fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Église,

[1] *Pius II, in Conv. Mant.*, t. XIII *Conc.*, col. 1771. — [2] *Bulla retract. Pii II, ibid.*, col. 1407.

et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : « Comme « c'est[1], dit-il, le devoir des prélats d'annoncer avec « liberté la vérité qu'ils ont apprise de Jésus-Christ, « c'est aussi le devoir du prince et de la recevoir de leur « bouche, prouvée par les Écritures, et de l'exécuter « avec efficace. » Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Église : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement, et qu'ils l'écoutent de leur bouche ; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : « Vous con- « naîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous « serez vraiment libres[2]. »

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très-chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remy, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres. Mais, pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois : elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'ait été enfant de l'Église catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au saint-siége; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus!* « Grâces à Dieu sur ce don inexplicable de sa « bonté[3] ! »

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la

[1] *Prag. Car. VII.* — [2] *Joan.* VIII 32, 36. — [3] II. *Cor.*, IX, 15.

vraie foi, c'était une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Église, un empereur, roi de France, disait aux évêques[1] : « Je « veux qu'appuyés de notre secours et secondés de notre « puissance, comme le bon ordre le prescrit : » *Famulante, ut decet, potestate nostra* (pesez ces paroles ; et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir) : « Je veux donc, dit cet empereur, que, secondés et ser- « vis par notre puissance, vous puissiez exécuter ce que « votre autorité demande : » paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage était ordinaire aux rois très-chrétiens ; et ce que faisaient ces pieux princes, ils ne cessaient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Église, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux ! O plaie du christianisme ! Ministres de l'Église, ministres des rois, et ministres du Roi des rois les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah ! pourquoi vous divisez-vous ? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu ? hé ! pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies, que servir Dieu c'est servir l'État, que servir l'État c'est servir Dieu ? Mais l'autorité est aveugle ; l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre ; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité ? Accusons l'orgueil, et disons comme l'Apôtre disait de la loi : « L'autorité est sainte et juste

[1] *Lud. Pius, Capit.* an. 823. *Baluz.*, t. I, p. 634. *Ep. Venil. Sen. ad Amul. Lugd. Conc. Gall.*, t. III, p. 67. — [2] *Rom.*, VII, 12.

« et bonne[1]. » Sainte, elle vient de Dieu; juste, elle conserve le bien à un chacun; bonne, elle assure le repos public. « Mais l'iniquité, afin de paraître iniquité, se « sert » de l'autorité pour mal faire; en sorte que l'iniquité est souverainement inique quand elle pèche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, « de « s'aider mutuellement dans leurs fonctions; » et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, « d'être obéis- « sants aux évêques. » C'est ce que portait l'ordonnance de Charlemagne; et ce grand prince ajoutait « qu'il ne « pouvait tenir pour de fidèles sujets ceux qui n'étaient « pas fidèles à Dieu, ni en espérer une sincère obéis- « sance, lorsqu'ils ne la rendaient pas aux ministres « de Jésus-Christ, dans ce qui regardait les causes de « Dieu et les intérêts de l'Église[2]. » C'était parler en prince habile qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Église, et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Écriture, la tradition, les canons et les lois parlent pour eux.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois? Que ne

[1] *Cap.* IV *Car. M.*, an. 806. *Baluz.*, t. I, p. 450. *Capit. ap. Thod. de hon. Episc. et rel. Sacerd.*, *ibid.*, pag. 433. *Coll. Anseg.*, lib. VI, cap. CCXLIX, *ibid.*, pag. 965. *Conc. Arel.* VI, *sub Car. M.*, can. XIII, tom. II *Conc. Gall.*, pag. 271. *Capit. Car. M.*, an. 813. *Baluz.*, tom. I, pag. 503.

doivent point les évêques au grand Louis? que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Église? pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle? Quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Église qu'il força de places? Mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé; heureux présage pour l'Église! il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque, fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples et aux intérêts de l'Église, dont il fait les siens? Nous, mes frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenait toute l'Europe en suspens, qu'il allait travailler pour l'Église et pour l'État, deux choses qu'on verrait toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Église que Dieu soutient! Combien devons-nous chérir un prince qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Église! N'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés? et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Église

romaine leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir? La main de Louis était réservée pour achever de guérir les plaies de l'Église. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paraissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables, sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux: on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des piéges; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques: et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monuments éternels de notre autorité sacrée?

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes quand « nous parlons de cette sorte; mais nous prêchons Jésus-« Christ, qui nous a établis ses ministres, et nous prê-« chons tout ensemble que nous sommes en Jésus-Christ « dévoués à votre service[1]. » Car, qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les âmes? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Église, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux; et s'il fallait sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindrait-on d'en être blâmé?

[1] II. *Cor.*, III, 6, IV, 5.

TROISIÈME POINT.

Ç'a toujours été dans l'Église un commencement de paix, que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même : nous ne sommes jamais plus assurés d'être assemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir, selon sa promesse, au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix; et nous pouvons dire avec un ancien pape[1] « que nous sommes véritablement ambassadeurs pour Jésus-Christ, quand nous « travaillons à la paix de l'Église : » *Pro Christo legatione fungimur, quum paci Ecclesiæ studium impendere procuramus.* L'épiscopat, qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie, c'est en s'unissant qu'il se règle, c'est en s'unissant qu'il se réforme; mais surtout c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix; et « les apôtres étaient assemblés, dit l'évangéliste[2], quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple : *Pax vobis,* « La paix soit « avec vous. »

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Église et l'État, écrivit à Louis VII : « Il n'y a rien de plus nécessaire que d'assembler les évêques en ce temps : » et une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il à ce sage prince[3], « que « s'il est sorti de la rigueur de l'autorité apostolique « quelque chose dont Votre Majesté se trouve offensée, « vos fidèles sujets travailleront à faire qu'il soit ré« voqué ou adouci, autant qu'il le faut pour votre « honneur. »

[1] *Joan.*, VIII, *Epist.* LXXX, tom. IX *Conc.*, col. 66. — [2] *Joan.*, XX, 19. — [3] *S. Bern.*, *Epist.* CCLV, tom. I, col. 257.

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint-siége aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel; et, à la louange immortelle de cette Église, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon, un privilége de Rome qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume : « Relisant le saint concile de Chal-« cédoine, et les sentences de plusieurs autres Pères « authentiques, le saint concile a résolu que ce pri-« vilége ne pouvait subsister, puisqu'il n'était pas « conforme, mais contraire aux constitutions cano-« niques[1]. »

Vous reconnaissez dans ces paroles l'ancien style de l'Église : ce concile est pourtant de l'onzième siècle; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Église gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint-siége, puisqu'elle sait au contraire qu'un siége qui doit régler tout l'univers n'a jamais intention d'affaiblir la règle : mais comme dans un si grand siége, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourrait à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

[1] *Conc. Ansan.*, an. 1025, t. IX *Conc.*, col. 859.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Églises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint-siége, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII[1]. Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avaient reçue, disaient-ils, des pontifes « apostoliques et des autres Pères. » Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, « que le ju- « gement de toute l'Église paraissait principalement dans « le saint-siége apostolique[2]. » Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devaient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force; et la conclusion fut que « les pontifes apostoliques ne « devaient pas révoquer les sentences des évêques, » contre cet ordre canonique; « parce que, comme les « membres sont obligés à suivre leur chef, il ne faut « pas aussi que le chef afflige ses membres. »

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Église de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint-siége d'écouter volontiers de tels discours, et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque[3] s'était plaint au même pape Jean XVIII, d'une absolution que ce pape avait mal donnée, au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile[4] : « C'est votre faute, mon très-cher frère, de ne « m'avoir pas instruit; j'aurais confirmé votre sentence,

[1] *Conc. Lemov.* II, *Sess.* II, t. IX *Conc.* — [2] *Ibid.*, col. 909. — [3] Étienne, évêque de Clermont — [4] *Conc. Lemov.* II, *Sess.* II, t. IX *Conc.*, col. 908.

et ceux qui m'ont surpris n'auraient remporté que des anathèmes. A Dieu ne plaise, poursuit-il, qu'il y ait schisme entre moi et mes coévêques! je déclare à tous mes frères les évêques, que je veux les consoler et les secourir, et non pas les troubler ni les contredire dans l'exercice de leur ministère. » A ces mots, tous les évêques se dirent les uns aux autres : C'est à tort que nous osons murmurer contre notre chef; nous n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes, et du peu de soin que nous prenons de l'avertir. »

Vous le voyez, chrétiens : les puissances suprêmes eulent être instruites, et veulent toujours agir avec onnaissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelue chose de paternel dans le saint-siége, et toujours n fond de correspondance entre le chef et les memres, qui rend la paix assurée; pourvu qu'en proponant la règle, on ne manque jamais au respect que la ième règle, prescrit. L'Église de France aime d'autant lus sa mère l'Église romaine, et ressent pour elle un espect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus puement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. a marque la plus évidente de l'assistance que le Saintsprit donne à cette mère des Églises, c'est de la rendre juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès armi les dogmes. Qu'elle est grande l'Église romaine, utenant toutes les Églises, « portant, dit un ancien pape[1], le fardeau de tous ceux qui souffrent, » entrenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les péeurs, ouvrant et fermant le ciel! Qu'elle est grande, icore une fois, lorsque pleine de saint Pierre, de tous s apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, ave itant de force que de discrétion, les salutaires décrets

[1] *Joan.* VIII., *Epist.* LXXX, tom. IX *Conc.*, col. 66.

Quelle a été sa puissance, lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont le fondements de la discipline; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeait pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avait pas mises en sa main!

Dans cet état glorieux où vous paraît l'Église romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir, en secouant, disaient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelaient un joug étranger! comme si l'Église avait cessé d'être universelle; ou que le lien commun, qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très-chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner! Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint-siége, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par faiblesse.

L'Église de France est zélée pour ses libertés [1] : elle a

[1] *Conc. Bitur.*, cap. *de Elect.*, tom. XI *Conc.*, col. 1018.

aison ; puisque le grand concile d'Éphèse nous apprend[1] que ces libertés particulières des Églises sont un des fruits de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis : et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Église, et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect ; et loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint-siége, nous sauvera des blessures qu'on voudrait nous faire, sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

Sainte Église romaine, mère des Églises et mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. « Si je t'oublie, Église romaine, puissé-je m'ou-« blier moi-même ! que ma langue se sèche et demeure « immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la « première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au « commencement de tous mes cantiques de réjouis-« sance : » *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ*[2].

Mais vous qui nous écoutez, puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux ? « Souvent, dit un ancien Père[3], les lumières de ceux qui enseignent viennent des prières de ceux qui écoutent : » *Hoc accipit doctor quod meretur auditor*. Tout

[1] *Conc. Ephes.*, *Act.* VII ; tom. III *Concil.*, col. 801. — [2] *Ps.* CXXXVI, 6.
[3] *S. Pet. Chrysol.*, *Serm.* LXXXVI.

ce qui se fait de bien dans l'Église, et même par les teurs, se fait, dit saint Augustin[1], par les secrets missements de ces colombes innocentes qui sont ré dues par toute la terre.

Ames simples, âmes cachées aux yeux des homme cachées principalement à vos propres yeux, mais qui naissez Dieu, et que Dieu connaît; où êtes-vous dans auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais, qu'il soit besoin que je vous connaisse, ce Dieu qui v connaît, qui habite en vous, saura bien porter mes roles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je v parle donc sans vous connaître, âmes dégoûtées siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la co gion? comment est-ce que cette face extérieure monde ne vous a pas éblouies? quelle grâce vous a servées de la vanité, de la vanité que nous voyon universellement régner? Personne ne se connaît; ne connaît plus personne : les marques des conditi sont confondues : on se détruit pour se parer; on puise à dorer un édifice dont les fondements sont écr lés, et on appelle se soutenir que d'achever de perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâ désabusées de cette erreur et de toutes les illusions siècle, c'est vous dont je demande les prières : en rec naissance du don de Dieu dont le sceau est en vo priez sans relâche pour son Église; priez, fondez larmes devant le Seigneur. Priez, justes; mais pri pécheurs; prions tous ensemble : car si Dieu exauce uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour l pénitence : c'est un commencement de conversion c de prier pour l'Église.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que

[1] *De Bapt. cont. Donat.*, lib. III, n. 22, 23; t. IX, col. 117, 118.

qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples qui, ayant rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah ! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins, qui, sans savoir ni la religion, ni ses fondements, ni ses origines, ni sa suite, « blas-« phèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans « ce qu'ils savent : nuées sans eau, » poursuit l'apôtre saint Jude[1], docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées : « arbres deux fois morts et déra-« cinés ; » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité ; mais doublement morts, parce qu'ils ont encore perdu la foi ; et entièrement déracinés, puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Église par aucune fibre : « astres errants » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau, MESSEIGNEURS, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons ; autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs, que de ceux qui ont maintenu

[1] *Jud.*, 10, 12.

l'autorité sainte de notre caractère, et soigneux de les faire paraître dans notre vie, plus encore que dans nos discours; afin que quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparaîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

EXTRAIT

DE

DIVERS SERMONS.

EXHORTATION A LA CHARITÉ.

Combien de malades dans Metz! Il semble que j'entends tout autour de moi un cri de misère : ne voulez-vous pas avoir pitié? Leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme : moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux. Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise; et tu ne songes pas que je suis souffrant en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre, et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assistes. Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de ce misérable? Quoi! attendez-vous que les ennemis de la foi en prennent le soin, pour les gagner à eux par une cruelle miséricorde? Voulez-vous que votre dureté leur serve d'entrée? Ah! qu'un homme se fait bien entendre, quand il vient donner la vie à un désespéré! Faiblesse d'esprit dans la maladie. Vous voulez qu'ils soient secourus; favorisez donc de tout votre pouvoir cette confrérie charitable qui se consacre à leur service. Aidez ces filles charitables, dont toute la gloire est d'être les servantes des pauvres malades ; victimes consacrées pour les soulager. Et ne me dites point : Les pauvres sont de mauvaise humeur, on ne peut les contenter. C'est une suite nécessaire de la pau-

vreté. Sont-ils de plus mauvaise humeur que ceux auxquels Jésus-Christ disait : *O generatio perversa! usquequo patiar vos? Adduc huc filium tuum*[1]. « O race incrédule « et dépravée ! jusqu'à quand vous souffrirai-je? Ame- « nez ici votre fils. » Mais ils ne se contentent pas de ce que nous leur donnons : ils veulent de l'argent, et non des bouillons, et non des remèdes. Qui le veut? c'est l'avarice. Vous n'êtes pas assemblées pour satisfaire à ce que leur avarice désire, mais à ce qu'exige leur nécessité. Mais il n'y a point de fonds? C'est la charité des fidèles; et c'est à vous, mesdames, à l'exciter. C'est pour cela, mesdames, que vous vous êtes toutes données à Dieu pour la quête.

Si la pauvreté dans le christianisme est honorable, vous devez être honorées de faire pour Jésus-Christ l'action de pauvres. Quoi! rougirez-vous de demander l'aumône pour Jésus-Christ? Quand est-ce que vous donnerez, si vous ne pouvez vous résoudre à demander? Vous devriez ouvrir vos bourses, et vous refusez de tendre la main! Mais on ne me donne rien. O vanité, qui te mêles jusque dans les actions les plus humbles, ne nous laisseras-tu jamais en repos? Jésus se contente d'un liard, Jésus se contente d'un verre d'eau : bien plus, il ne laisse pas de demander aux plus rebelles, aux plus incrédules. Animez-vous donc les unes les autres; mais persévérez. Quelle honte d'avoir commencé! ce serait une hypocrisie. Rien de plus saint : tout le monde y devrait concourir. N'écoutez pas ceux qui disent : Cet œuvre ne durera pas. Il ne durera pas, si vous êtes lâches : il ne durera pas, si vous manquez de foi, si vous vous défiez de la Providence. Dieu suscitera l'esprit de personnes pieuses pour vous fournir des secours extraordinaires; mais ce

[1] *Luc.*, IX, 41.

vous faites ce que vous pouvez. Quelle con-
ı : Je n'ai qu'un écu à donner ; il se partagera
ous les pauvres, comme la nourriture entre tous
mbres ! C'est l'avantage de faire les choses en
Si chaque membre prenait sa nourriture de lui-
confusion et désordre ; la nature y a pourvu :
ıme bouche. Comme les membres s'assistent les
autres, prêtez-leur vos mains, prêtez-leur vos
a main prend un bâton pour soutenir le corps, au
du pied.
rtation, en considérant la miséricorde que nous
ıs de Jésus-Christ : que lui rendrons-nous ? il n'a
ce de nous. Empressement de la reconnaissance :
r, je meurs de honte de recevoir vos bienfaits
ɜn rendre ; donnez-moi le moyen de les recon-
Pressé par ces raisons que la gratitude inspire,
Je te donne les pauvres ; ce que tu leur feras, je
pour reçu aux mêmes conditions qu'eux : je
ıtrer en leur place. Ne le crois-tu pas ? C'est lui
lit. Il a dit que du pain c'était son corps ; tu le
ıt tu l'adores. Il a dit qu'une goutte d'eau lavait
hés ; tu le crois, et tu conduis tes enfants à cette
ɜ. Il a dit qu'il était en la personne des pauvres ;
oi refuses-tu de le croire ? Si tu refuses de le
tu le croiras et tu le verras, lorsqu'il dira : *In-*
et non visitastis me[1] : « J'ai été malade, et vous ne
pas visité. » L'homme devant Dieu, demandant
ɔir dans sa gloire : Tu ne m'as pas voulu voir
on infirmité : une troupe de misérables s'élèvera :
ır, c'est un impitoyable. C'est pour cela que le
s riche voit Lazare au sein d'Abraham. Au con-
ces pauvres vous recevront dans les demeures
les : *Recipient vos in æterna tabernacula*[2].

h., XXV, 43. — [2] *Luc.*, XVI, 9.

Employez à cela le crédit et l'autorité : elle s'évanouira en l'autre monde. Voulez-vous qu'elle vous y serve, employez-la au ministère des pauvres.

(*Premier Sermon pour la fête de tous les Saints.*)

DÉSIR UNIVERSEL DU BONHEUR.

Le roi-prophète fait une demande dans le psaume trente-troisième, à laquelle vous jugerez avec moi qu'il est aisé de répondre. « Qui est l'homme qui désire la vie, « et souhaite de voir des jours heureux? » *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos*[1]? A cela toute la nature, si elle était animée, répondrait, d'une même voix, que toutes les créatures voudraient être heureuses. Mais surtout les natures intelligentes n'ont de volonté ni de désir que pour leur félicité; et si je vous demande aujourd'hui si vous voulez être heureux, quoique vos bouches se taisent, j'entendrai le cri secret de vos cœurs, qui me diront, d'un commun accord, que sans doute vous le désirez, et ne désirez autre chose. Il est vrai que les hommes se représentent la félicité sous des formes différentes : les uns la recherchent et la poursuivent sous le nom de plaisir, d'autres sous celui d'abondance et de richesses, d'autres sous celui de repos, ou de liberté, ou de gloire; d'autres sous celui de vertu. Mais enfin tous la recherchent, et le Barbare et le Grec, et les nations sauvages, et les nations polies et civilisées, et celui qui se repose dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui traverse les mers, et celui qui demeure sur la terre. Nous voulons tous être heureux, et il n'y a rien en nous ni de plus intime ni de plus fort ni de plus naturel que ce désir.

[1] *Ps.* XXXIII, 12.

Ajoutons-y, s'il vous plaît, messieurs, qu'il n'y a rien aussi de plus raisonnable. Car qu'y a-t-il de meilleur que de souhaiter le bien, c'est-à-dire la félicité? Vous donc, ô mortels qui la recherchez, vous recherchez une bonne chose; prenez garde seulement que vous ne la recherchiez où elle n'est pas. Vous la cherchez sur la terre, et ce n'est pas là qu'elle est établie, ni que l'on trouve ces jours heureux dont nous a parlé le divin Psalmiste. En effet, ces beaux jours, ces jours heureux, ou les hommes toujours inquiets les imaginent du temps de leurs pères, ou ils les espèrent pour leurs descendants; jamais ils ne pensent les avoir trouvés, ou les goûter pour eux-mêmes. Vanité, erreur et inquiétude de l'esprit humain! Mais peut-être que nos neveux regretteront la félicité de nos jours avec la même erreur qui nous fait regretter le temps de nos devanciers; et je veux dire en un mot, messieurs, que nous pouvons ou imaginer des jours heureux, ou les espérer, ou les feindre; mais que nous ne pouvons jamais les posséder sur la terre.

(*Quatrième Sermon pour la fête de tous les Saints.*)

DES APPRÉHENSIONS DE LA MORT.

Que si l'attache à la santé même et à la vie est si vicieuse et si contraire à la dignité du christianisme, que dirai-je de la curiosité, de la vanité, de cette vivacité qu'on affecte tant sur le teint et sur le visage? Faible et misérable créature, et vainement appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas! vous en avez honte, comme si c'était un défaut. Vous voulez cacher vos années, et non-seulement les cacher,

mais résister à leur cours qui emporte tout; vous soutenir contre leur effort, et tromper leurs mains si subtiles, qui ne cessent de vous enlever par mille artifices toujours quelque chose. Est-ce là cette gloire du corps de Jésus? [Il est une autre santé, une autre beauté, une autre vie. Hé! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné : car si vous persistez à le tant chérir, ô que la mort vous sera cruelle! O que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors*[1]? « Est-ce ainsi « que la mort amère sépare de tout? » Quel coup! quel effort! quelle violence!

Au contraire, un homme de bien n'a rien à perdre en ce jour. La mortification lui rend la mort familière; le détachement du plaisir le désaccoutume du corps. Il a depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Il ne s'afflige donc pas de quitter son corps; il sait qu'il ne le perd pas. Il a appris de l'Apôtre que nous avons un double voyage à faire : *Scientes quoniam dum sumus in corpore peregrinamur a Domino... Bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore, et præsentes esse ad Dominum*[2] : « Nous savons que, pendant que nous habitons ce corps, « nous sommes éloignés du Seigneur... Nous aimons « mieux sortir de la maison de ce corps pour aller habiter « avec le Seigneur. » Car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation; parce que nous passons dans le corps pour aller à

[1] *Reg.*, xv, 32. — [2] II. *Cor.*, v, 6, 8.

Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours : et lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner. Par là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance. Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancelle pas : pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet esprit tout-puissant te le rendra meilleur, saura bien te le conserver pour l'éternité.

(*Sermon pour le jour des Morts.*)

DIEU NOUS FRAPPE POUR NOUS RÉVEILLER.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente ne serve à nourrir en leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger, qui n'appartient qu'à Dieu seul : c'est de laisser ses ennemis en repos, et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités

et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre, et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis; c'est le comble de tous les malheurs; c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale, et à la ruine dernière et irrémédiable. Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs, « Qu'autant que les pécheurs sont rigou-« reux censeurs de leurs vices, autant Dieu se relâche « en leur faveur de la sévérité de ses jugements : » *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet*[1]. En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu; et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais dès que nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés; dès que, par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes; c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée, et que nos maux n'ont presque plus de remèdes. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant, qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du

[1] *Tertull. de Pœnitentia*, n° 10.

malheur de lui avoir déplu; après qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissements, et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller, prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles : il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit; et, leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes.

(*Premier Sermon pour le prem. dim. de l'Avent.*)

QU'IL FAUT SE CONVERTIR JEUNE.

Permettons aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, chrétiens, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant libre, être forcée par ses objets; mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature, que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie, de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre ! Ainsi nous nous trom-

pons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne. Et, comme dit sagement l'Ecclésiastique, « La vieillesse ne trouvera pas ce « que la jeunesse n'a pas amassé : » *Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies*[1] ? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudents calomniateurs de la pudique Susanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent : vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes; et, pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas, et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour ; désabusez-vous : *Hora est jam.* Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable? Connaissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

[1] *Eccli.*, XXV, 5.

Je sais que vous êtes libres; mais toutefois, pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade, vous détermine : et quelle raison plus pressante aurez-vous alors, que celle que je vous propose? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Evangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler? Pourquoi donc résistez-vous maintenant? pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé, vous n'en serez pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice; au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la Raison Dieu, il y laissera, pour ainsi dire, un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur, et de délai en délai, elle vous mènera jusqu'au tombeau? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé que d'attendre la victoire de nos passions, du temps qui les fortifie.

(*Premier Sermon pour le prem. dim. de l'Avent.*)

NÉCESSITÉ DE VIVRE DANS L'ORDRE.

Il n'est pas en la puissance même de Dieu qu'il y ait une misère plus grande que le péché.

Dites à un homme qui est sur la roue, s'il lui reste assez de sentiment pour vous écouter, dites-lui qu'il est malheureux, non pas tant de ce qu'il est puni, que de ce qu'il est coupable; que sa plus grande misère est d'être homicide, et non pas d'être rompu vif : quand est-ce qu'il entendra ce discours? Son âme, oppressée de tourments, ne s'arrête qu'au plus sensible, et non pas au plus raisonnable. Il s'irritera contre vous; et une telle proposition lui augmenterait son supplice. Et toutefois est-il rien de plus nécessairement véritable? Car c'est une chose certaine que la plus grande misère vient du plus grand mal; et je ne craindrai point d'assurer que la peine, au lieu d'être un mal, est un bien; d'autant que ce qui fait le mal, c'est l'opposition au souverain bien, qui est Dieu. Or la peine n'est pas contre Dieu : au contraire, elle s'accorde avec sa justice : est-il pas très-juste que le pécheur souffre, et que le crime ne demeure pas impuni? Et la justice, n'est-ce pas un grand bien? Par conséquent si la peine est un mal, ce n'est qu'à l'égard du particulier; mais c'est un très-grand bien à l'égard de l'ordre commun. Et comment? C'est que le péché met le désordre dans l'univers. C'est un désordre visible que les commandements du souverain soient mal observés : donc le péché met le désordre au monde. Et toutefois le Maître de l'univers ne peut souffrir le désordre dans son ouvrage. Que fait-il? Il établit deux ordres : l'un, de ses règlements éternels sur lesquels les volontés droites sont composées; l'autre, c'est l'ordre de la justice qui range les volontés déréglées. Ces deux ordres sont fondés tous deux sur cette loi immuable, qu'il faut que la volonté divine se fasse, ou dans l'obéissance des bons, ou dans le supplice des criminels. « Ceux qui ne veulent pas faire ce qu'il veut, « lui-même il en fait ce qu'il veut, » dit saint Augustin :

Cum faciunt quod non vult, hoc de eis facit quod ipse vult [1].

Tu n'as pas voulu te mettre dans l'ordre, tu le souffriras : je veux dire, Tu as voulu échapper, ô pécheur, de l'ordre des règles divines qui t'avaient été proposées; tu retomberas dans l'ordre de sa justice. Et quel est l'ordre de sa justice? C'est que c'est une chose très-bien ordonnée, que les volontés rebelles soient châtiées; que ceux qui ont méprisé la bonté de Dieu éprouvent en eux-mêmes la sévérité de sa rigoureuse justice; qu'étant sortis autant qu'ils ont pu de son domaine par leur révolte, ils y soient ramenés par leur peine, afin que tout ploie sous la main de Dieu, ou par inclination, ou par force. Par conséquent la peine est dans l'ordre, parce qu'elle ramène dans l'ordre ceux qui s'en étaient dévoyés : et donc elle est très-bonne à la conduite générale de l'univers, parce que l'ordre est le bien général; et encore qu'elle fasse souffrir le particulier, il y a du bien dans ce mal qu'il souffre, parce qu'il y a de la règle et de la raison. Donc, pour aller plus loin, il se trouvera que le péché seul est le mal proprement dit et essentiel, qui n'a aucun mélange de bien. Il faut qu'il soit le souverain mal, parce qu'il est souverainement opposé au souverain bien. Donc il est vrai ce que je disais, que la plus grande misère c'est le péché, parce que la plus grande misère c'est le plus grand mal. Donc si le péché et l'enfer pouvaient être des choses séparées, il faudrait conclure nécessairement que le péché serait un mal, sans aucune comparaison, plus grand que l'enfer : et partant que les réprouvés seraient misérables, moins à cause qu'ils sont damnés, qu'à cause qu'ils sont pécheurs. Et encore que le sens humain y répugne, il

[1] *Serm.* CCXIV, n° 3, tom. V, col. 944.

faut que les vérités éternelles l'emportent, et qu elles captivent nos entendements.

(*Premier Sermon pour le deux. dim. de l'Avent.*)

SUR LE PÉCHÉ.

Et ne me demandez pas, chrétiens, de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices; la chose est prouvée par les Écritures. C'est le véritable qui le dit, c'est le Tout-Puissant qui le fait. Et toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies : *Dura sicut infernus æmulatio*[1] : et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même, qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non-seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très-juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont

[1] Cant., VIII, 6.

elles abondent? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

(*Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent.*)

SUR L'HONNEUR.

Je parle ici de l'honneur qui naît de l'estime des hommes; et c'est une certaine considération que l'on a pour nous, pour quelque bien éclatant qu'on y voit ou qu'on présume. Voilà l'honneur défini; il nous sera aisé de le diviser : et je remarque d'abord que nous mettons l'honneur dans des choses vaines, que souvent même nous le mettons dans des choses tout à fait mauvaises, et que nous le mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons l'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur, parce que notre jugement est faible. Nous le mettons dans des choses mauvaises : il y a des vices que nous couronnons, parce que notre jugement est corrompu. Et aussi parce que notre jugement n'est ni tout à fait affaibli, ni tout à fait dépravé, nous mettons dans des choses bonnes, par exemple dans la vertu, une grande partie de l'honneur. Mais néanmoins cette faiblesse et cette corruption font que nous tombons dans une autre faute, qui est celle de nous les attribuer, et de ne pas les rapporter à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Il faut donc que nous apprenions aujourd'hui, et, mes frères, que nous l'apprenions par l'exemple de saint Jean-Baptiste, à chercher du prix et de la valeur dans les choses que nous estimons; par là toutes les vanités seront décriées : à y chercher beaucoup davantage la vérité et la droiture; et par là tous les vices perdront leur crédit : enfin, à y chercher l'ordre néces-

saire; et par là les biens véritables, c'est-à-dire les vertus seront honorées comme elles doivent être seules, mais d'un honneur rapporté à Dieu, qui est leur premier principe. Et c'est le sujet de ce discours.

(*Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent.*)

MANIFESTATION DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Puisque mon Sauveur était Dieu, il fallait certainement qu'il fît des miracles : mais puisque mon Sauveur était homme, il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devait pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de grandes choses, il en fait de basses : mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses par les extraor« dinaires, et tempère les extraordinaires par les communes : » *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret*[1]. Confessez que tout cela est bien soutenu : je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une vierge; il mange, mais quand il lui plaît; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son Père; il commande aux anges de servir sa table; il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée : il marche, mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds : il meurt, mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente, c'est-à-dire

[1] *Ep.* CXXXVII, n° 9, tom. II, col. 405.

toutes choses sont tellement ménagées, que la divinité paraît toute entière, et l'infirmité tout entière : cela est admirable.

(*Prem. Serm. sur le myst. de la Nativ. de N. S.*)

A CEUX QUI SOUFFRENT.

Consolez-vous, chrétiens, qui languissez parmi les douleurs : mon Sauveur n'a épargné à son corps, ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit, du plus haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie des infirmités de notre pontife. Ah! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi? « C'est qu'il a passé comme nous, répond-il, par « toutes sortes d'épreuves : » *Tentatum per omnia absque peccato.* Il a tout pris, à l'exception du péché : « Il a « fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères, pour « être touché de compassion, et être un fidèle pontife « en ce qui regarde le culte de Dieu : » *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum*[1]. Il sait, il sait par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Père, ne saurait-il pas nos infirmités, s'il ne les avait expérimentées? Ah! ce n'est pas le sens de l'Apôtre, vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine tout apostolique. Je l'avoue, cette société de

[1] *Hebr.*, XI, 17.

malheurs ne lui ajoute rien pour la connaissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres qu'ils voient sur la mer, agités d'une furieuse tempête; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque, après cela, cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car, pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant : tout ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit.

(*Prem. Serm. sur le myst. de la Nativité de N.-S.*)

HUMILITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Mais voulez-vous que je vous dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paraît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette vaine pompe, et braver,

pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule et nos vanités extravagantes. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étaient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu, en ses bontés, qu'il les avait créés au commencement pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Car voyez où va son mépris : non-seulement il ne veut point de grandeurs humaines; mais, pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il fasse son entrée au monde : il rencontre une étable à demi ruinée; c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens, pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. Si bien que je me représente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un char de triomphe, où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts : rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe, il nous dit, avec une contenance assurée : « Prenez courage, j'ai « vaincu le monde : » *Confidite : ego vici mundum*[1]; parce que par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment, et désarmé tout ce qu'ils redoutent. *Et hoc vobis signum* : « Voilà le signe

[1] *Joan.*, XVI, 33.

« que l'on nous donne pour reconnaître notre Sauveur »

Accourez de toutes parts, chrétiens, et venez connaître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnais, vous êtes le libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie, qui les comblera de prospérités, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra contents sur la terre. Ah! combien de Juifs parmi nous! combien de chrétiens qui désireraient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition, ou qui voulût flatter leur délicatesse! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. A quoi le pourrons-nous reconnaître? Écoutez; je vous le dirai par de belles paroles d'un ancien Père : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit Christus*[1] : « S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux « yeux des mortels, c'est le Jésus-Christ que je cherche. » Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe; que je dois rapporter à un autre et mes craintes et mes espérances; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de nous; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre, et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces signes; vous le voyez aussi, chrétiens. Reste à considérer maintenant si nous le croirons.

(*Prem. Sermon sur le myst. de la Nativité de N.-S.*)

Tertull., adv. Marcion., lib. III, n° 17.

AMOUR DE LA PAUVRETÉ.

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné : il a la vérité, l'autre l'apparence : l'un a Dieu pour lui, l'autre a les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur : vous pourrez vous venger de vos ennemis, vous pourrez posséder ce que vous aimez; votre amitié sera recherchée : vous aurez de l'autorité, du crédit; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable : il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part, Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté! L'un lui dit : Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté : Je ne vous le promets pas. Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion : Je ne le veux pas : Que je puisse seulement venger cette injure : Je vous le défends : Le bien de cet homme m'accommoderait; je n'y ai point de droit, mais j'ai du crédit : N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourrait souffrir un maître si rude? Retirons-nous; on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude! Mais du moins que promettez-vous? de grands biens. Oui; mais pour une autre vie! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause : le monde emportera le dessus : c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois. On nous donne un signe pour vous connaître, mais c'est un signe de

contradiction. Il s'en trouvera, même dans l'Église, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentiments infidèles; mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, et qu'il devait venir comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve? Si votre plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur : mais s'il était ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal? C'est la pauvreté, c'est la misère? Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur; il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes frères, et où tournerons-nous nos désirs? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nu. Irons-nous? prendrons-nous parti? Attendons encore : peut-être que le temps changera les choses. Peut-être! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infaillible. Il viendra, il viendra ce terrible jour, où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paraître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce Samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces; vous n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet avénement changera les choses! Là ces heureux du siècle n'oseront paraître, parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie; et la seconde en sera la

condamnation. Cependant ce même Sauveur, laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissait sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes frères, à aimer la pauvreté de Jésus : soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde; l'un en santé, l'autre en biens; l'un en honneur, et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent : c'est pourquoi le monde pauvre en effets ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire, et tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté.

(*Prem. Serm. sur le myst. de la Nativité de N-S.*)

LE DÉMON.

De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et, imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs; ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher : il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à tant que par ses suggestions il les fasse croître

en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux : si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain; il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse; il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes; et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio*[1].

(*Prem. Serm. pour le prem. dim. de Carême.*)

DÉSORDRE DE LA SOCIÉTÉ, ORDRE DE DIEU.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux, comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du

[1] *Tert.* Apolog., n° 22.

monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil : « J'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, « ni la course aux plus vites, ni les affaires aux plus « sages, ni la guerre aux plus courageux, mais que « c'est le hasard et l'occasion qui donne tous les em- « plois, qui règle tous les prétendants : » *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum ;... sed tempus casumque in omnibus*[1]. J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « toutes « choses arrivent également à l'homme de bien et au « méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème : » *Quod universa æque eveniant justo et impio,... immolanti victimas et sacrificia contemnenti... eadem cunctis eveniunt*[2]. Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée; mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau! et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre : « il dit en son cœur : Il n'y a point de « Dieu, » ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*[3]. Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante! Peut être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché ; et si vous savez rencontrer le point par

[1] *Eccles.*, IX, 11. — [2] *Ibid.*, 2, 3. — [3] *Ps.* LII, 1.

où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil « l'impiété en la place du jugement, et l'iniquité dans « le rang que devait tenir la justice : » *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem*[1]. C'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône, où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut, ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? que Dieu abandonnait les choses humaines sans conduite et sans jugement? Au contraire, dit ce sage prince, « en voyant ce renversement, aussitôt j'ai dit « en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce « sera le temps de toutes choses : » *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit*[2].

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion; il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard: ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout

[1] *Eccles.*, III, 16. — [2] *Ibid.*, III, 17.

e mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime l'État de la politique du ciel. Dieu veut que nous vi-ions au milieu du temps dans une attente perpétuelle le l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il ous fait paraître un ordre admirable, pour montrer que on ouvrage est conduit avec sagesse; où il laisse de lessein formé quelque désordre apparent, pour mon-rer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pour-uoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour e l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une écision dernière et irrévocable, où Dieu, séparant en-ore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra ar un dernier jugement la justice et l'impiété dans les laces qui leur sont dues; « et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose : » *et tempus omnis rei inc erit.*

(*Prem. Serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.*)

BIENFAITS DE DIEU DANS LA NATURE.

Ouvrez donc les yeux, ô mortels! c'est Jésus-Christ qui ous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait n saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, hapitre douzième, dont je vais vous donner une para-hrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que et édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? st-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette uissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des réatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait es corps célestes qui sont immortels, elle a fait les ter-estres qui sont périssables; elle a fait des animaux dmirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et

les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux, qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis*[1]? « N'êtes-vous « pas beaucoup plus qu'eux? » Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense coure trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice; songez à l'éternité de ce premier Être : ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles, qu'il voit passer devant lui comme des moments, et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous

[1] *Matth.*, VI.

voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants.

(*Prem. serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.*)

LA VIE DU MONDE.

Que dirai-je maintenant de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? D'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur [bien], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte : mais, chrétiens, ne les croyez pas; ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos : maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge : il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît; et ce mouvement perpétuel, qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en

se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre avec une grande inconstance; vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement : ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains. *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo*[1].

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois : c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire? Ah! pensons-y, direz-vous. Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Écoutez de quelle force on frappe à la porte; on la rompra bientôt,

[1] *Aug. in Ps.* CXXXVI, n° 9; tom. IV, col. 1518.

si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Écoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète : « La fin est venue, la fin « est venue; maintenant la fin est sur toi : » *Finis venit, venit finis; nunc finis super te :* « et j'enverrai ma fureur « contre toi, et je te jugerai selon tes voies; et tu sauras « que je suis le Seigneur : » *Et immitam furorem meum in te, et scietis quia ego Dominus*[1]. O Seigneur, que vous me pressez! encore une nouvelle recharge : « La fin est ve- « nue, la fin est venue; la justice, que tu croyais endor- « mie, s'est éveillée contre toi; la voilà qu'elle est à la « porte : » *Finis venit, venit finis; evigilavit adversum te : ecce venit*[2]. « Le jour de vengeance est proche. » Toutes les terreurs te semblaient vaines, et toutes les menaces trop éloignées; et « maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai « de près, et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu « sauras que je suis le Seigneur qui frappe : » *Venit tempus; prope est dies occisionis : nunc de propinquo effundam iram meam super te : et imponam tibi omnia scelera tua, et scietis quia ego sum Dominus percutiens*[3]. Tels sont, messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître : *Ecce dies, ecce venit, egressa est contritio*[4]. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence : mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem*[5] : Pressez, concluez; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer! O Dieu, que le temps est court, pour démêler une affaire si en-

[1] *Ezech.*, VII, 2, 3, 5. — [2] *Ibid.*, 6. — [3] *Ibid.*, 7, 8, 9. — [4] *Ibid.*, 10. — [5] *Ibid.*, 24.

veloppée que celle de vos comptes et de votre vie! ah! que vous jetterez de cris superflus ! ah! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues! Vainement, inutilement, il n'y a plus de temps pour vous; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge : mais regardez encore vos accusateurs; ce sont les pauvres, qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

(*Deux. Serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.*)

DE LA DURETÉ DU COEUR.

Voyez, dit saint Augustin, les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue; la racine en est douce, et ne pique pas; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains, et qui les ensanglantent si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis*[1] : « Couronnons nos têtes de fleurs, avant « qu'elles soient flétries. » Il invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ*[2]. Que leurs paroles sont douces! que leur humeur est enjouée! que leur compagnie est désirable! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car

[1] *Sap.*, II, 8. — [2] *Ibid.*, 9.

écoutez la suite de leurs discours : « Opprimons, ajoutent-ils, « le juste et le pauvre : » *Opprimamus pauperem justum*[1]. « Ne pardonnons point ni à la veuve, » ni à l'orphelin. Quel est ce changement, et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable? C'est le génie de la volupté; elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie : c'est-à-dire on la contredit, elle s'effarouche : elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute que vous êtes bien éloignés de ces excès; et je crois facilement qu'en cette assemblée, et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseraient paraître : mais sachez que l'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore sa dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion, et les mains au secours. C'est, messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord que ce riche inhumain de notre évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu : qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : *Quia non pavisti, occidisti*[2]. Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance; vous les avez faits grands, pour servir de pères à vos pauvres :

[1] *Sap.*, II, 10. — [2] *Lactant. Divin. Instit.* lib. VI, cap. XI.

votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain: vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient [une dureté si étonnante]?

Je ne m'en étonne pas, chrétiens; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu, quelle violence! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse; ainsi dans l'âme de ce mauvais riche; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, apporte : » *Dicentes : Affer, affer*[1] : apporte toujours de

[1] *Prov.*, XXX, 15.

ent à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante;
e une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux
icat; apporte des plaisirs plus exquis à cet ap-
égoûté par son abondance. Parmi les cris furieux
pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire
us entendiez la voix languissante des pauvres,
emblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter
auvreté par leur travail et par leurs sueurs, se lais-
ourir de faim plutôt que de découvrir leur misère?
ourquoi ils meurent de faim; oui, messieurs, ils
nt de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans
es, dans les campagnes, à la porte et aux envi-
e vos hôtels; nul ne court à leur aide: hélas! ils
s demandent que le superflu, quelques miettes de
able, quelques restes de votre grande chère. Mais
uvres que vous nourrissez trop bien au dedans,
nt tout votre fonds. La profusion, c'est leur be-
on-seulement le superflu, mais l'excès même, leur
essaire, et il n'y a plus aucune espérance pour les
s de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et
dition intérieure: et cependant ils subsisteraient,
leur donniez quelque chose de ce que votre pro
é répand, ou de ce que votre avarice ménage.

, sans être possédé de toutes ces passions vio-
, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende
érité, oui, la félicité toute seule est capable d'en-
le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance,
issent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent
sentiment de la misère des autres, et mettent à
l'on n'y prend garde, la source de la compassion.
i la malédiction des grandes fortunes; c'est ici que
t du monde paraît le plus opposé à l'esprit du
anisme: car qu'est-ce que l'esprit du christia-
? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de

compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Écoutez son langage dans le prophète Isaïe : « Tu as « dit en ton cœur : Je suis, et il n'y a que moi sur la « terre : » *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me, non est alter*[1]. Je suis, il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis celui qui est[2]. » Je suis ; il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi, et, tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah ! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel, mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car, en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence ; ces médecins, qu'à vous tourmenter ; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile ? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres, que vous avez méprisés, sont les seuls qui seraient capables de vous secou-

[1] *Is.*, XLVII, 10. — [2] *Exod.*, III, 14.

rir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels? Ah! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour vous : les bénédictions qu'ils vous auraient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante : leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée, vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

(*Deux. Serm. pour le jeudi de la 2e sem. de Carême.*)

ILLUSION DES SENS.

Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle? *inconstantia concupiscentiæ.* Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une

les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et, si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

(*Prem. Serm. pour le trois. dim. de Carême.*)

DE LA CONVERSATION ET DE L'AMITIÉ.

Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance et de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, je ne dis pas seulement à la première sensibilité de la compassion, mais encore aux premières impressions de l'amitié. De là naît ce plaisir si doux de la conversation, qui nous fait entrer comme pas à pas dans l'âme les uns des autres. Le cœur s'échauffe, se dilate; on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin; et c'est peut-être pour cette raison que le Sage dit quelque part, si je ne me trompe, que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au dehors le secret de

l'âme par une certaine chaleur, et presque sans qu'on y pense. Par là nous pouvons comprendre que cette puissance divine, qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres, qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret et un certain esprit de retour pour nous rejoindre. C'est pourquoi nous avons presque tout cela de commun, que non-seulement la douleur, qui étant faible et impuissante demande naturellement du soutien, mais la joie, qui, abondante en ses propres biens, semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite et assez souvent insipide : tant il est vrai, dit saint Augustin, que rien n'est plaisant à l'homme s'il ne le goûte avec quelque autre homme dont la société lui plaise : *Nihil est homini amicum sine homine amico* [1].

(*Serm. pour le mardi de la trois. sem. de Carême.*)

CORRUPTION ET FAUSSETÉ DES HOMMES.

Il n'y a plus de droiture, il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de foi parmi les hommes : *Unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam; et omnis amicus fraudulenter incedet, et vir fratrem suum deridebit... Habitatio tua in medio doli* [2]. « On ne trouve plus de saint sur la terre; il n'y a per« sonne qui ait le cœur droit : tous tendent des piéges « pour verser le sang, le frère cherche la mort de son « frère... Ne vous fiez point à votre ami... Car l'homme « a pour ennemis ceux de sa propre maison : » *Periit sanctus de terra, et rectus in hominibus non est : omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem suum ad mortem*

[1] *Ad Prob. Epist.* CXXX, n° 4; tom. II, col. 384. — [2] *Jer.*, IX, 4, 5, 6.

venatur.... Nolite coredere amic... Et inimici hominis, domestici ejus[1].

Je pourrais bien, chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes; et encore qu'on ne vît jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies, pour témoigner une parfaite cordialité, ah! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venait découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché; ô quel étrange spectacle! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres! Non, l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement, et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns et les autres; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher; et tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, si je ne dis pas la vérité : et certes si je parlais en un autre lieu, j'alléguerais peut-être la cour pour exemple; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connaisse elle-même, et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

(*Serm. pour le mardi de la trois. sem. de Carême.*)

[1] *Mich.*, VII, 2, 5, 6.

L'HOMME EN PRÉSENCE DE LA NATURE.

Toute la nature veut honorer Dieu, et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison et de sentiment n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le comprendre : « Ainsi, « ne pouvant connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint « Augustin, c'est de se présenter elle-même à nous pour « être du moins connue, et pour nous faire connaître « son divin auteur : » *Quæ cum cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur*[1]! C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer : c'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connaître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu et soi-même et toutes choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible, qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance.

(*Serm. pour le vendredi de la trois. sem de Carême.*)

[1] *De Civ. Dei*, lib. XI, cap. XXVII; tom. VII, col. 293.

DIEU.

« Que ne peut-on dire de Dieu, dit saint Augustin? « mais que peut-on dire de Dieu dignement? » *Omnia possunt dici de Deo, et nihil digne dicitur de Deo*[1]. Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, et il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand, parce que sa perfection est si éminente, que nos pensées n'y peuvent atteindre, et que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusques à quel point il est incompréhensible. (*Ibid.*)

NATURE INCOMPRÉHENSIBLE DE DIEU.

Celui que nous confessons être inconcevable dans sa nature, nous ne laissons pas toutefois de le vouloir comprendre dans ses pensées, et dans les desseins de sa sagesse. Quelques-uns ont osé reprendre l'ordre du monde et de la nature. Plusieurs se veulent faire conseillers de Dieu, du moins en ce qui regarde les choses humaines; mais tous, presque sans exception, lui demandent raison pour eux-mêmes, et veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche. Les hommes se sont formé une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste; et, sous le nom de la fortune, c'est la Sagesse divine dont nous accusons les conseils, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts, et qu'elle se renferme dans nos pensées. Faible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total, pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies; comme si cette profonde Sagesse composait

[1] *In Joan.*, *Tract.*, XIII, n° 5 · tom. III, part. II, col. 393.

ses desseins par pièces, à la manière des hommes; et nous ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, et non tenter vainement de la comprendre. (*Ibid.*)

MAGNIFICENCE ET BONTÉ DE DIEU DANS LA NATURE.

Ouvrez les yeux, ô mortels! contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers : est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est il rien de mieux gouverné que cet empire? Ce grand Dieu qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes, qui sont immortels; il a fait les terrestres, qui sont périssables. Il a fait des animaux admirables par leur grandeur; il a fait les insectes et les oiseaux, qui paraissent méprisables par leur petitesse. Il a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; il a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout; elle nourrit les petits oiseaux, qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'éten-

dent si loin, vous hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie? Est-ce que sa puissance n'y suffira pas? mais son fonds est infini et inépuisable : cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas? mais les moindres créatures sentent ses effets.

Que si vous les voulez connaître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé, et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties du corps les plus éloignées? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse? Apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au-devant du cœur et combien autour du cerveau; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles; avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps, et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air! Ne voyez-vous pas manifestement que, ne manquant ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute? C'est un père qui châtie ses enfants, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade.

Cherchez donc sa vérité et sa justice, cherchez le royaume qu'il vous prépare, et soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire; et s'il ne vous est pas donné, donc il n'était pas nécessaire. O consolation des fidèles! parmi tant de

besoins de la vie humaine, parmi tant de mystères qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées et tous les États renversés, mon établissement est certain, et je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien en la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je puis avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste et modérée; mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidèle,

(*Prem. Serm. pour le quatr. dim. de Carême.*)

DES AMBITIONS DE LA FORTUNE.

Et cependant, ô mœurs dépravées! ô étrange désolation du christianisme! nul ne les regarde en cet esprit, on ne songe qu'à la vanité et à la pompe. Parlez, parlez, messieurs, démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siècle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée? quelle condition n'a pas oublié ses bornes? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avait reçus de ses ancêtres? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités. Qui n'a pas pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire; et cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans tous les ordres, qu'on ne [peut] plus y faire de discernement; et, par un juste retour la grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres! Saint Chrysostome a dit[1], et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornements extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe, je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien

[1] *In Matth., Hom.* IV, tom. VII, pag. 65, 66.

dire, que pour connaître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornements de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimériques; que pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges puissantes, et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Écoute, ô homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; voici Dieu qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées, sous la figure d'un arbre, par la bouche de son prophète Ézéchiel: « Assur, dit ce prophète, s'est élevé comme un grand « arbre, comme les cèdres du Liban; » le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance, les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. « C'est pourquoi il s'est « élevé superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, « étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : » *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus*[1]. « Les oiseaux faisaient leurs nids sur ses bran- « ches; » les familles de ses domestiques, « les peuples, « se mettaient à couvert sous son ombre; » un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. « Ni les « cèdres ni les pins ne l'égalaient pas, les arbres les plus « hauts du jardin portaient envie à sa grandeur; » c'est-à-dire, les grands de la cour ne l'égalaient pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus... Æmulata sunt eum omnia*

[1] *Ezech.*, XXXI, 3.

ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei... In ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cœli... Sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum[1].

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté « son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans « sa hauteur : » *Pro eo quod... dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine sua :* pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup, et je le porterai par terre; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir; il tombera d'une grande chute : *Projicient eum super montes;* on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. « Tous « ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront « de lui, » de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum*[2]. Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains: ou il lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens, dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père insensé qui se sera damné pour le laisser riche; et, devant la troisième génération, le mauvais ménage, les dettes auront consommé tous ses héritages. « Les branches de « ce grand arbre se trouveront dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus*[3]; je veux dire ces terres et ces seigneuries, qu'il avait ramassées avec

[1] *Ezech.*, XXXI, 8, 9, 6. — [2] *Ibid.*, 12. — [3] *Ibid.* 12.

tant de soin, se partageront en mille mains; et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune délabrée : Est-ce là que devait aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable? est-ce là ce grand fleuve qui devait inonder toute la terre? Je ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours?

O homme, que penses-tu faire? pourquoi te travailles-tu vainement, sans savoir pour qui? Mais je serai plus sage; et, voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes : comme si ceux qui t'ont précédé n'en avaient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages. La ruine et la décadence entre dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et [pour] dix ans que tu as de vie? Mais je regarde ma postérité, que je veux laisser opulente. Peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs pour un peut-être? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort. Ce qu'il y aura d'assuré, ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

(*Prem. Serm. pour le quatr. dim. de Carême.*)

DE L'ENVIE ET DE LA MÉDISANCE.

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune raison particulière. Recherchons-en la cause; il y a sujet de s'en étonner. Les hommes sont faits pour la société : cependant ce plaisir malin que nous sentons quelquefois malgré nous dans la médisance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Et Tertullien a raison de dire que « l'on ment avec plus de succès en forgeant « des calomnies cruelles et atroces, » et que l'on « croit « plus aisément un mal faux qu'un bien véritable : » *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur,... facilius denique falso malo, quam vero bono creditur*[1]. De là paraît le plaisir comme naturel que nous prenons à la médisance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu et entre nous. La paix, la concorde, la charité devaient régner parmi nous, parce que nous devions nous regarder, non point en nous-mêmes, mais en Dieu; et c'est cela qui devait être le nœud sacré de notre union.

Le péché a détruit cette concorde, en gravant en nous l'amour de nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'ange et l'homme n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veut pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste : car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais

[1] *Ad Nation.*, lib. I.

qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en a où je ne serai point! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! Je ne suis rien; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi; et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi*[1].

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer? par combien de maladies, etc.? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler, j'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber; ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil, et le brise... Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent

[1] I. Cor., VII, 31.

jusques au bout; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière ou ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course: leur vie s'éteint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? le sommeil est plus semblable à la mort: l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence? et quand je serai plus âgé, combien encore? voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? mais combien ce temps est-il clair-semé dans ma vie! c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances : vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc., de ma vie; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentements ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble? les ai-je eus autrement que par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude; et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime, ou à celui que je ne compte pas? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse, pour les empêcher de se toucher? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites? un souvenir inutile : des illicites? un regret, une obligation à l'enfer, ou à la pénitence, etc.

Ah! que nous avons bien raison de dire que nous

passons notre temps! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien; celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres, je les joins, tâchant de m'assurer; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps; à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai : ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité; d'autant que le temps est compris et est sous l'éternité, et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des moments de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire, ils sont passés, je n'y songerai plus : ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non; il m'en demandera compte.

Eh bien! mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie? et si cette vie est si peu de chose parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs, qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se damner? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peine, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée j'ai peu de temps, beaucoup de chemin à faire; peut-

être en ai-je encore moins que je ne pense; je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage, grande diligence; pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

(*Fragment sur la brièveté de la vie.*)

LEVEZ-VOUS, VOUS QUI DORMEZ.

L'homme goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommode venait l'importuner mal à propos; elle l'effrayait quelquefois par la terreur des jugements de Dieu : maintenant il l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer; il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquait son cœur si vivement; ou elle ne parle plus, ou il ne reste plus qu'un faible murmure, qui n'est pas capable de l'interrompre : parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié, et ne se souvient plus de le punir : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*[1] : c'est pourquoi il dort à son aise, sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller; vous venez, ô prédicateurs, avec vos exhortations et vos invectives, animer cette conscience qu'il croyait avoir désarmée : ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant : O homme fâcheux, quel importun vous êtes! qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos? Pourquoi? le demandez-vous? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort;

[1] *Ps.* IX, 34.

parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. *Surge, qui dormis, et exurge a mortuis*[1] : « Levez-vous, vous qui dormez; sor-« tez d'entre les morts : » je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si longtemps étouffé la voix.

(*Premier Sermon pour le dimanche de la Passion.*)

NÉCESSITÉ DE S'OCCUPER DE LA VÉRITÉ POUR LA COMPRENDRE.

La première atteinte que nous donnons à la vérité résidante en nous, c'est que nous ne rentrons point en nous-mêmes pour faire réflexion sur la connaissance qu'elle nous inspire; d'où s'ensuit ce malheur extrême, qu'elle n'éclaire non plus notre esprit que si nous l'ignorions tout à fait : *Et non rogavimus faciem tuam, Domine Deus noster, ut reverteremur ab iniquitatibus nostris, et cogitaremus veritatem tuam*[2] : « Et nous ne nous sommes point « présentés devant votre face pour vous prier, ô Seigneur « notre Dieu, nous retirant de nos iniquités, et nous ap-« pliquant à la connaissance de votre vérité. » Nous plaignons, et avec raison, tant de peuples infidèles qui ne connaissent pas la vérité; mais je ne crains point de vous soutenir que nous n'en sommes pas plus [avancés], pour en avoir la connaissance : car il est très-indubitable que notre âme n'est illuminée que par la réflexion; nous l'éprouvons tous les jours. Ce n'est pas assez de savoir les choses, et de les avoir cachées dans la mémoire; si elles ne sont pas présentes à l'esprit, nous n'en demeurons

[1] *Ephes.*, v, 14. — [2] *Dan.*, ix, 13.

pas moins dans les ténèbres, et cette connaissance ne les dissipe point. Si les vérités de pratique ne sont souvent remuées, souvent amenées à notre vue, elles perdent l'habitude de se présenter, et cessent par conséquent d'éclairer : nous marchons également dans l'obscurité, soit que la lumière disparaisse, soit que nous fermions les yeux. Ainsi, comme enchantés par les plaisirs, ou détournés par nos affaires, nous négligeons de rappeler en notre mémoire les vérités du salut, et la foi est en nous inutilement; toutes ses lumières se perdent, parce qu'elles ne trouvent pas les yeux ouverts ni les esprits attentifs.

(*Troisième Sermon pour le dim. de la Passion.*)

RARETÉ DE LA VÉRITABLE PIÉTÉ.

Je ne crains point de vous assurer que, pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne, la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu d'embarras et de questions indécises.

Mais notre corruption ne nous permet pas de marcher par des voies si droites; nous formons notre conscience au gré de nos passions, et nous croyons avoir tout gagné, pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes. Cette sainte violence, ces maximes vigoureuses du christianisme, qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mondaines : ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes, parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable : tout est corrompu et falsifié; et si Jésus-Christ revenait au monde, il ne connaîtrait

plus ses disciples, et ne verrait rien dans leurs mœurs qui ne démentît hautement la sainteté de sa doctrine.

(*Troisième Sermon pour le dim. de la Passion.*)

IL FAUT APPRENDRE A L'HOMME A SE CONNAITRE.

Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs; surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres : car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes, à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître, excepté nous-mêmes! que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas!

(*Troisième Sermon pour le dim. de la Passion.*)

DES SUPPLICES QUE L'HOMME S'IMPOSE POUR LA FORTUNE.

Mais, sans chercher bien loin des raisons, je ne veux que la vie de la cour pour faire voir aux hommes qu'ils ne peuvent vaincre. Qu'est-ce que la vie de la cour? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de la cour? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de la cour? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères inclinations. Qui ne le fait pas, ne sait point la cour; qui ne se façonne point à cette souplesse, c'est un esprit rude et maladroit, qui n'est propre ni pour la fortune ni pour le grand monde Chrétiens, après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : *Sicut exibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem*[1] : « Comme vous vous êtes rendus les esclaves de l'iniquité « et des désirs séculiers, en la même sorte rendez-vous « esclaves de la sainteté et de la justice. »

Reconnaissez, chrétiens, combien on est éloigné d'exiger de vous l'impossible, puisque vous voyez au contraire qu'on ne vous demande que ce que vous faites. Faites, dit-il, pour la justice ce que vous faites pour la vanité; vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice; vous vous êtes tant de fois surmontés vous-mêmes pour servir à l'ambition et à la fortune, surmontez-vous quelquefois pour servir à Dieu et à la raison. C'est beaucoup se relâcher pour un Dieu, de ne

[1] *Rom.*, IV. 19.

demander que l'égalité; toutefois il ne refuse pas ce tempérament, tout prêt à se relâcher beaucoup au-dessous. Car, quoi que vous entrepreniez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que le besoin engage au travail, l'intérêt aux intrigues de la cour, l'honneur aux emplois de la guerre, l'amour à de longs mépris, le commerce à des voyages immenses, et à un exil perpétuel de leur patrie; et pour passer à des choses de nulle importance, le divertissement et le jeu à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables? Quoi donc, n'y aura-t-il que le nom de Dieu qui apporte des obstacles invincibles à toutes les entreprises généreuses? faut-il que tout devienne impossible, quand il s'agit de cet Être qui mérite tout, dont la recherche au contraire devait être d'autant plus facile qu'il est toujours prompt à secourir ceux qui le désirent, toujours prêt à se donner à ceux qui l'aiment?

(*Premier Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

AIMER DIEU.

Pour vous presser de recevoir la grâce, la voudrais bien, chrétiens, n'employer ni l'appréhension de je mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement, mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi dire, le divin amour : ou parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beautés par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous

ommence trop tard : et voilà que nos ans se sont échap-
és, et encore languissons-nous dans l'amour des choses
ortelles.

O homme fait à l'image de Dieu! tu cours après les
laisirs mortels, tu soupires après les beautés mor-
elles; les biens périssables ont gagné ton cœur : si tu
e connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni
e plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur
uissance : mais si tu as une âme éclairée d'un rayon
e l'intelligence divine; si, en suivant ce petit rayon,
peux remonter jusques au principe, jusques à la
urce du bien, jusques à Dieu même; si tu peux con-
ître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment
n, et qu'il est toute beauté et toute bonté; comment
ux-tu vivre, et ne l'aimer pas? Homme, puisque tu as
cœur, il faut que tu aimes; et selon que tu aimeras,
en ou mal, tu seras heureux ou malheureux : dis-moi,
'aimeras-tu donc? L'amour est fait pour l'aimable, et
plus grand amour pour le plus aimable, et le souve-
in amour pour le souverain aimable : quel enfant ne le
rrait pas? quel insensé le pourrait nier?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies
plus folle, que de refuser son amour à Dieu qui nous
erche? Qu'attendons-nous, chrétiens? déjà nous de-
ions mourir de regrets de l'avoir oublié durant tant
années; mais quel sera notre aveuglement et notre
reur, si nous ne voulons pas commencer encore! car
oulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer
uelque jour? jamais; qui le pourrait [illegible]
ut-on [illegible]
ous d'[illegible]
uelque [illegible]
oi ne [illegible]
ce jour [illegible]

sacrer entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu? tous les jours ne sont-ils pas à Dieu? Oui, tous les jours sont à Dieu ; mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous, et c'est celui qui se passe. Eh quoi! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas?

(*Deuxième Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

LE PÉCHEUR DEVANT SES PÉCHÉS.

Cherchez donc des amis, et non des flatteurs; des juges, et non des complices; des médecins, et non des empoisonneurs : ne cherchez ni complaisance, ni adoucissement, ni condescendance : venez, venez rougir, tandis que la honte est salutaire; venez vous voir tels que vous êtes, afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges.

Et toi, pauvre conscience captive, dont on a depuis si longtemps étouffé la voix, parle, parle devant ton Dieu; parle, il est temps, ou jamais, de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Tu n'es point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde : tu es dans le tribunal de la pénitence; c'est Jésus-Christ lui-même qui te rend la liberté et la voix; il t'est permis de parler devant ses autels. Raconte à cette impudique toutes ses dissolutions; à ce traître, toutes ses paroles infidèles, ses promesses violées; à ce voleur public, toutes ses rapines; à cet hypocrite qui trompe le monde, les détours de son ambition cachée; à ce vieux pécheur endurci, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes; fais rougir ce front d'airain, montre-lui tout à coup d'une même vue les commandements, les rébellions, les avertisse-

ments, les mépris, les grâces, les méconnaissances, les outrages redoublés parmi les bienfaits, l'aveuglement accru par les lumières; enfin, toute la beauté de la vertu, toute l'équité du précepte, avec toute l'infamie de ses transgressions, de ses infidélités, de ses crimes. Tel doit être l'état du pécheur quand il confesse ses péchés. Qu'il cherche à se confondre lui-même : s'il rencontre un confesseur dont les paroles efficaces le poussent en l'abîme de son néant, qu'il s'y enfonce jusqu'au centre : il est bien juste, s'il lui parle avec tendresse, qu'il songe que ce n'est que sa dureté qui lui attire cette indulgence; et qu'il se confonde davantage encore, de trouver un si grand excès de miséricorde dans un si grand excès d'ingratitude. Pécheurs, voilà l'état où vous veut Jésus : humiliés, confondus et par les bontés et par les rigueurs, et par les grâces et par les vengeances, et par l'espérance et par la crainte.

(*Troisième Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

MOYEN DE CONSERVER LA GRACE.

Il faut de la gravité et du sérieux pour conserver la pudeur entière, et faire durer longtemps la grâce de la pénitence. Chrétiens, que cette grâce est délicate, et qu'elle veut être conservée précieusement! Si vous voulez la garder, laissez-la agir dans toute sa force : quittez le péché et toutes ses suites; arrachez l'arbre et tous ses rejetons; guérissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux. Ne menez pas une vie moitié sainte, et moitié profane; moitié chrétienne, et moitié mondaine, ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que je vois dans le monde de ces vies mêlées! on fait profession de piété, et on aime encore les pompes du

monde; on offre des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « La loi est déchirée, dit le saint « prophète, et le jugement n'est pas venu à sa perfec- « tion : » *Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium*[1]. La loi est déchirée; l'Évangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi; nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité; Jésus-Christ ne se connaît plus dans un tel mélange : nous réformons quelque chose après la grâce de la pénitence; nous condamnons le monde en quelque partie de sa cause, et il devait la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée; et ce peu que nous lui laissons, qui marque la pente du cœur, lui fera reprendre bientôt sa première autorité.

(*Troisième Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

SUR L'AUMONE.

L'obligation d'assister les pauvres est marquée si précisément dans notre évangile, qu'il n'en faut point après cela rechercher des preuves; et tout le monde entend assez que le refus de faire l'aumône est un crime capital, puisqu'il est puni du dernier supplice : « Allez, maudits, au feu éternel; parce que j'ai eu « faim dans les pauvres, et vous ne m'avez point donné « à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez refusé à boire : » et le reste, que vous savez. C'est donc une chose claire, et qui n'a pas de difficulté, que le refus de l'aumône est une cause de damnation. Mais on pourrait demander d'où vient que le Fils de Dieu, dissimulant, pour ainsi dire, tous les autres crimes des hommes dans son dernier jugement, ne rapporte que celui-ci pour motiver sa

[1] *Habac.*, I, 4.

sentence. Est-ce qu'il ne couronne ou qu'il ne punit que l'aumône qu'on lui accorde ou qu'on lui dénie? et s'il y a, comme il est certain, d'autres œuvres qui nous damnent et qui nous sauvent, pourquoi est-ce que le Sauveur ne parle que de celle-ci?...

Il est aisé de comprendre qu'il n'y a point de plus juste cause de l'éternelle damnation des hommes, que la dureté de leur cœur sur les misères des autres : car il faut remarquer, messieurs, que Dieu, toujours indulgent et toujours prêt à nous pardonner, ne punit pas tant nos péchés, que le mépris des remèdes qu'il nous a donnés pour les expier. Or, le plus efficace de tous les remèdes, c'est la charité et l'aumône. C'est de la charité qu'il est écrit qu'elle « couvre non-seulement les péchés, « mais la multitude des péchés. » C'est de l'aumône qu'il est prononcé, que « comme l'eau éteint le feu, « ainsi l'aumône éteint le péché. » Puis donc que vous avez méprisé ce remède si nécessaire, ah! tous vos péchés seront sur vous; malheureux, toutes vos fautes vous seront comptées. « Jugement sans miséricorde à « celui qui ne fait point de miséricorde! » Cruel, vous n'en faites pas, et jamais vous n'en recevrez aucune : une vengeance implacable vous poursuivra dans la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous refusez tout à Jésus-Christ dans ses pauvres; il comptera avec vous, et il exigera de vous jusqu'au dernier sou, par des supplices cruels, ce que vous devez à sa justice. « Allez donc, maudits, au feu éternel; » allez, inhumains et dénaturés, au lieu où il n'y aura jamais de miséricorde. Vous avez eu un cœur de fer, et le ciel sera de fer sur votre tête; jamais il ne fera distiller sur vous la moindre rosée de consolation. Riche cruel et impitoyable, vous demanderez éternellement une goutte d'eau, qui vous sera éternellement refusée. Vous vous

plaignez en vain de cette rigueur : elle est juste, elle est très-juste. Jésus-Christ vous rend selon vos œuvres, et vous fait comme vous lui avez fait. Il a langui dans les pauvres, il a cherché des consolateurs, et il n'en a pas trouvé ; et, bien loin de le soulager dans ses maux extrêmes, vous avez imité le crime des Juifs : vous ne lui avez donné que du vinaigre dans sa soif, c'est-à-dire, des rebuts dans son indigence. Vous souffrirez à votre tour, et il rira de vos maux, et il verra d'un regard tranquille cette flamme qui vous dévore, ce désespoir furieux, ces pleurs éternels, cet horrible grincement de dents. O justice, ô grande justice! mais ô justice terrible pour ceux qui mériteront par leur dureté ses intolérables rigueurs!

(*Serm. pour le lundi de la prem. sem. de Carême.*)

DE LA PAUVRETÉ.

Jugez, jugez combien la pauvreté est terrible, puisque la guerre, l'horreur du genre humain, le monstre le plus cruel que l'enfer ait jamais vomi pour la ruine des hommes, n'a presque rien de plus effroyable que cette désolation, cette indigence, cette pauvreté qu'elle traîne nécessairement avec elle. Mais du moins n'est-ce pas assez que la pauvreté soit accablée de tant de douleurs, sans qu'on la charge encore d'opprobre et d'ignominie? Les fièvres, les maladies, qui sont presque nos plus grands maux, encore ont-elles cela de bon qu'elles ne font de honte à personne. Dans toutes les autres disgrâces, nous voyons que chacun prend plaisir de conter ses maux et ses infortunes : la seule pauvreté a cela de commun avec le vice, qu'elle nous fait rougir, de même que si être pauvre, c'était être nécessairement criminel.

En effet, combien y a-t-il de personnes qui se privent des contentements, et même des nécessités de la vie, afin de soutenir une pauvreté honorable? Combien d'autres en voyons-nous qui se font effectivement pauvres, tâchant de satisfaire à je ne sais quel point d'honneur, par une dépense qui les consume? Et d'où vient cela, chrétiens, sinon que, dans l'estime des hommes, qui dit pauvre, dit le rebut du monde? Pour cela, le prophète David, après avoir décrit les diverses misères des pauvres, conclut enfin par cette excellente parole qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper*[1] : « Seigneur, dit-il, on vous abandonne le pauvre; » et voyons-nous rien de plus commun dans le monde? Quand les pauvres s'adressent à nous, afin que nous soulagions leurs nécessités, n'est-il pas vrai que la faveur la plus ordinaire que nous leur faisons, c'est de souhaiter que Dieu les assiste? Dieu soit à votre aide, leur disons-nous; mais de contribuer de notre part quelque chose pour les secourir, c'est la moindre de nos pensées....

Je dis, ô riches du siècle, que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux. Afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auraient pas moins de droits que vous aux biens que vous possédez. La nature, ou plutôt, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne peut se vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu

[1] *Psal.* IX, 35.

venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès : de là est né ce mot de mien et de tien, cette parole si froide, dit l'admirable int Jean Chrysostome[1]; de là cette grande diversité de nditions, les uns vivant dans l'affluence de toutes oses, les autres languissant dans une extrême indience. C'est pourquoi plusieurs des saints Pères ayant eu égard, et à l'origine des choses, et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'était en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien, que de leur dénier celui qui nous est superflu. Je ne veux pas dire par là, mes frères, que vous ne soyez que les dispensateurs des richesses que vous avez. Ce n'est pas ce que je prétends : car ce partage de biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue; mais sachez que si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateurs devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait abandonné le soin des pauvres; encore que vous les voyiez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout à fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont, de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle, ce n'est pas pour vous seuls que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences : les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété; mais il

[1] *Hom. de S. Philog.*, n. 1, t. I, p. 493.

leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez, tout autant que vous êtes de riches. Ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les animaux, même les plus vils, ne manquent d'aucune des choses convenables à leur subsistance : ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables. Quelle gloire en vérité, chrétiens, si nous la savions bien comprendre! Par conséquent, bien loin de mépriser les pauvres, vous les devez respecter, les considérant comme des personnes que Dieu vous adresse et vous recommande.

(*Panégyrique de Saint François d'Assises.*)

LES SUPPLICES DE JÉSUS-CHRIST.

Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances, tout cela est ôté au Fils de Dieu; tout est lié, jusqu'à sa langue : il ne répond pas quand on l'accuse; il ne murmure pas quand on le frappe; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la faiblesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs, et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences on n'entend point de murmures, mais « on n'entend pas seulement « sa voix : » *Non aperuit os suum*[1] : bien plus, il ne se

[1] *Is.*, LIII, 7.

permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh! un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque effort pour se retirer; et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement : *Faciem meam non averti*[1].

Que fait-il donc dans sa passion? le voici en un mot dans l'Écriture : *Tradebat autem judicanti se injuste* : « Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait « injustement : » et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter : *Tradebat autem*[2]; il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules : on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu : Hérode et toute sa cour se moque de lui, et on le renvoie comme un fou : il avoue tout par son silence : on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même : cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille : on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs; il faut lui mettre une couronne d'épines : *Tradebat autem judicanti se injuste;* il la reçoit : et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou : apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le

[1] *Is.*, L, 6. — [2] I. *Pet.*, II, 23.

changer de couleurs; mettez, voilà les épaules : donne, donne ta main, Roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre : La voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné; donne encore ta main, qu'on la cloue : Tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats; revenez cent fois à la charge; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; insultez à sa misère jusque sur la croix; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem*; il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

(*Premier Sermon sur la Passion.*)

LES LEGS DE JÉSUS-CHRIST.

Si jamais l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paraître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé; quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des notions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que, lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses.

L'histoire sainte, chrétiens, ne les oublie pas, et vous

en voyez une belle preuve dans le texte que j'ai allégué. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'Évangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher Maître d'honorer en mourant, et sa sainte Mère et son bon ami; c'est-à-dire les deux personnes du monde qu'il aimait le plus. O Dieu! que ces paroles sont dignes d'être méditées, et qu'elles peuvent servir de matière à de belles réflexions! Car, je vous demande, y a-t-il chose plus agréable que de voir le Sauveur Jésus être libéral, même dans son extrême indigence? Hélas! il a dit plusieurs fois que son bien n'était pas sur la terre; il n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête : et pendant qu'il est à la croix, je vois l'avare soldat qui partage ses vêtements, et joue à trois dés sa tunique mystérieuse; tellement qu'il semble que la rage de ses bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant, chrétiens, ne croyez pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser quelque précieux gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué[1] l'action d'un certain philosophe[2] qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon Maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte Mère; il leur donne à tous deux, et il les donne tous deux, et l'un et l'autre leur est également profitable: *Ecce filius tuus, ecce mater tua.* O bienheureuse Marie, ces paroles ayant été prononcées et par votre Fils et par notre Maître, nous ne doutons pas qu'il ne les ait

[1] *Lucian. Dialog. Toxar., seu Amicit.* — [2] Eudamidas de Corinthe.

dites et pour vous consoler et pour nous instruire. Nous en espérons l'intelligence par vos prières ; et afin que vous nous fassiez entendre les paroles par lesquelles vous êtes devenue mère de saint Jean, nous allons vous adresser une autre parole qui vous a rendue Mère du Sauveur.

(*Deux. Serm. pour le vendr. de la Passion*).

PERFECTION DE LA SAINTETÉ.

Platon dit que le comble de la malice, c'est de la couvrir si artificieusement, qu'elle paraisse être juste[1]. Ainsi la perfection de la sainteté, c'est d'être juste, sans se soucier de le paraître, sans ménager la faveur des hommes ; et au contraire en reprenant tellement les vices, qu'on se fasse maltraiter et crucifier comme un criminel : fondements cachés de la vérité future, jetés dans les ténèbres du paganisme. C'est ce qui autorise Jésus-Christ, qu'il ne dit rien pour ménager la faveur des hommes. Les pharisiens le flattent ; il n'en foudroie pas moins leur orgueil, et ne relâche pas pour leurs flatteries sa juste et nécessaire sévérité. Ils le fatiguent, ils l'importunent, ils le persécutent ; sa douceur ne s'en aigrit pas : « Race infidèle et maudite, amenez ici votre fils[2] : » ils le crucifient ; il prie pour eux, et sa vérité subsiste au-dessus de tant de bizarres jugements des hommes.

Aussi paraît-il en juge ; il brave la majesté des faisceaux romains par l'invincible fermeté de son silence : le titre de sa royauté est écrit au haut de sa croix, parce qu'il règne sur tout le monde par ce bois infâme, et que ce qui est folie aux Gentils devient la sagesse de Dieu pour les fidèles.

(*Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

[1] *De Repub.*, lib. II. — [2] *Matth.*, XVII, 10.

IMAGE DE LA VIE HUMAINE. MARCHE! MARCHE!

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière : Marche! marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraînent; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche! marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable! inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits, qu'on perd en les goûtant : enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer, les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente : on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher; on voudrait retourner en arrière; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé!

(*Sermon pour le jour de Pâques.*)

PAR LA NATURE, LES HOMMES SONT ÉGAUX.

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paraisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les hommes combattent autant qu'ils peuvent cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes, leurs semblables, comme s'ils étaient d'un ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques, par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnaître leur égalité, l'une en la naissance et l'autre en la mort; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre; l'une au commencement, et l'autre à la fin; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il regarde en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition par les marques de sa faiblesse et de son néant, et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc*[1] : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, « et je retournerai nu dans le sein de la terre. »

C'est pourquoi l'Écriture nous compare à des eaux

[1] Job, I, 21.

coulantes : *Omnes quasi aquæ dilabimur in terram :* Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan ; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube, d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même; et après avoir achevé leur course, après avoir fait, comme des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont enfin tous perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous séparent ; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent.

(*Précis d'un Sermon sur la Nativité de la Vierge.*)

[1] II. *Reg.*, XIV, 14.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

Sermon les conditions nécessaires pour être heureux. 1
Sermon sur le jugement dernier. 26
Sermon sur la divinité de la religion. 45
Sermon sur la prédication évangélique. 75
Sermon sur la pénitence. 90
Sermon sur l'honneur. 113
Sermon sur l'ambition. 134
Sermon sur la mort. 155
Sermon sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 173
Sermon sur la justice. 199
Sermon pour le jour de la Pentecôte. — Combien depuis le péché nous sommes naturellement portés au mal, et combien la vertu nous est difficile. 230
Sermon sur la nécessité des lois. 258
Sermon sur l'honneur du monde. 283
Notice sur madame de la Vallière, duchesse de Vaujour. 311
Sermon pour la profession de madame de la Vallière. 313
Précis des événements qui firent convoquer l'assemblée du clergé en 1681. 337
Sermon sur l'unité de l'Église. 343

EXTRAITS DE DIVERS SERMONS.

Exhortation à la charité.. 401
Désir universel du bonheur.. 404
Des appréhensions de la mort.. 405
Dieu nous frappe pour nous réveiller.. 407
Il faut se convertir jeune. 409
Nécessité de vivre dans l'ordre.. 411
Sur le péché.. 414
Sur l'honneur.. 415
Manifestation de la divinité de J. C. 416
A ceux qui souffrent. 417

Pages
Humilité de J. C. 418
Amour de la pauvreté. 421
Le démon. 423
Désordre de la société; ordre de Dieu. 424
Bienfaits de Dieu dans la nature. 427
La vie du monde. 429
De la dureté du cœur. 432
Illusion des sens. 437
Sur le mensonge. 438
Inconstance de la fortune. 439
De la conversation et de l'amitié. 440
Corruption et fausseté des hommes. 441
L'homme en présence de la nature. 443
Dieu. 444
Nature incompréhensible de Dieu. . . . . ib.
Magnificence et bonté de Dieu dans la nature. 445
Des ambitions de la fortune. 447
De l'envie et de la médisance. 451
Néant de l'homme, brièveté de la vie. 453
Levez-vous, vous qui dormez. 457
Nécessité de s'occuper de la vérité pour la comprendre. 458
Rareté de la véritable piété. 459
Il faut apprendre à l'homme à se connaître. 460
Des supplices que l'homme s'impose par la fortune. 461
Aimer Dieu. 462
Le pécheur devant ses péchés. 464
Moyen de conserver la grâce. 465
Sur l'aumône. 466
De la pauvreté. 468
Les supplices de J. C. 471
Les legs de J. C. 473
Perfection de la sainteté. 475
Image de la vie humaine. Marche! Marche!. 476
Par la nature, les hommes sont égaux. 477

3′

NE.

MAR 3 - 1943